Tome XVIII. N° 7 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Juillet 1924

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Le Couvent désaffecté

— Hé bien ! Trouvez-vous que ce *cock-tail* mérite son nom? *Quelle vie!*

— C'est notre emploi d'une si belle fin de journée, en mars, sur la côte d'Azur qui le mérite, cet absurde surnom, ma chère enfant. Nous pourrions être sur la colline et parmi les pins, à regarder mourir le soleil sur la mer, et nous voici dans un hall de Palace à siroter cet alcool empoisonné, et à contempler des Anglais et des Américains en train de danser des *fox-trot* et des *one-step*, au son de quel *jazz band!* Et moi, votre vieil ami, qui viens à Cannes avec l'idée de me réchauffer peut-être le cœur à quelque joli roman sentimental, si vous vous décidez enfin à refaire votre vie de jeune femme brisée par la guerre, je voudrais tant penser que la solitude de votre veuvage cherche d'autres divertissements que ceux des salons de thé, des parties de théâtre, des essayages, des dîners dehors et des dancings !

— Donnez-moi une de mes cigarettes plutôt, puisque vous avez été assez gentil pour profiter de vos relations d'ancien diplomate et m'en faire venir du Caire. Merci... Un peu de feu maintenant. C'est exquis, ce tabac d'Orient imprégné d'essence de roses. Je ne vous comprends pas de

ne pas fumer. Mais oui. Cette petite excitation du tabac, c'est encore une défense.

— Une défense? Et contre quoi?

— Contre le vieux préjugé qui n'est qu'une forme de l'esclavage antique, celui de l'infériorité de notre sexe par rapport au vôtre. Nous autres, les femmes d'aujourd'hui, nous en avons assez que tout vous soit permis et à nous rien. Et le reste aussi, ces thés, ces théâtres, ces essayages, ces dîners dehors, ces goûters comme celui de maintenant, que vous me reprochez, c'est de la défense aussi, contre l'inutile chagrin. Aurait-on le courage d'exister, après certaines épreuves, si on ne s'étourdissait pas?... Mais ayez donc un peu ce que les Anglo-Saxons en train de s'évertuer sur ce parquet appelleraient le *sense of humour*. Voyons : est-il assez bouffon, ce vieux monsieur-là, celui qui passe, et qui s'applique à danser *Titine* avec le sérieux d'un *clergyman*. Il a bien soixante ans et sa danseuse le même âge... Et tenez, *Titine*, ça se chante en même temps que ça se danse. Tous s'y mettent. Écoutez-les... Oh! ce n'est pas de la haute poésie : *Titine. J'ai perdu Titine... Je cherche Titine.* Ils s'appliquent. Ils ne prononcent pas *Taïtaïne*. Tout de même, quel accent! N'avez-vous pas l'impression que nous sommes sur un *P. and O.* en route pour les Indes? Est-ce amusant! Sur cent personnes dans cette salle, il y a en tout un Français et une Française, nous deux...

— Qui ferions beaucoup mieux d'être ailleurs, je vous répète. Les nuages étaient si roses, tout à l'heure, quand le chasseur m'a ouvert la porte de ce caravansérail cosmopolite et la voix de la mer si douce...

— C'est justement ces voix-là que je ne veux pas écouter et ces horizons que je ne veux pas regarder. Je n'ai été que trop sensible autrefois à ces impressions de nature. A quoi ça mène-t-il? A rêver, et à être trompée.

— Alors vous ne pardonnez toujours pas à Robert?

— Si, quand ce ne serait qu'à cause de Verdun et de sa mort. Mais avoir découvert qu'un héros que l'on aimait, que l'on admirait de tout son cœur, n'était pas un mari fidèle, c'est de quoi devenir un peu méfiante, avouez-le... Et pourquoi toucher mes anciennes plaies? Amusons-nous plutôt à ce Guignol britannique... Cet autre couple, regardez... Si des armoires à glace se mettaient à danser, elles auraient cette souplesse et cette grâce... Ah! ceux-ci,

qui s'approchent, sont plus gentils. Je les connais. Ils sont mariés... pas ensemble. Son mari, à elle, est à Gibraltar ; sa femme, à lui, est restée à Londres. Si ce mari et cette femme avaient le don de double vue, croyez-vous qu'ils seraient très contents de ces enlacements, et me reprocherez-vous encore mes défenses?

— C'est bien ce que je pensais. Vous avez été trop déçue, trop blessée, et vous avez peur de l'amour.

— Ai-je si tort, après mon expérience et tout ce que j'entends et observe? Et vous, soyez franc, mais là jusqu'au fond du fond, comme avec vous-même, y croyez-vous vraiment, à l'amour, je veux dire au véritable amour? Et d'abord l'avez-vous jamais éprouvé?

— Non, mais c'est ma faute. J'ai eu des passions et des caprices. Je n'ai pas attendu la femme qui me l'aurait inspiré. J'en ai été puni en ne la rencontrant pas.

— Voilà précisément ce dont je ne veux pas : être une passion ou un caprice. C'est décevant et salissant. Soyez sincère jusqu'au bout. Votre carrière vous a promené de Saint-Pétersbourg à Londres, de Rome à New-York, de Madrid à Tokio. Tel que je vous connais, vous avez nettoyé votre monocle pour considérer les gens, comme vous me faites l'honneur de me considérer maintenant. Avez-vous une fois, une seule, rencontré un de ces sentiments profonds, uniques, absolus, qui prennent tout l'être pour toute sa vie? Car c'est çà le véritable amour.

— Vous venez d'employer le mot de profond. Ce qui est profond ne se voit pas. Ce que nous portons en nous de plus vrai, nous ne le montrons pas. Ces sentiments uniques, absolus, dont vous parlez, ce sont des trésors sous terre. Je pourrais pourtant vous raconter plusieurs histoires que j'ai devinées à travers ce monocle dont vous vous moquez. Vous les traiteriez d'imaginaires. Il y en a une pourtant dont j'ai tout su et dans un détail dont je peux, sur l'honneur, vous garantir l'exactitude. J'ai bien envie de vous la dire, mais l'endroit où nous sommes...

— On attaque justement une valse-hésitation. Faites comme ces danseurs. Hésitez, mais allez-y.

— Après tout, le contraste vous rendra peut-être plus pathétique la poésie de cette histoire, dont vous connaissez l'héroïne. A cause de cela, permettez-moi de l'appeler Mme X***. Je serai plus à l'aise pour vous dire d'elle ce que

j'ai à vous en dire pour que cette aventure ait tout son sens.

— Que de mystère ! Cette personne est donc une de mes amies?

— Non. Elle n'est même pas de votre génération.

— Le contraire m'eut étonnée en effet. Elle est de la vôtre?

— Oui.

— Et le héros ne serait pas un certain diplomate de ma connaissance, lequel va me donner une autre cigarette?

— Pas le moins du monde, mais un de mes camarades d'enfance et de collège qui était officier de marine. Vous riez?

— Que voulez-vous? Le jeune premier officier de marine, c'est bien vieux jeu !

— La vie aussi est vieux jeu. La mort est vieux jeu. La guerre est vieux jeu. Qu'un marin, lorsqu'il est de tempérament romanesque, pousse à l'extrême cette disposition, tout, dans son existence, l'explique : la solitude des océans, le danger quotidien, les longues absences et leurs séparations. En prenant les jeunes premiers de leurs livres parmi les officiers de mer, les romanciers dont les récits enchantaient nos grand'mères faisaient déjà du réalisme. Mon ami, lui, s'appelait très prosaïquement Léonard. Je vous ai dit que j'ai tout su de cette aventure, et d'abord je l'ai vue commencer, pas loin d'ici, à Toulon. Il était enseigne à bord d'un cuirassé, que je ne vous désignerai pas autrement. Vous n'auriez qu'à retrouver quelqu'un de l'équipage, les hasards sont si grands, et encore une fois, je tiens au mystère pour le motif que je vous ai dit et aussi par respect pour un beau sentiment. C'était en 1890. Vous n'étiez pas née. Moi, je venais d'être nommé secrétaire à Rome. J'avais pris, pour rejoindre mon poste, la route la plus longue afin de passer quarante-huit heures avec mon ami. Mme X*** n'était pas mariée, à cette date-là. Elle passait l'hiver à Tamaris, avec sa mère en convalescence d'une mauvaise grippe. Léonard et moi, je vous l'ai dit, avions été élevés ensemble. Quand deux hommes se sont connus ainsi, tout enfants, et pendant des années, ils possèdent un don de lire dans la physionomie l'un de l'autre. Rien qu'à l'accueil de mon ancien compagnon de jeux et d'études sur le quai de la gare où il était venu m'attendre, j'eus l'intuition qu'un grave événement traversait sa vie. Son visage, concentré à l'ordinaire et comme fermé,

dégageait un rayonnement. Ses traits tourmentés étaient détendus. Une flamme éclairait ses sombres yeux et son front barré de cheveux noirs. Taillé en force, il donnait d'habitude une impression de lourdeur dans ses mouvements. Il marchait maintenant d'un pas élastique, visiblement soulevé par une de ces exaltations intérieures dans lesquelles on ne sent plus son corps. Le temps d'arriver ensemble à l'hôtel où il m'avait retenu ma chambre, la seule explication possible de ce changement faisait certitude dans mon esprit. Léonard, que j'avais toujours connu si réservé, presque farouche à l'égard des femmes, s'était laissé prendre le cœur, et voici qui vous donnera l'idée de son quant-à-soi et de ce que l'on sentait d'inaccessible dans sa personnalité, je n'aurais pas osé le questionner sans un incident qui surgit d'ailleurs aussitôt. Il m'avait prévenu, et ç'avait été une de mes raisons pour fixer ma visite à ce jour-là, qu'il y aurait le soir même un bal à bord de son cuirassé. J'ai toujours eu un goût très vif pour ces fêtes sur les navires de guerre...

— Et vous me reprochez mon goût à moi pour les *dancing!*

— On n'y dansait pas ces danses de nègres que l'on est allé chercher dans les bouges de l'Amérique du Sud.

— Vous n'allez pas prétendre que vous regrettez les quadrilles?

— Mais si, et les menuets et les pavanes et les passe-pieds, et toutes ces danses dont le rythme était du mouvement pensé et non de la bestialité.

— Vous êtes gracieux pour moi qui serais à *fox-trotter* avec un de ces Anglais, si vous n'étiez pas là.

— Ne m'en veuillez pas de croire que vous valez mieux que tout cela. Mais je reviens à mon bal d'escadre. Mon valet de chambre avait porté ma valise dans la cabine de Léonard. Je devais m'y habiller. Je ne vous ai pas encore dit que mon camarade avait un très joli talent d'aquarelliste et même de peintre. En l'attendant, et mon frac passé, j'avisai sur sa table un album tout rempli de ses plus récents dessins, et je me mis à le feuilleter. J'y remarquai une tête de femme esquissée plusieurs fois, de face, de profil, ici les paupières baissées et songeuse, là souriante, hardie et les yeux grand ouverts. Elle était belle, d'une beauté irrégulière, mais saisissante, avec une ardeur dans ses prunelles où se devi-

nait une âme curieuse et chercheuse, avide et inassouvie. Le nez un peu court avec des narines crispées et palpitantes et la sensualité des lèvres d'ailleurs finement ourlées achevaient de parer cette physionomie, toute jeune encore, d'un charme inquiétant. C'est notre métier, à nous autres diplomates, de déchiffrer les visages comme les dépêches, ou d'essayer. « Cette femme-là n'est pas de tout repos, » pensais-je devant ces images qui se multipliaient dans l'album. Comment ne pas me rappeler ma sensation d'un changement moral en train de s'accomplir chez Léonard? Le rapprochement s'imposait avec une telle évidence que je fus gêné pour lui répondre lorsque, entré lui-même dans la cabine, il me surprit absorbé par cette contemplation. Il me dit : — « Tu verras, ce soir, l'original de ce portrait. C'est une demoiselle *** » et il ajouta : « Comment la trouves-tu? » — « Très jolie, mais je ne l'aurais jamais crue une jeune fille. » — « Pourquoi? » riposta-t-il avec une vivacité qui était un aveu. — « Je ne sais pas. Comment t'expliquer? Sa physionomie est si faite, si volontaire... Mais à présent que tu m'as renseigné, je vois bien que c'est une créature toute jeune en effet, qui va vers l'inconnu de sa vie avec tant d'élan. » — « N'est-ce pas? » répondit-il, et il répéta : « Oui, tant d'élan. » Un frémissement passait dans sa voix qui m'empêcha d'insister. Aussi ma curiosité était-elle au comble quand les invités commencèrent d'arriver. Léonard, lui, s'occupait, avec les autres officiers, à faire aux nouveaux venus les honneurs du bateau. Son énervement se devinait aux mouvements de sa tête, tournée sans cesse du côté où l'on accédait au cuirassé. La jeune fille de l'album était parmi les retardataires. J'y voulus voir un signe qu'elle ne partageait peut-être pas le sentiment qu'elle inspirait. Elle parut enfin, plus belle encore que ses portraits ne me l'avaient montrée, brune avec des yeux bleus d'une fixité si étrange. Mais si cet ardent regard cherchait quelqu'un dans la foule qui allait et venait sur le pont, ce quelqu'un n'était pas Léonard. J'eus bientôt fait de remarquer, tant mes facultés d'observation étaient tendues, qu'elle était intéressée au plus haut degré par un jeune homme, de belle mine d'ailleurs, qui ne portait pas l'uniforme. On m'apprit qu'il était arrivé de la veille. C'était le fils d'un des grands propriétaires terriens des environs, sans carrière et qui menait entre la côte d'Azur l'hiver, Paris le printemps et l'automne, Deauville et les

eaux l'été, cette vie élégante un peu moins brutale alors que celle d'aujourd'hui, mais aussi médiocre...

— Toujours des cailloux dans mon jardin !... Voulez-vous que je vous la finisse, votre histoire? Le joli garçon s'appelait M. X***. La jeune fille qui le reluquait si vivement l'a épousé. Léonard, lui, ne s'était pas déclaré. Il a chevaleresquement caché sa déception, et il ne s'est jamais marié. Il est aujourd'hui retraité, contre ou vice-amiral, quelque part sur la côte. Vous avez passé par son patelin en venant ici. Vous l'avez vu. Il vous a raconté qu'il aimait toujours Mme X***. Donnez-moi une autre cigarette, voulez-vous? Et amusons-nous plutôt à démêler les petites intrigues galantes de ces respectables ladies qui tournent dans les bras de ces solennels insulaires. Elles en ont aussi, et de moins banales que celle de votre ami et de sa Béatrice.

— Vous la trouveriez banale, vous, cette durée, toute une vie, d'un même sentiment et son silence? Mais cette aventure fut plus compliquée et son dénouement tout autre que celui dont vous vous raillez. Laissez-moi reprendre mon récit. Je vous passe la description du bal, et, — sur ce point vous avez deviné juste, — la jalousie de Léonard aussitôt éveillée en effet par la visible fascination que ce fat de X*** exerçait sur la jeune fille. Je vous passe également ses confidences, trop naturelles dans une crise aussi subite. Il n'avait même pas soupçonné l'existence de ce rival avec qui elle avait flirté à Paris déjà. Mais pourquoi lui en aurait-elle parlé? Que lui devait-elle? Là encore vous avez deviné juste. Léonard ne s'était pas déclaré. Elle avait bien senti qu'elle lui plaisait beaucoup, et elle s'était prêtée aux poses nombreuses dont témoignaient les pages de l'album, avec la coquetterie d'une enfant de vingt ans qui se laisse naïvement admirer. Au cours de cette confidence, après ce bal où elle avait presque uniquement dansé avec X***, Léonard ne me formula pas une plainte contre elle. « Si jeune, » répétait-il simplement, « elle ne sait pas. » Puis, d'une voix ferme : « Il faut que, moi, je sache. Oui, si son cœur est libre et si je peux espérer qu'elle acceptera un jour d'être ma femme. » Et passionnément : — « Je l'aime tant qu'elle m'aimera. » — « Tu vas la demander? » interrogeai-je. « A sa mère? » — « Non, à elle. » — « Et si elle te refuse? » — « J'attendrai. » — « Et si elle te dit qu'elle aime ce jeune homme? Ils avaient l'air si intimes. » — « Alors, je m'en irai, et je souffrirai. » — « Et

tu l'oublieras. » — « Je ne crois pas, » répondit-il, avec un accent que j'entends encore. J'étais un peu comme vous, à cette époque. Mon expérience, pourtant bien courte, m'avait rendu sceptique sur la durée de ces passions éternelles. Mais je sentais mon camarade si ému que je ne le disputai pas sur ce vœu de fidélité douloureuse, qu'il ne devait que trop bien tenir. Je dis : hélas ! et peut-être a-t-il eu raison...

— De se complaire dans cette douleur? Quand j'ai eu ma crise de neurasthénie, après la mort de Robert et le reste, le professeur Courrioles, le grand psychiatre, qui me soignait, vous vous rappelez, me répétait toujours : « Ne devenez pas *algomane.* » Il y a là dedans un mot grec qui veut dire souffrance et dont messieurs les médecins ont déjà fait *névralgie*, *céphalalgie*, *coxalgie*... C'est une maladie mentale, paraît-il, que ce goût de la souffrance. Votre Léonard en était atteint, voilà tout.

— Non. Ce n'était pas la douleur qu'il aimait. C'était cette femme, la seule qui existât pour lui dans ce monde. Mais écoutez les faits. Le lendemain de ce bal, je partais pour Rome. Quelques jours après, je recevais une dépêche de lui, m'annonçant qu'il s'embarquait pour la Chine. Au cours de notre causerie, il m'avait vaguement parlé d'une mutation possible. Qu'il l'eût acceptée si vite ne me permettait pas le doute. Il avait demandé la main de la jeune fille et il avait été refusé. Je lui écrivis pour le questionner. Il me répondit quelques lignes qui confirmaient mon soupçon, sans un commentaire. Tous les vrais passionnés sont des taciturnes. Plus tard seulement, et par Mme X*** elle-même, j'ai su sa démarche auprès d'elle et qu'elle lui avait très franchement déclaré son sentiment pour un autre. « Bon, » pensai-je en apprenant ce refus, « il va être ressaisi par son métier. C'est le plus sûr moyen de guérir. » Peu de temps après, je lisais dans les « mondanités » d'un journal, le mariage de la jeune fille avec le bellâtre insignifiant que je l'avais vue préférer si ouvertement à Léonard. Ma correspondance avec celui-ci continua sans que ni lui ni moi fissions allusion à cet événement. Entre amis séparés comme nous étions par la distance et par le métier, les lettres sont ou très fréquentes et très longues, ou rares et très brèves. Il était naturellement trop replié, trop secret. J'avais trop peur de le froisser dans une sensibilité que je connaissais si profonde. C'étaient donc des billets que nous échangions,

et de si loin ! J'avais presque aussitôt quitté Rome pour Washington, puis Washington pour Rio de Janeiro. Quand je revis Léonard, trois pleines années s'étaient écoulées depuis Toulon. Son escadre croisait dans l'Atlantique et sur les côtes de l'Amérique du Sud : — « Eh bien, » lui demandai-je en nous promenant sur le pont de son bateau, après un déjeuner où il avait causé plus qu'à l'ordinaire : « La jeune fille du bal du ***... » Et je lui nommai le cuirassé d'alors... « J'ai vu dans les journaux qu'elle s'était mariée. Avais-je raison de te prédire que tu l'oublierais? » Son visage avait changé d'expression. Il me regarda en face, avec un reproche dans ses yeux, et simplement, bravement, sèchement aussi : « En effet, elle s'est mariée. Elle est veuve. Je rentre en France dans six semaines, et je l'ai si peu oubliée que je vais lui redemander d'être ma femme. Elle comprendra combien je l'aime, et ma première lettre d'Europe t'annoncera, j'espère, qu'elle a dit oui, cette fois, et que nous sommes fiancés... » J'eus sur les lèvres deux phrases que je ne prononçai pas, l'une d'excuse pour ma taquinerie, — c'était souligner ma méconnaissance de sa sincérité, — l'autre d'étonnement. Elle l'eût blessé. Fallait-il qu'il aimât cette femme pour qu'avec son caractère entier et passionné il pensât à l'épouser veuve, après l'avoir connue jeune fille ! Le mieux était de me taire, pour un motif encore, nos futures relations. Car je ne doutai pas que Mme X*** ne fût touchée de cette constance et que cette première lettre promise ne m'apportât l'annonce de ces fiançailles. Cette lettre ne vint pas. En revanche, le *post-scriptum* d'une autre, écrite celle-là par un de nos camarades communs, m'apprit une nouvelle, pour moi stupéfiante, que Léonard avait démissionné et qu'il venait d'entrer comme novice dans un couvent de Chartreux, celui de Saint-Pierre-du-Désert, pas très loin de Toulon, au cœur des montagnes des Maures.

— Avouez que Mme X*** a été bien sage de ne pas lier sa vie à celle d'un personnage aussi peu équilibré, à moins qu'elle ne lui ait couru après parce qu'il la fuyait. Ce serait très femme, femme d'il y a vingt ans, je veux dire, car nous autres... Et si elle n'est pas allée le chercher dans son couvent, combien de jours y est-il resté? Un mois? Deux mois? trois mois?...

— Onze ans, jusqu'en février 1903, où il est mort juste à temps pour ne pas être expulsé après le vote infâme de la

Chambre, le 25 mars de cette même année. Qu'en dites-vous?

— Du vote de la Chambre? Ah! ne discutons pas politique. C'est bien la plus ennuyeuse des conversations, et la plus inutile...

— Non. Mais de Léonard et de sa fin?

— Que c'était un dévot et non pas un amoureux. Un amoureux aurait assiégé, obsédé, conquis, Mme X***. Elle l'aurait trouvé partout, au théâtre, au bal, au restaurant, en visite. Il y a une chanson là-dessus, terriblement vieux jeu, celle-là, que j'entendais chanter toute petite fille par le cocher de papa, en lavant sa voiture :

Car toute femme a sa corde sensible
Qu'un tendre amant fait tôt ou tard vibrer.

— Est-elle si fausse que cela cette romance?... Mais laissez-moi continuer. Vous allez comprendre pourquoi je me suis fait un point d'honneur de ne pas vous nommer Mme X***. Ce serait la trahir, car c'est d'elle que je tiens les renseignements qui m'ont permis de reconstruire tout ce drame intime. Qu'elle ait eu le besoin de montrer son cœur dans sa vérité à celui dont Léonard lui avait parlé comme d'un frère, j'y vois une preuve après tant d'autres de la fausseté de la légende sur les aveuglements de l'amour. Il est au contraire souverainement lucide. Celui qui aime aperçoit, dans l'être qu'il aime, par-dessous les erreurs, les fautes, les égarements, un arrière-fonds plus secret, que cet être porte en lui à son insu et qui est sa vraie nature. Si je vous l'avais prononcé, ce nom de Mme X***, vous auriez immédiatement prononcé, vous aussi, plusieurs noms, ceux des hommes de la société avec qui elle s'est compromise. Elle a été très légère, avant de devenir à son tour dévote, pour prendre votre mot, et une femme d'œuvres. Mais je reviens aux faits, que j'ai sus par elle, j'y insiste. Ce qu'elle aurait dit au fantôme de celui qu'elle avait repoussé, elle a voulu me le dire...

— Qu'elle regrettait de l'avoir méconnu, qu'elle l'aurait aimé si elle avait su, qu'il a eu tort de ne pas l'attendre. Après tout, elle était peut-être sincère.

— Vous en jugerez par la nature même de ses confidences. Elle n'avait donc été mariée que trois ans, et dès le début de ce mariage elle avait subi une cruelle désillusion. Elle avait eu la preuve que son mari, secrètement endetté, ne l'avait épousée que pour sa fortune, sans rompre une liaison qui datait

de plusieurs années. De dégoût, et pour s'étourdir, elle s'était lancée à cœur perdu, dans toutes les dissipations de la vie mondaine. Les mauvais conseils, les mauvais exemples, les mauvais milieux l'avaient entraînée. Elle avait pris un amant. La mort presque subite de son mari, enlevé en quelques jours par une grippe infectieuse, l'avait rendue libre. Elle avait vu alors Léonard reparaître et lui offrir à nouveau de l'épouser, et, premier signe qu'il ne s'était pas trompé sur elle et que sa vie ne lui ressemblait pas, — c'est si fréquent ! — elle n'avait pas supporté de mentir à celui qui lui donnait une telle marque d'estime et d'amour. Elle avait eu la loyauté de lui confesser sa faute. Elle l'avait vu s'en aller désespéré, puis revenir quarante-huit heures plus tard. Il lui avait dit : — « Vous avez été faible parce que vous n'étiez pas heureuse. C'est bien fini entre cet homme et vous, n'est-ce pas? » — « Oui, » avait-elle répondu, et elle le croyait, ayant eu avec son amant une explication où elle-même avait parlé mariage et rencontré la plus humiliante des défaites... Elle avait été bien émue du contraste entre cet égoïsme et le geste si généreux de Léonard. Mais elle avait hésité à l'accepter un peu par scrupule, beaucoup par une espèce d'effroi devant l'intensité et la violence de la passion qu'elle inspirait. Elle avait demandé huit jours pour réfléchir. Dans l'intervalle, elle avait revu son amant. Il l'avait pressée. Dans un vertige qu'elle avouait ne pas s'expliquer elle-même, elle s'était redonnée à lui. Derechef, quand Léonard s'était représenté, elle avait eu honte de lui mentir... Devant ce nouvel aveu, elle l'avait vu pâlir, à croire qu'il allait tomber mort devant elle. Convulsivement il avait mis ses doigts sur ses yeux comme pour y renfoncer, y écraser des larmes prêtes à jaillir. Puis il était allé vers la porte sans un reproche, sans une plainte en lui disant : « Vous avez été franche avec moi. Merci...

— « Adieu, » avait-il ajouté simplement. Quelques jours après, il entrait comme novice à la Chartreuse de Saint-Michel-du-Désert, un très petit couvent dans les montagnes des Maures, pas très loin de Toulon et un peu au delà de Brignoles.

— Je l'ai visité quand je passais l'hiver à Hyères. Il y avait là un vieux gardien qui nous a bien amusés en nous vendant une bouteille d'une eau fabriquée jadis par les moines et baptisée par lui de « Sœur converse ».

— Les ecclésiastiques ont le goût de ces innocents calem-

bours, et lui-même, s'il vit toujours, est un ancien frère convers ou frère lai, chargé de veiller sur le couvent par le soi-disant acheteur qui doit être une personne interposée. Les absurdes lois de persécution produisent de ces résultats. Il ne vous a pas montré la cellule de l'officier de marine? Cela m'étonne. Il y manque rarement.

— Nous étions pressés, nous venions de visiter Saint-Maximin. Nous avons passé là en coup de vent. Mais je le vois si bien, ce monastère : la route pour y accéder, à droite de la grande, l'étroite et sombre vallée avec ses lierres énormes autour du tronc des chênes verts, et le bruit du torrent qui la remplissait, et notre automobile passant à même cette eau bondissante. Et puis, à un détour, le couvent avec son aspect d'une vaste ferme autour du clocher. Ce n'est pas un chef-d'œuvre d'architecture, entre nous.

— Enfin vous le voyez. Imaginez maintenant, par une froide après-midi d'hiver, il y a dix ans, une limousine chargée de malles s'arrêtant devant cette porte. Une femme en descend, elle n'est plus jeune, mais l'élégance de sa toilette de voyage, mais le rouge de ses lèvres, mais le savant travail de son masque sous le voile de l'automobile, mais ses bijoux, mais la coquetterie de sa chaussure, mais la sveltesse de sa taille conservée par des massages, tout atteste qu'elle ne se rend pas. Une camériste l'accompagne, à qui elle fait signe de rester. Elle a besoin d'être seule pour cette visite qui n'est pourtant pas un pèlerinage. Cette voyageuse est Mme X***, vous l'avez deviné, et elle n'a jamais aimé celui qui est venu finir ses jours à cause d'elle dans cet asile et sous la bure. Le sait-elle seulement, que c'est à cause d'elle? Cette soudaine entrée de Léonard en religion après cette seconde demande en mariage reste dans sa pensée comme une énigme toujours, comme un remords quelquefois, comme un regret pas encore. L'amant pris du vivant de son mari n'a pas tardé à l'abandonner. Elle en a eu un second, un troisième. Le monde l'a su. Elle a pris une place de plus en plus marquée dans ce groupe des Parisiennes à la mode, adulées tout ensemble et dégradées, comblées et mésestimées, qui figurent monotonement dans toutes les fêtes de la haute vie. Elles sont triomphantes, enviées, scandaleuses, et pitoyables quand elles ont de l'âme... Et celle-ci en avait, malgré la vulgarité de ses désordres. Son regard toujours anxieux et profond l'attestait. Elle avait poursuivi de liaison

en liaison une émotion qui l'avait toujours fuie, un amour jamais rencontré ou plutôt si... Elle l'avait rencontré sans le partager, sans le soupçonner même. Elle allait l'apprendre et le comprendre, dans ce couvent dont elle tirait la cloche, poussée, attirée par une curiosité qu'elle n'aurait peut-être pas éprouvée sans une pénible émotion subie le matin. En route pour Nice, elle avait couché à Aix. Elle allait rejoindre là-bas son amant actuel, un tout jeune homme à qui elle se cramponnait avec cette passion de la quarante-cinquième année, tragique châtiment de celles qui ne savent pas vieillir. En déjeunant, elle avait ouvert un journal pour y chercher la colonne réservée à la Riviera. Elle y avait lu le compte-rendu d'un bal costumé. La présence de son amant y était signalée et aussi celle d'une femme dont elle était jalouse. A plusieurs reprises, des scènes pénibles avaient éclaté entre eux à ce sujet. Cette femme n'était venue à Nice que pour lui, la maîtresse âgée n'en douta pas. Dans la lettre quasi quotidienne qu'elle exigeait de son ami, la présence de cette rivale n'avait pas été mentionnée une seule fois, ni ce bal. Ces petites hypocrisies de silence étaient un des traits de ce garçon qui la faisaient le plus souffrir. « Ils se voient, » avait-elle pensé. « Ils se sont donné rendez-vous pendant mon absence... Il me trahit... Il ne m'aime plus... » La tempête d'idées déchaînée en elle par le soupçon l'avait suppliciée tandis que montée dans son automobile, elle roulait vers l'infidèle, mesurant fiévreusement les kilomètres sur la carte routière, et voici qu'en étudiant cette carte de tout près, le nom de la Chartreuse où s'était retiré Léonard avait soudain frappé ses yeux. Par un de ces illogismes comme il s'en produit au cours de ces complets désarrois intérieurs, après avoir dit à son chauffeur de se hâter, elle lui avait, à un certain moment, crié dans le cornet qu'il consultât le poteau indicateur au prochain carrefour et qu'il prît la direction de Saint-Michel-du-Désert. Sa voix l'avait étonnée elle-même, tandis qu'elle prononçait ces syllabes qui lui représentaient un passé si vague, si lointain, si aboli.

— C'est la preuve qu'une femme n'oublie jamais tout à fait les sentiments qu'elle a cru inspirer. Elle n'était pas seulement coquette et légère, votre Mme X***. Elle était aussi vaniteuse, rien que d'après ce petit trait. Car enfin qu'allait-elle chercher là, sinon de quoi raconter à son gigolo qu'un lieutenant de vaisseau s'était fait moine par amour pour elle?

— Vous allez juger. Ce qu'elle allait chercher là, elle ne le savait pas, et elle y allait. Elle sonne donc à la porte. Le gardien ouvre et commence de la conduire par les corridors déserts du grand bâtiment vide. Ils arrivent dans le premier cloître. Là, elle lit sur une pancarte accrochée au pilier d'angle : « Par respect pour les religieux enterrés dans ce cimetière, on est prié de parler bas, » et c'est à voix basse qu'elle demande : — « Mais où sont les tombes? » — « Vous ne voyez pas ces petits tertres » répond-il « qui bossuent le sol? Les pères reposent là. » Des herbes folles revêtaient ces mamelons mortuaires. De rares papillons, survivance du dernier été, voletaient au-dessus des fleurs sauvages semées dans cet épais tapis vert. Deux cyprès colossaux pointaient vers le ciel à l'extrémité de ce funèbre carré que rendait plus mélancolique encore un amas de croix de bois déracinées, et placées contre le mur de soutènement. — « Elles sont toutes pareilles, » disait le guide en les montrant, « comme les tombes. Leur bois pourrissait, à cause des pluies et de l'ombre de ces arbres. Le mistral les cassait. J'ai pris le parti de les ranger là. C'est plus propre. Il y avait le nom du mort sur chacune. Mais, » ajouta-t-il avec une naïveté qui ne prêtait pas à sourire, tant elle était fervente, « ils n'ont pas besoin d'être nommés au Bon Dieu. Il saura bien les reconnaître, quand il les ressuscitera, au dernier jour. » — « Jusqu'à quelle époque les a-t-on enterrés ici? » interrogea Mme X***. — « Jusqu'en 1903, » répondit le vieillard, « la date de l'expulsion. » Et il ajouta ces mots qui firent tressaillir la visiteuse : « Le dernier a été l'officier de marine. Tenez, il est là, dans ce coin. » — « Un officier de marine? » demanda-t-elle. C'était par moi et au cours d'une conversation d'après dîner dans le monde qu'elle avait appris la fin de Léonard et avec quelle indifférence apparente ! Et maintenant, comme si elle pouvait avoir un doute sur la personnalité de ce mort, elle continuait : « — Il avait vécu longtemps dans ce couvent? » — « Dix ans. » — « Il était âgé? » — « Quarante, quarante-cinq .. Voulez-vous voir sa cellule? C'est la plus jolie de toutes, à cause des peintures » — « Des peintures? » interrogea-t-elle. Le souvenir de l'album traversait sa mémoire. — Oui, » insistait le guide, « s'il n'avait pas été lieutenant de vaisseau, il aurait pu gagner gros comme artiste. C'est tout au fond, là-bas. Nous voyons d'abord le réfectoire, la chapelle, et je vous y mène. » Tout en parlant, il s'enga-

geait, et elle à sa suite, dans une galerie sur laquelle ouvraient les cellules des moines. Chacune des portes avait un écriteau sur lequel se lisait une inscription le plus souvent en latin. Observant que sa compagne regardait ces devises, le guide commença de les traduire les unes après les autres avec son accent un peu chantant de Méridional. Et c'était des phrases pieuses qui résonnaient dans le silence de ce cloître, comme si des voix sorties du cimetière tout voisin répétaient les pensées dont avaient vécu les hôtes du monastère. — « *La ville pour moi est une prison, le désert un paradis... — Par la cellule, vers le ciel... — Je ne sais rien que Jésus crucifié... — J'ai donné aux fatigués mon corps comme nourriture et mon sang aux tristes comme breuvage... — Mon Dieu, entendez mes larmes... — Notre cœur est inquiet, Seigneur, jusqu'à ce qu'il se repose en vous... — Le Fils dit : Reçois-moi et rachète-toi... — Je t'attirerai dans la solitude et je te parlerai au cœur...* » Combien ces paroles d'ascétisme et de mysticité rendaient un son étrange aux oreilles de la Parisienne. Et quel décor, étrange aussi, que celui du réfectoire dont les longues tables de bois rappelaient les réunions dominicales, où les solitaires prenaient leurs repas en commun, silencieux, en écoutant une lecture sacrée faite par l'un d'entre eux du haut de la petite chaire ! Une demi-hallucination s'emparait de la visiteuse. Elle les voyait, et parmi eux, celui qui l'avait aimée. Il était là, dans son froc blanc, marchant avec ses frères vers la chapelle, où elle-même entrait maintenant et dont les stalles vides, l'autel dégarni, les clous sur les murs privés de leurs tableaux, disaient l'abandon. — « On n'y célèbre plus la messe, » disait le guide, « mais je vais tous les huit jours à Brignoles, à bicyclette, chercher une bouteille d'eau bénite. » Il se signait et la visiteuse l'imita. Un peu de cette eau tachait encore l'extrémité de ses gants, lorsque le vieillard l'arrêta en lui disant : « Nous sommes chez le marin. » Cette porte avait aussi son inscription, mais en français : « *Je pensais à toi dans mon agonie. J'ai versé telle goutte de mon sang pour toi... — Je te suis plus ami que tel ou tel, car j'ai fait pour toi plus qu'eux et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi et ils ne mourraient pas pour toi dans le temps de tes infidélités et de tes cruautés...* » — Ces deux phrases empruntées à Pascal et à son *Mystère de Jésus* allaient prendre pour la femme galante une signification bouleversante. Elle était entrée, et le guide continuait son pieux

boniment : — « Toutes ces cellules se ressemblent ; ce sont de petites maisons, avec plusieurs pièces. Voici la chambre à coucher. Il est mort dans ce lit... Voici la salle à manger. Oh ! pas pour des banquets, sûr ! Avec le guichet pour passer le repas. Que de fois je lui ai rendu ce petit service... Voici la chambre pour méditer avec son prie-Dieu et le crucifix. Oh ! il y a un peu de poussière ! Dame, je suis tout seul. Mais, un coup de fion, et quand les pères reviendront, ce sera vite fait... Descendez l'escalier, maintenant. Doucement, les marches branlent un peu. Nous sommes dans l'atelier. Tous les Pères travaillaient de leurs mains et lui si adroitement !... Tenez, là, dans son petit jardin... Cette statue en bois, c'est le Prieur ; et puis ce mât, regardez... » Au milieu d'un étroit parterre abandonné, où fleurissaient des rosiers sauvages, un petit mât se dressait, en effet, avec de minuscules haubans, et tout en haut, sur les quatre flèches d'une girouette immobile se lisaient les lettres N. S. E. O. « Cela lui rappelait son métier, » continuait le guide. « Et le Prieur, comme il a l'air bon, n'est-ce pas?... Mais tournez-vous ; ça, c'est le nanan, la merveille, la grotte aux peintures... » Un petit hangar de pierre avait été construit dans un retrait, et trois fresques peintes à la détrempe se voyaient sur les murs. L'une représentait une femme agenouillée aux pieds du Christ et les essuyant de ses cheveux dénoués. — « Vous la reconnaissez, » reprend le guide, « Sainte Madeleine, notre sainte ; tenez, là, de l'autre côté, le Sauveur lui apparaît et, au fond, elle aborde en Provence dans sa barque, avec Lazare, Marthe et Sarah. N'est-ce pas qu'on la croirait vivante? » Puis, comme il regardait la visiteuse, pour épier son admiration : « C'est drôle, » fit-il, « elle vous ressemble un peu. » — C'était en effet son portrait, celui de sa vingtième année, que la femme vieillissante pouvait contempler dans ces trois visages de la pécheresse repentante, son pur ovale d'alors, sa bouche fraîche, ses cheveux souples, sa taille, ses mains, ses yeux surtout, avec leur anxieuse fixité. Oui, c'était elle, et animée de sentiments si différents de ceux qu'elle avait éprouvés jusqu'ici ! On eût dit que le peintre avait deviné qu'un jour elle serait très malheureuse, et il lui avait donné aux pieds du Sauveur l'expression de la détresse enfin consolée, de l'espérance surgissant de l'abîme d'un cœur. Dans la scène de l'apparition, de quel amour il avait rempli ces prunelles, lui qui n'en connaissait que les duretés ! Le paysage de mer,

de ciel, de rochers, autour de la barque, était illuminé par un rayonnement émané de la Sainte, comme si elle donnait seule son sens de beauté à cet horizon. Et une dernière inscription tirée d'un texte de saint Augustin sur la femme adultère courait en lettres capitales au bas des trois scènes : « *Ils restèrent seuls, la pécheresse et le Sauveur, la grande misère et la grande miséricorde.* » Vous vous imaginez l'impression de cette femme rencontrant sur ce mur au fond de ce couvent déserté, la preuve inattendue et saisissante du sentiment que lui avait voué l'hôte de cette Thébaïde? Toutes les prières qu'il avait faites pour elle, dix ans durant, pour que son âme fût sauvée, avec sa foi profonde dans le grand dogme chrétien de la réversibilité, elle les avait là devant elle ! Que pensez-vous de ce sentiment et de cet homme?

— Vous le voyez. J'en ai laissé éteindre ma cigarette ! C'est très beau, mais d'autant plus triste ! A quoi cela a-t-il servi?

— A ce qu'il avait voulu. Les docteurs aujourd'hui passent leur temps à nous parler de chocs et des renversements totaux qu'ils produisent dans l'organisme. Il y a aussi des chocs, moraux qui vont remuer une âme jusqu'au plus intime d'elle-même. Et Mme X*** venait d'éprouver un de ces chocs, à la révélation de l'amour exalté jusqu'au martyre qu'elle avait suscité et méconnu. Elle n'était pas restée plus d'une heure au couvent, et elle en sortait *une autre femme*. Elle monte dans son automobile et elle donne à son chauffeur étonné l'ordre, qu'il se fait répéter, de retourner à Aix. Elle fuyait maintenant et Nice et son amant et toute son existence qui lui faisait subitement horreur. Le lendemain, elle repartait pour Paris. Ai-je besoin de vous dire quels commentaires a provoqués sa disparition subite du monde élégant où elle évoluait? Encore aujourd'hui, quoique à Paris tout s'oublie si vite, ceux qui la connaissaient n'en sont pas revenus. « Cela ne durera pas, » ont dit ses bonnes amies quand elles l'ont vue décliner toutes les invitations, s'emprisonner de plus en plus dans la solitude, se consacrer tout entière aux œuvres. Elles se sont trompées. Cela dure depuis des années. Si vous alliez un matin à l'hôpital du Calvaire, dans le quartier de Grenelle, où l'on soigne les cancéreuses, vous la verriez là chaque jour parmi les Dames auxiliaires, se consacrer à ce dur service, et l'une des plus assidues... Mais qu'avez-vous?

— J'ai que je suis furieuse de vous avoir écouté. Le stupide dancing m'amusait, à présent il m'insupporte. Vous serez cause que demain je ferai cent kilomètres d'auto pour retourner à Saint-Michel-du-Désert voir les peintures. Et puisque vous venez de me parler de service, croyez-vous que vous me rendriez service à moi, qui suis à peu près contente dans mon petit tran-tran de frivolité, si je me mettais à rêver de sentiment comme celui que vous venez d'évoquer? Dieu sait à quoi je me heurterais. Ce serait le cas de dire comme de ce *cock-tail*, mais dans un autre sens : Quelle vie ! Allons, redonnez-moi une cigarette ! N'ayant pas la moindre chance de rencontrer un Léonard, laissez-moi avoir ma défense !...

Paul Bourget,
de l'Académie française.

Les Sociétés de Pensée et les Clubs sous la Révolution

Il n'est pas vrai, jamais vrai, que dans une collectivité sociale organisée, la volonté collective, exprimée et formée au centre, soit la volonté du nombre au sens vulgaire du mot : volonté actuelle, réelle, positive de chacun. Plus il est parlé en son nom, et moins c'est elle qui parle. La volonté générale ici n'est pas ce que chacun veut, mais ce que chacun laisse vouloir à d'autres, à un très petit nombre de gens.

Que la démocratie soit en fait et même en droit le règne d'une minorité, tout comme les régimes politiques anciens, c'est ce qui n'est plus guère contesté aujourd'hui d'aucun côté : et là déjà il y a un progrès notable sur les écoles politiques du milieu du siècle qui croyaient au règne du nombre, témoin le souci constant de l'ancienne école : « sauver les minorités, l'oppression des minorités », voilà le fond et la conclusion de la critique d'un Tocqueville.

Que la démocratie révolutionnaire subsiste, c'est une énigme, car elle semble une contradiction vivante. Pour qu'une société se maintienne il faut l'unité de direction : or elle n'a pas d'hommes, et l'unité d'opinion : or elle n'a pas de programme.

Et pourtant cette forme sociale vit, dure, prend une force grandissante, menaçante, terrible.

Qu'est-elle donc, cette volonté générale? Voilà le problème. Il n'est pas, certes, posé d'aujourd'hui, et les réponses sont faciles à classer.

La volonté générale est celle du cercle intérieur de quelques hommes, des *meneurs*. Voilà la réponse ordinaire, et de là les jugements, divers suivant les sentiments : tyrannie, protestent les réactionnaires ; abus, concèdent les démocrates, théoriciens et philosophes ; victoire, proclament les militants, victoire de l'élite des conscients sur les mineurs inconscients. Laissons là les appréciations et tenons-nous au fait : est-il vrai que cette élite puisse être de tous points assimilée à l'élite régnante sous un régime d'autorité?...

Quoi qu'il en soit, retenons le fait. Ce que nous venons de dire n'est pas en général contesté ; seulement on ne voit pas quelle loi nécessaire gouverne le monde social.

Au lieu de chercher des causes personnelles : il y a abus, tyrannie, despotisme, complot, machination, intrigue : « une poignée de meneurs a confisqué à son profit la volonté de tous, » il faut regarder aux lois de la nature. En somme, les jacobins ne sont pas des hommes ; ce sont les produits d'une loi sociale, la loi des Sociétés de pensée, qui agit de même et avec le même effet sur tous, effet varié d'abord avec les tempéraments : brutal avec Danton, sournois avec Robespierre, vil avec Barrère.

Dans les clubs politiques délibérants comme dans les Sociétés philosophiques, les mêmes réactions sociales vont se produire, éliminant et groupant, amenant enfin ce double résultat inattendu : le corps social va présenter spontanément une *discipline* et une *cohésion* que l'intelligence réfléchie n'aurait pas été capable de créer.

Dans son essence et son principe, ce travail est inconscient, d'ordre purement social ; la loi de réduction, sous ses deux formes, *sélection* et *entraînement*, reste un fait social dont chacun des adeptes ne se rend pas compte.

Par la fréquence des réunions et des discussions, un départ va se faire entre la foule passive dont l'inertie a été en quelque sorte canalisée, et quelques unités actives, remuantes, qui vont s'en emparer.

Parmi eux surgiront des types nouveaux, l'agent de la

Révolution, le secrétaire de loge qui fait son état de l'*art royal*, de l'art des manifestations électorales. Suivons le mouvement.

1° Unité de direction, le principe de la décision préalable.

Il s'en faut, en effet, que tous les associés soient également assidus, actifs, zélés, également propres au travail. Un triage se fait, nous l'avons dit, en faveur de certains tempéraments mieux doués pour le jeu en question. Sur cent inscrits il n'en est pas cinq efficaces, et ceux-là sont les maîtres de la Société : ce sont eux qui choisissent les nouveaux membres, le bureau, dont les motions dirigent les votes, sans à-coup, sans accroc au principe, ni reproche des confrères, car les absents sont censés adhérer. Et n'a-t-on pas cent moyens honnêtes d'écarter un gêneur? Il suffit d'un peu d'entente et de quelques complices pour lui faire la vie dure, le dégoûter des réunions. Le pis que puisse faire un indépendant isolé est de se retirer dignement. S'il s'entête d'ailleurs, on « l'épure » par un vote : « les scrutins épuratoires » étaient, on le sait, d'usage courant après chaque crise politique au beau temps des Sociétés de 1780 à 1795.

Prenons pour exemple la Société littéraire de Rennes qui réunit la plupart des meneurs du tiers en 1789 et joua un grand rôle sous son titre modeste de « chambre de lecture ». Ses statuts se résument en deux mots : c'est une Société d'égaux ; tous y décident au scrutin ; bureau de dix commissaires élus tous les deux ans, qui fixent l'ordre du jour et la date des assemblées, et gèrent le budget ; réunion solennelle quatre fois l'an ; correspondance, affiliations. Rien de plus parfaitement démocratique, mais de plus banal que son règlement. C'est celui de toutes les Sociétés de pensée, quelle que soit leur enseigne, science ou politique, bienfaisance ou plaisir.

Mais ce corps est plein d'ardeur et de mouvement. La Société littéraire, ou du moins une partie de ses membres, est préoccupée de philosophie, de patriotisme ; on sait ce qu'il faut entendre par ces mots-là en 89, et l'effet montre alors ce que le bon sens pouvait prévoir ; cette machine bien inoffensive en apparence, inoffensive même à l'origine

et qui le fût restée aux mains de quelques lettrés paisibles, devient une terrible machine de guerre, car elle a les deux qualités voulues ; elle est maniable et unie.

Maniable d'abord : elle se compose, en principe, de cent membres. Cent un paient leur cotisation en 88 ; quatre-vingt-neuf l'année suivante. Mais elle appartient aux seuls assidus ; or, ils ne sont pas vingt réguliers en moyenne, malgré l'article des statuts qui fixe le quorum à trente. Ce sont eux qui choisissent les nouveaux associés et déplacent ainsi à leur gré la majorité ; eux qui nomment le bureau, qui font les motions et enlèvent les votes, et on vote tout le temps sur tout, car ils ont en main ce merveilleux instrument, le vote qui est le décret du peuple souverain.

C'est le régime intérieur de toutes les Sociétés de pensée, les Sociétés d'égaux, depuis celle du Saint-Sacrement en 1650, jusqu'au Grand Orient de 1780, et depuis la Société jacobine jusqu'au « Caucus » de M. Chamberlain. Il a partout le même effet ; la formation de ce que nos maçons appellent un *ordre intérieur*, les politiciens anglais, des *cercles intérieurs*, c'est-à-dire d'une petite Société agissant au sein de la grande et en dirigeant les votes à son insu par les mille moyens « à côté » dont dispose *la bande* contre *la foule :* ordres du jour préparés, motions concertées, claques montées d'avance, épurations insensibles, votes surpris, etc., moyens dont le caractère commun est d'être inconscients et que les professionnels américains désignent fort bien d'un mot : le machinisme. Qu'il s'agisse d'une Société d'érudits ou d'une Société de société, d'un ordre ou d'une loge, diraient nos maçons, le jeu du machinisme finit toujours par mettre le pouvoir effectif aux mains d'une hiérarchie de « wire-pullers », joueurs de marionnettes, comme on appelle à Birmingham les secrétaires des Sociétés locales, qui, eux-mêmes, prennent le mot d'ordre d'un « centre » composé de quelques individus, tels l'association centrale de Londres, le Comité de correspondance des jacobins de Paris, le centre du Grand Orient, etc.

Ces faits se retrouvent partout où règne la *démocratie pure*, c'est-à-dire où l'opinion est « organisée », se fixe et s'établit par des discussions et des votes dans des *Sociétés permanentes.*

Il se forme ainsi, nécessairement et naturellement au sein de la grande Société, une autre plus petite, mais plus

active et plus unie, qui n'aura pas de peine à diriger la grande à son insu. Elle se compose des plus ardents, des moins scrupuleux, des mieux au fait de la cuisine des votes. Chaque fois que la Société s'assemble, ils se sont assemblés le matin, ont vu leurs amis, arrêté leur plan, donné leur mot d'ordre, excité les tièdes, pesé sur les timides. Comme leur entente date de loin, ils tiennent en main toutes les bonnes cartes. Ils ont maté le bureau, écarté les gêneurs, fixé la date et l'ordre du jour. La discussion est libre, certes, mais le hasard de cette liberté est bien réduit et les coups de tête peu à craindre de la part du « souverain ». La « volonté générale » est libre comme la locomotive sur ses rails.

Ce procédé a un nom. C'est le principe des « ordres intérieurs » de notre maçonnerie philosophique, des « cercles intérieurs » du « Caucus » anglais. Il repose sur cette loi de la pratique sociale : que tout vote officiel est précédé et déterminé par une délibération officieuse. Tout groupe social est « profane » par rapport à un groupe « initié » plus restreint, plus uni, plus entraîné. C'est ce qu'on peut appeler le *principe de la décision préalable.* Il comporte tout un développement d'applications dont M. Ostrogorski (1) a essayé l'inventaire : l' « art royal » de nos maçons, la « science des manipulations électorales » des praticiens américains, procédés communs en ceci qu'ils agissent sur la « matière électorale » d'une manière inconsciente, mécanique, ne prennent jamais les hommes qu'à leur insu, c'est-à-dire du côté passif, inerte : ignorance, indolence, peur ou passion. De là les noms de *machine*, de machinisme, donnés par les praticiens américains à la Société et à ses recettes, de « wire-pullers », tireurs de ficelles, donnés aux « agents » efficaces du cercle intérieur. Le mot se retrouverait chez nos premiers théoriciens de la démocratie, Rousseau, Diderot, Condorcet.

Ainsi, toute Société égalitaire se trouve fatalement, dans un temps donné, aux mains de quelques hommes ; c'est le

(1) En Angleterre et surtout en Amérique où la prépondérance de l'industrie crée un état social particulier, les manipulations électorales ne sont plus à l'état de crise, mais de régime. Leur étude a donné lieu à deux publications importantes : Bryce, *The American Commonwealth*, 1907 ; Ostrogorski, *la Démocratie et l'organisation des partis politiques*, 1903.

Nous y trouvons une illustration amplifiée des faits sociaux que nous exposons.

fait de la force des choses ; ce n'est pas de complot qu'il faut parler, mais de loi, ce qu'on pourrait appeler la loi de sélection automatique : une Société, tant soit peu vivace, par le seul fait de ses discours et de ses votes, est dans un état d'épuration perpétuelle au profit d'une certaine espèce de gens : le wire-puller anglais, le politicien américain, le patriote de 1790, en un mot du machiniste.

Et si le pouvoir anonyme et secret du cercle intérieur peut et doit s'établir, c'est que *les principes* en excluent tout autre reconnu personnel et public, depuis le plus haut jusqu'au plus bas, depuis l'autorité du seigneur, jusqu'à l'ascendant du dernier démagogue, qui a encore un personnage à soutenir, fût-ce par l'argent, la peur, le plus grossier battage. Ce serait encore « dominer ».

2° La discipline, le principe de la conformité.

Maniable, grâce à l'action du cercle intérieur, la Société est en même temps unie. C'est l'effet de cette clause nécessaire du *pacte social;* que la décision de la majorité au dedans sera avouée par tous au dehors. C'est ce qu'on appelle la *conformité*. Libre au sein de la Société, l'adepte est « lié », c'est le terme consacré, au dehors. C'est là pour la Société une question de vie ou de mort, puisque l'union ne repose sur aucune force positive, ascendant d'un homme, puissance d'une doctrine ; mais sur le seul fait d'union : « société volontaire », disait Taine des clubs, car, où est la force d'une Société qu'on sait désunie? Et c'est ce qui la distingue des assemblées ouvertes. Dans celles-ci, le dissident sera peut-être traité d'imbécile, mais sans plus. Dans une Société, au contraire, quiconque maintient au dehors son avis est un traître ; il brise le « bloc », il fait « scission », il révèle au sein du groupe des dissidences, qui lui ôtent aux yeux des profanes toute valeur et toute action, car toute sa force est dans l'unanimité.

C'est la raison du *serment*, encore un trait de la vie sociale qui étonne à tort. Tout associé est tenu à l'obéissance et à la discrétion par le fait même de son admission. Et la garantie de sa fidélité est l'intérêt même du groupe plus que ses propres serments, la peur plus que l'honneur ; la Société jure de punir bien plus que l'adepte de mériter.

Elle soumet les volontés et les raisons à la décision commune, non parce que juste et légitime mais parce que commune. Aussi cette *fraternité* est-elle la plus lourde des charges sociales. Toute Société d'égaux est fraternelle, c'est-à-dire solidarisée à outrance ; lien purement légal, est-il besoin de le dire, et qui ne diminue en rien l'isolement moral, mais en revanche supprime l'indépendance.

De là, enfin, l'espionnage réciproque et universel, la « surveillance », seule fonction et raison d'être du jacobin. La fraternité généralise la police, comme l'union le droit public : et comme tous les actes deviennent sociaux, tous les frères deviennent policiers.

Ainsi se fonde la *discipline* de la Société, comme le jeu des ordres intérieurs assurait son *unité de direction*, sur le grand principe de l'intérêt social. C'est la « régularité » des politiciens américains, la « conformité » des Anglais, le « patriotisme » de nos démocrates de 1770 à 1794. On voit l'importance de ce principe et combien heureusement il complète le premier.

L'action discrète et persistante du cercle intérieur a mis la majorité à la merci de quelques « tireurs de ficelles », mais c'est une majorité factice et de hasard. Le principe de la conformité affermit ce fragile ouvrage. Dirigée à son insu par le cercle intérieur, la foule des associés a voté trop vite, sur une motion concertée, d'après des renseignements incomplets, un arrêté rédigé d'avance par les meneurs. Libres, ils se raviseraient ; mais alors surgissent deux puissantes raisons de n'en rien faire, toujours les mêmes, toujours prêtes, et qui maintiennent isolément la décision votée en masse ; de poids, celles-là et sûres de leur effet : *La volonté générale a parlé*, c'est le motif du « fait accompli » qui en impose aux majorités profanes ou aveugles non concertées et mal instruites ; *l'intérêt de l'Union l'exige*, c'est l'argument de l'intérêt social, qui, le vote obtenu, mène bien loin les minorités récalcitrantes.

De là, cette fameuse *règle du secret*, loi du régime, et non intrigue de quelques zélés. N'est-il pas vain de se demander si telle Société a ou n'a pas un secret? que ferait le cercle intérieur, s'il ne préparait les votes, ne « tirait les ficelles? » et comment les tirer, si le public les voit? s'il connaît même ceux qui les tiennent? Un meneur social n'est maître d'une foule qu'à la condition de s'y perdre. La motion lancée sera

celle d'un « citoyen ». Pour que la motion passe, il faut qu'on la croie approuvée de tout le monde, et elle ne sera celle de tout le monde que si le promoteur reste anonyme.

Supprimer le secret, ce serait tuer la Société. Exemples : Veut-on tuer la vie sociale en 1791? Il y a deux moyens : la garantie des signatures qui découvre le cercle intérieur, ou l'affichage de la liste des membres qui découvre la Société.

Au contraire, veut-on donner aux Sociétés l'avantage sur les corps constitués? on force ces corps, et non les Sociétés, à signer individuellement, à délibérer publiquement.

Le Centre social veut-il s'assurer l'hégémonie sur les Sociétés affiliées? il se fait envoyer la liste de leurs membres (1). La signature garantie, il n'y a plus de secret, dès lors plus de machinisme possible, « les agitateurs sachant qu'il faudra signer craindront alors d'être connus (2) ». Car « quand on connaît les chefs, la révolte cesse à l'instant (3) ». Correspondre « par président ou secrétaire », « corporativement », voilà l'abus, dit Rewell (4), car, observe Bentabolle, « lorsque le peuple entend lire un arrêté signé du président et du secrétaire d'une société, il croit que c'est là le vœu de la Société entière tandis qu'il s'agit de l'ouvrage de cinq ou six intrigants dominant cette Société » (5). Dans toute Société, ce sont « ceux qui se cachent derrière la toile qui font tout (6) ».

On sait avec quelle énergie, bien naturelle, notre Grand Orient se refuse à faire à la Bibliothèque nationale le dépôt légal de son Bulletin. Sans doute ce Bulletin n'est qu'un résumé arrangé, mais par le gros des frères, qui forment encore à l'égard du public profane, un cercle intérieur, et ce serait renoncer à ce premier rempart de la machine.

Même la Société mère des Jacobins au faîte de son pouvoir, au printemps de 1784, alors qu'elle dirigeait la Convention et gouvernait la France, n'avait qu'une crainte : qu'on la « constituât », qu'on lui « reconnût » une autorité,

(1) Décrets des 10, 18-22 mai 1791, qui ne furent pas observés par les Sociétés, et du 2 septembre 1792.

(2) C'est ce que font par exemple tantôt le centre parisien de la Fédération des arquebusiers des cinq provinces, tantôt la Société mère des Jacobins.

(3) Bourdon de l'Oise à la Convention, 19 octobre 1794.

(4) *Moniteur*, p. 205.

(6) *Moniteur*, p. 127.

(6) *Moniteur*, p. 30.

des droits réels. Même souci chez nos syndicats ; on sait avec quelle obstination ils refusent le droit de posséder ; ils redoutent la propriété réelle et ses charges, comme les Sociétés jacobines l'autorité reconnue et ses devoirs.

Il est, on le voit, assez vain de demander si une société est secrète : tout cercle intérieur est secret par définition même ; et toute Société est secrète dans la mesure où elle veut agir sur une opinion profane, comme un cercle intérieur, mécaniquement. Est-il besoin d'ajouter que ce secret n'a pas le but que lui prêtent les initiés pour l'excuser aux yeux du public : on craint bien moins les persécutions de l'autorité que la clairvoyance de la foule, bien moins la colère du pasteur que la méfiance du troupeau.

On trouve d'ailleurs tous les degrés de secret, et ce qui est vulgaire discrétion dans une petite société, devient dans les grandes tout un appareil de rites, de serments et de formules, voire une Société nouvelle qui, elle aussi, a son cercle intérieur. La machine est bâtie comme ces châteaux féodaux du haut moyen âge à double et triple enceinte, où le seigneur avait un premier rempart contre l'ennemi du dehors, un second contre ses alliés douteux.

Mais banale ou mystique sa raison d'être ne change pas ; il n'est rien de plus que la condition nécessaire et le caractère propre du machinisme, de l'art royal.

Le secret se retrouve dans toutes les Sociétés de pensée ; mais il est le moyen propre des sociétés de caractère philosophique et intellectuel, telle que la maçonnerie.

Le secret maçonnique est un secret d'entraînement et d'initiation progressive. Par tout un appareil de rites, de serments et de formules, toute une hiérarchie de grades et de pouvoirs, par la promesse répétée d'affranchissement, de lumière, de liberté, l'adepte est sollicité de degré en degré. Il se croit toujours arrivé en possession de la vérité pleine ; il se comporte comme s'il l'était ; il a rejeté toute foi, tout dogme, toute autorité personnelle. Mais d'autres degrés, de nouvelles initiations lui sont présagées. Tant qu'il lui reste des habitudes, des survivances de son ancien état, de la vie normale, il ne sera pas apte aux grades supérieurs, à la révélation des derniers secrets. Les mystères religieux ne sont rien en comparaison des mystères dont se targue la franc-maçonnerie.

*
* *

Société de Sociétés.

Il est évident que tout ce que nous venons de dire d'une société d'individus, s'applique à une *société de sociétés*, à un « ordre », diraient nos francs-maçons. Les proportions changent, non les rapports, et la pente est la même.

Les sociétés d'un ordre sont égales en principe comme les frères d'une même société sont égaux entre eux, mais en fait, l'un et l'autre sont inégaux. Les sociétés s'unissent, « se fédèrent », forment une « correspondance », et dès lors n'est-il pas fatal que la plus riche et la plus active prenne le pas sur les autres ; elle a les premières nouvelles, les agents les plus capables et les plus nombreux ; la correspondance la plus étendue, les protections les plus efficaces. Il serait contraire aux principes que cette hégémonie fût consacrée en droit. Mais elle n'en est que mieux assurée en fait. Une foule de petits moyens sont employés : par exemple la société principale exigera que les sociétés affiliées lui envoient le tableau de leurs membres ; elle supprimera tout intermédiaire entre elle et les sociétés locales, les chapitres provinciaux ; elle surveillera jalousement les correspondances entre les sociétés particulières et s'efforcera d'être le seul lien de toute la machine, tout passant par elle ; alors s'établit ce qui dans le jargon social s'appelle le « centre », c'est-à-dire un cercle intérieur, formé au sein de la plus puissante des sociétés fédérées, et qui donne le branle à toute la machine. Ce sera la Société mère. La correspondance banale devient l'affiliation. Si le centre jacobin s'établit presque d'un seul coup, c'est que la hiérarchie maçonnique lui fournit des éléments tout prêts.

Ce pouvoir de fait ne s'établit pas sans luttes.

Les Sociétés locales résistent au centre comme les associés au cercle intérieur. Le centre est toujours en état de lutte sourde ou déclarée contre le « fédéralisme » de la « circonférence » : il fallut soixante ans au Grand Orient pour se constituer (1720-1780) et vingt ans à l'association centrale de Londres (1860-1880) ; trois ans à la Société mère de la rue Saint-Honoré pour tuer ses rivales et épurer ses « filles ». « L'Union des Arquebusiers des cinq pouvoirs », puissante

et ancienne société de tir qui joua un rôle en 1789, n'eut un centre constitué qu'en 1787.

On voit la raison de ces retards : les Sociétés locales résistent toujours et défendent leur indépendance comme les membres d'une Société résistent au joug du cercle intérieur. Mais si le Centre est constamment en état de lutte sourde ou déclarée contre le fédéralisme de la circonférence, toujours, tôt ou tard, les dissidents ou les indépendants, les « hérétiques » finissent par succomber et faire leur soumission : ils sont isolés et divisés, contre un adversaire uni.

Le centre régnant sans partage, l'unité faite, la machine est achevée. Telle est la Société mère des Jacobins en 1794, avec ses 25 000 filles, le Grand Orient en 1785, avec ses 800 loges, la machine d'État américaine avec ses centaines de « primaries ».

C'est assurément l'instrument de pression le plus centralisé qui soit : le pouvoir effectif tombe aux mains de quelques irresponsables ; la machine tout entière n'est qu'une hiérarchie de « wire-pullers ».

C'est aussi le plus vaste : en effet cet étrange régime, contre la loi commune, a le privilège de se fortifier en s'étendant. Plus les Sociétés sont nombreuses et lointaines, moins elles résistent à l'action du Centre : car cette action de fait, qui s'exerce au nom et par les moyens de la Société tout entière, grandit avec elle, tandis que le pouvoir de résistance des individus n'augmente pas. On peut dire que le rêve d'unité humanitaire, qui d'ailleurs naît dans les Sociétés de pensée, n'est là du moins, pas si vain : un tel régime n'est pas seulement de taille à s'imposer à une nation ; si jamais le gouvernement de l'humanité entière doit tomber dans les mêmes mains, ce sera dans celles des meneurs sociaux (1).

C'est encore l'instrument le plus fort ; la puissance du Centre, dans une Société bien en main, est incalculable, car il soutient, dirige et unifie l'action des cercles intérieurs dans la Société tout entière. Ils dépendent de lui et de son appui contre leurs ouailles encore plus que lui ne dépend d'eux ; de là, la puissance de ses impulsions.

Il est obéi sans retard ; ses modèles d'arrêts sont votés

(1) Cf. Augustin Cochin : *Le Patriotisme humanitaire*, *Revue Universelle*, 1er avril 1920.

et renvoyés tels quels, par exemple les ordres du jour du Comité central, *cut and dried*, disent les Anglais, c'est-à-dire prêts à être servis comme des quartiers de salaison. Telles sont les adresses jacobines envoyées discrètement du Centre aux agents locaux, et revenant à grands fracas de la circonférence, au nom du peuple. Telles les actions imposées par la machine américaine au *voting cattle* (bétail à voter). Nos politiciens de 1788, plus onctueux, appelaient cela communiquer les moyens du centre à la circonférence.

D'un seul coup de téléphone le Caucus de Birmingham met en branle des centaines de « wire-pullers » et par leurs moyens des groupes humains, bruyants et disciplinés. Sur toute la surface du pays, « la Nation parle » dans les trois jours.

Tel est cet entrain et cet ensemble, cette vigueur « électrique », comme on dit en 1793, de l'opinion, galvanisée par l'action sociale, qui fait la stupeur des profanes et l'admiration des initiés. A la Toussaint, dit naïvement un pamphlet breton en 1789, pas un Breton ne songeait à supprimer les ordres et à établir le vote par tête aux États ; à Noël, des centaines de pétitions populaires demandaient à grands cris le vote par tête ou la mort. D'où vient cette découverte subite, que depuis mille ans on vit dsns la honte et l'esclavage et d'où sort ce besoin de réforme impérieux, immédiat, qui ne peut patienter un an? D'un crime énorme de l' « aristocratie? » Non ; au contraire : six mois avant, on portait la « généreuse noblesse » en triomphe pour avoir résisté aux rois.

Ces revirements brusques s'expliquent à merveille, nous le verrons plus loin, par l'opinion sociale, qui n'est pas du tout la grande opinion ; ils suffisent seuls à déceler l'action d'une machine.

Voici la conclusion de ces idées si banales : dans une Société purement démocratique comme dans une Société autoritaire, il ne peut être question pour la masse de liberté, de souveraineté réelle, actuelle. Cet idéal reste au terme de l'évolution. En fait, le pouvoir est aux mains de quelques-uns, sous le règne de la liberté comme sous celui de l'autorité, et la masse suit, obéit, croit.

Cependant, qu'avons-nous ajouté aux deux principes si simples reconnus plus haut? Comme le chat de la fable, le régime social n'a qu'un tour. Un ordre national se gouverne

comme la plus humble Société. Ici encore, tout le mouvement se réduit aux deux procédés essentiels définis plus haut, le *vote préalable*, *le fait accompli* réduit aux deux moments de l'action du Centre :

Première phase, officieuse, secrète : le Centre donne une certaine impulsion aux cercles intérieurs les plus voisins qui la transmettent de proche en proche jusqu'à la circonférence ; c'est-à-dire aux dernières sociétés locales, les gens mal instruits. La majorité se laisse faire, c'est le jeu de la décision préalable et du machinisme.

C'est ici la partie secrète du travail ; les motions, adresses, etc., sont concertées, cela va sans dire, entre initiés au sein des cercles intérieurs, mais elles sont présentées aux adeptes ingénument et respectueusement ; ils sont libres, et c'est sur leur inertie, ignorance, etc., que l'on compte pour faire accepter les idées.

Deuxième phase, officielle : le vote enlevé, la conformité est établie. Les Sociétés affiliées ont voté en majorité, d'après les impulsions des agents du Centre. A égalité, en effet, et même à une assez forte différence, cette impulsion secrète et les mille petits moyens devaient entraîner la majorité.

Les pouvoirs reviennent de la circonférence au Centre ; le Centre agit alors de nouveau, mais ouvertement cette fois et non plus par le moyen des cercles intérieurs mais par l'organe d'un comité. C'est un *Comité central* élu, selon ses vues et muni de pouvoirs officiels ou en vertu d'une décision prise au même moment par toutes les Sociétés, et qu'il a secrètement fait répandre. Il n'a qu'un argument, il parle au nom de la volonté générale et commande au nom de l'intérêt social, la plus haute des autorités ; la minorité cède, non par le fait de l'énergie de quelques hommes qui auraient brisé une routine sociale, fût-ce par le crime, mais par le fait de la théorie de la *liberté absolue*, où tous les votants sont libérés, c'est-à-dire dissociés, isolés et finalement anéantis.

L'effet d'un « travail » de ce genre prolongé, étendu, centralisé, est de créer une opinion qui ait corps et consistance, qui montre cette suite, cet ensemble, cette vigueur, qui fait la stupeur des ennemis du jacobinisme.

Ainsi, l'*an-archie* n'est pas le désordre : c'est seulement l'absence d'autorité...

Il ne faut pas dire que le régime de la liberté absolue où le peuple décide de tout, tout le temps, soit le régime de l'indépendance ; c'est seulement l'absence d'obéissance ; la machine est là pour maintenir la discipline la plus rude, car elle est inconsciente.

Le pouvoir régulateur de la machine naît de l'inégalité de fait des associés, aussi sûrement que la Société anarchique naît de leur égalité de droit. La liberté conçue, il est nécessaire que ses membres soient égaux, libres et ce qui s'ensuit. La liberté fondée, il est fatal qu'un cercle intérieur se forme qui dirige. Là où la liberté règne c'est la machine qui gouverne. L'une est là par la force des principes, l'autre par la force des choses.

Vous le voyez, nous ne sommes en présence ni d'une utopie, ni d'une intrigue, ni d'un abus, mais d'un régime social aussi viable, aussi tangible, que le régime d'autorité et le régime représentatif. Il a son prototype, la Société de pensée, comme le régime de droit divin a le sien, la famille. Ce régime est bien nommé *social*, puisque le *mode d'association*, l'anarchie, y joue seul un rôle. Tous les autres sont des formes qui supposent des réalités morales données. Ascendant du représentant, prestige du prince, nature de la race, esprit de la doctrine, présence d'un intérêt matériel. Ici, rien de plus à poser que l'existence et la forme des Sociétés volontaires et l'inertie ou l'ignorance des associés ; aucune considération de moment, race ni milieu ; les contractants sont des penseurs au sens le plus vague et le plus général du mot. C'est du seul *fait social*, de la seule existence de la société volontaire que résulte toute une série de phénomènes propres au régime : unification, secret, initiation, etc., caractère irresponsable du pouvoir, caractère négatif de la liberté.

Mais je reviens au point de départ : machine et société, servitude et liberté ne se contredisent pas, ne s'excluent pas, car l'une reste secrète, l'autre théorique.

Et si la Liberté, présentée comme idéal, est le *moyen* de cette servitude, la Liberté, comme dissociation sociale, en est aussi l'indispensable *condition*.

I. — Le moyen : la liberté idéale.

Nous avons vu comment la machine peut agir sans atteinte aux principes de la Société. Allons plus loin : les principes la servent. L'Égalité et la Liberté sont solidaires de sa tyrannie.

Voyons en effet par quel moyen elle règne, c'est-à-dire gagne des adhérents, des votes.

Pour le comprendre il faut considérer le procédé du Cercle intérieur.

On peut concevoir trois sortes de votes :

1° Par conviction, loyalisme ou raison ; ceux-là sont hors de question puisque le cercle intérieur est secret par définition même et le délégué, valet du pouvoir ; il ne commande ni n'enseigne ;

2° Par intérêt. Ici la machine a l'avantage sur l'autorité ou les partis, car on se vend avec moins de scrupule à une organisation qui est sans scrupule qu'à un homme ; et d'autre part, elle présente plus de garanties : les nécessités d'existence de la machine rassurent sur le marché, au point de rendre une convention en règle inutile ;

3° Par adhésion passive, parce que tout le monde adhère, parce que personne ne contredit, parce qu'on voit faire les autres : moutons de Panurge. Ici, triomphe le fait accompli. Le cercle intérieur, par sa permanence, par son secret, est spécialement armé pour obtenir des votes préalables.

Ce procédé du fait accompli que le jeu de la machine érige à l'état de système consiste en ceci : alors qu'une autorité présente des titres, qu'un parti présente un groupe de politiciens connus et reconnaissables, la machine présente des votes ; cent mille adhésions et non une raison ; au lieu de parler à l'opinion, elle la fait parler ; le vote est le point de départ, le moyen et non le terme ou le but.

Ce procédé se retrouve sous bien des formes.

Forme classique : *entraîner* l'un par l'autre le vote de plusieurs corps semblables par consultation officieuse et préalable ; gagner des groupes sociaux par le droit de pétition.

Un autre moyen d'entraînement est le vote des grandes masses par acclamation, très favorable à la machine. On a

remarqué en effet (Le Bon, *Psychologie des foules*) que les foules s'assujettissent à des mouvements d'enthousiasme ou de haine, presque mécaniques. Il y a une chimie des foules qui n'a rien à voir avec la raison. Et c'est ce que les wire-pullers connaissent d'une façon tout objective, et ce que la machine est spécialement armée pour exploiter : 1° *l'éloquence expressive*, 2° *applaudisseurs dispersés*, Workers boys ; 3° *les démonstrations* ou *journées :* la machine mobilise tout son contingent, tous ses moyens, exemple : Ferrer ; l'expression « aller en masse ».

Tout cela suppose une condition ; il faut augmenter le coefficient d'inertie, diminuer l'indépendance, l'autonomie du souverain, et c'est à quoi tendent toutes les mesures de la machine ; elles sont faciles à classer : il s'agit, par toute agitation possible, de disloquer, de désagréger la masse votante, en même temps que de brouiller les idées, d'empêcher toute discussion :

1° Vote constant, fréquent. C'est la seule façon d'écarter les gens occupés ; les décisions graves se prennent dans les Sociétés de pensée à 11 heures du soir, quand les pères de famille sont couchés et tout le monde ; il n'y a plus alors que quelques douzaines de fanatiques dans la salle ;

2° Vote multiplié. C'est la bonne façon de baisser le niveau, en isolant, en dispersant les indépendants ; à Paris, il y a quarante-huit lieux de votes dans les sections et en outre, des Sociétés sectionnaires, soit 96, et Paris est aujourd'hui cinq fois plus grand, ce qui supposerait de 450 à 500 salles de discussion permanente (il y a aujourd'hui vingt arrondissements, une quarantaine de circonscriptions).

3° Vote étendu à tous : les étrangers, les femmes, les repris de justice. (Dès lors se créent des bars interlopes, des bouges, etc.).

4° A l'inverse, votes par acclamations, en « masse », pour noyer les indépendants au lieu de les disperser comme tout à l'heure.

Je n'insiste pas sur ces moyens dont on pourrait dresser tout un catalogue ; il y a toute une technique du travail de la machine. Notez seulement leur puissance : à partir d'un certain point, ce n'est plus sur l'inertie, l'ignorance, l'esprit d'imitation des individus qu'ils sont fondés, c'est sur les limites naturelles des forces humaines. Par exemple :

A moins d'être omniscient, comment faire fi ou même se

méfier d'une nouvelle qui arrive semblable de plusieurs côtés différents? Quelle plus sûre garantie de vérité que l'accord de témoignages divers? Cependant la Société, grâce au jeu des correspondances et des cercles intérieurs, est en mesure de donner une illusion de cette garantie ; la contrefaçon de cette preuve est de prêter ainsi force et crédit à tous les mensonges utiles. Bien mieux, la garantie de vérité se fait automatiquement sans complot impossible, comme elle achète la conscience sans perversité inutile ni marchés en règle, par le jeu et le triage automatique de la correspondance : on n'a pas besoin de se le dire.

Exemples : la grand'peur, la famine, prodigieux affolements, suite d'invraisemblables mensonges.

Or, quelle est la clef de tous ces moyens, l'argument, le moyen unique? *la liberté!* Vote permanent, vote de tous sans règle, tout le temps, pour tout : mais c'est la liberté même ! ou plutôt le principe social défini « Liberté ». Voilà l'unique secret.

Plus il y aura de choses en question, de gens sans doctrine ni chef et plus le jeu du cercle intérieur sera facile.

Nous saisissons ici l'utilité pratique des grands principes de 1789 et ce qu'il y avait de positif, d'utile, dans ces théories négatives. Tout idéal mis à part, cette rhétorique est pleine de sens et d'effet, cette logique est pratique et les groupes sociaux qui dirigèrent tout et étonnaient le monde par leur unité d'action, sont ceux qui l'appliquaient ; tout leur secret était l'union dans la liberté.

Ainsi la Société se compose de demi-hommes qui ne tiendraient pas seuls, qui tiennent en s'appuyant les uns sur les autres, ou plutôt en complétant leurs lacunes par des forces « prises à la masse ». Chacun est lui-même pour une face, la machine même pour l'autre. Il y a là un échange, une opération délicate dont il faut se rendre compte : la « transaction sociale », qui attache l'individu à la machine impersonnelle.

Mais ce n'est pas un marché ordinaire.

La machine exploite l'égoïsme sous ces deux formes : le désir de gagner, la crainte de perdre, *l'intérêt*, *la peur* et comme stimulant, la *délation*, à la fin la simple *passivité*.

1° L'intérêt.

L'intérêt d'abord : la corruption électorale est de tous les temps et de tous les pays.

Le pays du monde où la corruption politique est la plus éhontée est sans contredit l'Amérique, comme nous l'expliquerons plus loin. Or, depuis l'origine, l'Amérique est livrée à des Sociétés politiques permanentes issues des loges.

La corruption était poussée fort loin en Angleterre par les anciens partis parlementaires ; et pourtant, dès l'apparition de la machine, on la voit prendre un essor inouï au point que le Parlement, blasé pourtant, dut voter la loi rigoureuse et d'ailleurs inutile de 1811 : le « Caucus » se donnait précisément comme le grand remède à la corruption qu'il prétendait rendre impossible en groupant les électeurs isolés jusque-là et en retenant par la fidélité à la Société ceux que le respect d'eux-mêmes ne sauvait pas des tentations.

D'où vient donc cette étrange coïncidence entre la découverte du remède et le redoublement du mal?

M. Ostrogorski l'a bien montré ; c'est que ce remède prétendu est la cause même du mal et que loin de détruire l'abus, la machine en a fait une institution, car elle rend la corruption acceptable, lui donne une excuse. Tel qui hésitait jadis à se vendre à un candidat ou à un parti qui l'achète pour son compte, n'hésite plus à se vendre à une Société qui l'achète aussi, mais au compte du peuple. Une si noble cause ennoblit tout, et le service qu'on lui rend, qui d'une bassesse devient un acte vertueux, et le prix qu'on en reçoit, qui d'un pot-de-vin devient une récompense méritée. La corruption prend l'apparence d'un devoir et bien des consciences indulgentes s'y trompent.

Mais nous retrouvons ici la même objection. De quel droit la machine parle-t-elle au nom du bien général? Tous les partis ne le font-ils pas? Pourquoi croit-on la machine plus qu'eux? La réponse est toujours la même ; on croit la machine parce qu'elle est le porte-parole, non de conseillers officieux, comme les anciens leaders, mais du souverain juge de tout bien : le peuple. Elle a consulté le peuple, voilà sa force, son unique réponse à tout et pour tout et elle peut

dire qu'elle consulte le peuple parce qu'elle est une Société d'égaux, purement.

Sous le règne de la liberté ou de l'égalité pures, dans une Société populaire en 1793, dans les assemblées du Caucus ou celles des machines américaines, on peut dire que toute trace de discussion libre a disparu. Néanmoins, les principes restent idemnes, le pouvoir dirigeant est d'autant plus secret, plus attentif à décliner toute responsabilité de droit et à tout mettre au nom du peuple, qu'il est plus puissant de fait. Ainsi, naît spontanément, sans fraude ni concert, ce fantôme de peuple qui plane sur toute démocratie.

2° La peur.

Tout ce que je viens de dire de l'intérêt s'applique à *la peur;* les deux sentiments sont exploités de même ; le moment seul diffère. L'esprit de lucre et l'ambition sont utilisés par la machine à son début, alors qu'elle est encore timide et discrète et compte peu d'adhérents ; elle a moins d'appétits à satisfaire et plus d'ennemis à ménager.

Plus tard, quand elle triomphe, la peur lui fournit des moyens plus économiques et aussi sûrs de maintenir ses troupes dans le rang. Il n'est plus nécessaire, alors, de prodiguer les places et l'argent à ceux qui en manquent ; il suffit de menacer ceux qui en ont de les leur prendre. On passe du règne de la corruption au règne de la *Terreur.* C'est le principe du système dit « des dépouillés » en Amérique, celui de la Terreur de 1793 établi lors du triomphe de la machine jacobine.

On voit comment s'explique cette apparente contradiction que le parti révolutionnaire est d'autant plus violent que son pouvoir est moins contesté ; il n'est pas libre de se maintenir par la corruption et la douceur quand il est au pouvoir, parce que ses adeptes sont alors trop nombreux et que les faveurs et les places n'y suffisent plus ; la Terreur est d'autant plus nécessaire que les peuples sont plus soumis (1).

(1) Voir troisième partie.

3° La délation.

Le seul inconvénient de ce moyen est la complication pratique. Terreur suppose surveillance, et surveillance entraîne *délation*. Comment la machine trouve-t-elle tant de délateurs, et si sûrs, et à si bon compte, alors qu'un homme ou un parti aurait peine à en acheter quelques-uns. C'est grâce au même sophisme moral qui lui permettait à ses débuts d'acheter tant de consciences ; on ne dénoncerait pas à un particulier, on dénonce à une Société puissante, pour le bien du peuple.

Il faut répondre ici à deux questions, l'une très simple, l'autre délicate ; ces actes de corruption, de délation, se multiplient parce que, grâce à un certain sophisme, la Société se trouve en état de leur donner une excuse. Ne s'ensuit-il pas :

1° Que leur effet est moins grave pour la chose publique?

2° Que leurs auteurs sont réellement moins coupables?

A la première question, la réponse est facile : au point de vue de l'intérêt public, l'acte seul importe et non l'intention. Le désordre est aussi grand, l'effet du péché est le même, qu'il soit imputable au sophisme du casuiste ou à la malice du pénitent.

Mais comment partager la responsabilité? Est-il vrai que le délateur ou le vendu de la machine soit moins odieux que celui d'un parti ordinaire?

Sans doute, une conscience ferme n'admettra pas que les plus belles fins justifient de tels moyens. Mais pour des consciences faibles ou grossières, on peut les excuser en partie, si l'associé croit sincèrement à la mission et à l'intention de la Société. Mais peut-il y croire en présence de telles manœuvres? C'est là un cas de conscience fort délicat. Tout dépend de la clairvoyance du sujet, de la réputation de la Société, du tact de ses agents. Tenons-nous au cas général.

La transaction la plus naturelle et la plus fréquente sans doute, est celle de l'entente tacite : le vendu n'est pas payé tout de suite, ni le marché conclu en forme.

4° La passivité.

L'intérêt, la peur impliquent encore des états d'âme, quelque activité. Ces moyens sont employés au début pour gagner des adeptes ; mais une fois montée, la machine a un moyen plus commode, *la passivité* du peuple souverain.

En effet, la force de cet étrange régime réside dans ce qui, justement, ferait la faiblesse des autres ; l'inertie, l'inconscience, l'ignorance de ses sujets. Il trouve moyen de tirer parti de la force d'inertie, comme les autres de l'enthousiasme. Sa réserve, son bien propre, c'est ce *caput mortuum*, ce « poids mort » de l'opinion, qu'il organise et enrégimente, et augmente, pour le jeter d'une seule masse contre tout ce qui garde l'idée d'indépendance.

On a une prédilection pour les déclassés, les gens tarés de toutes sortes, les théoriciens, les ratés, les mécontents, tout le rebut de la vie, tout ce qui ne tient à rien, n'a sa place nulle part. Paresse des uns, sottise, ignorance, timidité des autres, isolement matériel de gens qui ne se connaissent ni ne se comprennent ; isolement moral de gens qui n'ont ni foi ni conviction ; inertie en un mot, voilà ses garanties de l'orthodoxie sociale, prête à changer de doctrine avec les équipes successives : c'est tout cela que les agents révolutionnaires appellent fort bien le poids mort de l'opinion.

Voyez la Société à l'œuvre, dans une assemblée de quartier en Angleterre ou dans une section du peuple en 1793. Où sont les gages de succès?

D'abord l'absence des gens aisés, instruits, qui auraient des objections à faire aux motions des machinistes, discuteraient les ordres du jour, *cut and dried*, et c'est pourquoi on fixe les assemblées dans des bars interlopes à des heures indues. En 1793, toutes les décisions « patriotiques » se prennent après 10 heures. Et de qui sont-elles?... Puis l'isolement, la timidité des opposants : le premier soin d'un « wire-puller », en Angleterre, en Amérique, en France, est de constituer une classe de « boys » ou « workers », « heelers », dont le nom « suiveurs » indique l'emploi. Ils ne manquent pas une réunion et s'entendent à mêler la « forte tête », le « kicker », le « bolter » ; ce sont les gens à moustache de nos sections dont le rôle est de les opprimer.

C'est l'ignorance des votants, l'absence de tout sentiment, de toute idée qui ferait une opposition aux suggestions de la machine. De là cette prédilection pour les étrangers, cette hâte de les naturaliser, les Irlandais en Amérique, par exemple. En France, on emploie beaucoup d'étrangers : Carrier a des Allemands pour noyer, tel autre, les Marseillais, Girondins, Normands, Bretons, pour les coups. Ces gens ne sont pas gênés par les liens moraux qui arrêteraient un homme du pays (1).

Que faut-il en effet pour que la Société soit parfaitement malléable? sinon de bons « wire-pullers » et de bons votants.

Désagréger, pulvériser la matière votante pour la rendre inerte ; voilà ce qu'on appelle *libérer* l'homme.

Et c'est cet isolement qu'on appelle fastueusement sa *liberté*. J'entends non seulement l'isolement matériel, l'absence de toute espèce de lien, de parti, mais l'isolement moral, l'absence de toute idée et de tout sentiment qui puisse en former ; il ne faut pas de croyants parmi les votants, la foi rend conscient et donne de l'indépendance ; il ne faut que des raisons pures, isolées. Il ne faut pas de foi non plus chez les « wire-pullers » ; cela porte à la domination, à jouer l'apôtre ou au moins le chef ; on ne recherche qu'une activité sans but, et une raison sans caractère.

Telle est la machine. Elle est on le voit, l'effet naturel de l'organisation sociale ; le revers inévitable de cette belle médaille.

Ajoutons qu'elle est nécessaire et que la Société périrait sans elle. Il ne faut pas oublier en effet que la Société n'a rien pour se soutenir de ce qui sert aux autres régimes qui sont d'ordre moral et impliquent une adhésion consciente : un seigneur a son droit ; un représentant son influence ; un parti son programme et ses chefs. La Société rejette tout cela en principe au nom de la liberté : elle établit des discussions permanentes, une égalité absolue, craint comme le feu les « dominateurs », évite les programmes. Il est donc inévitable que la machine inconsciente tienne lieu de toutes ces influences connues et acceptées dont on ne veut plus.

(1) [Une fois de plus, dans l'histoire du bolchevisme, se vérifie cette remarque sur la prédilection pour les étrangers.]

II. — La condition : la liberté, l'individualisme.

Nous avons vu : 1° le fait, 2° le moyen. Il reste à dire 3° la condition.

La liberté est le moyen ; mais elle est aussi la condition indispensable.

Non seulement les principes ne s'opposent pas à l'existence de la machine, non seulement ils servent sa tyrannie, mais ils contraignent et c'est la *liberté* même, quand on en fait un principe absolu comme elle l'est dans la démocratie pure, qui oblige à cette servitude .

La cause de la liberté est celle de la Société.

Question de vie ou de mort pour la Société.

En effet, revenons au principe : cette « liberté » suppose, nous l'avons vu, une discussion permanente. Pas d'hommes, pas de programme. Voilà qui met hors d'atteinte la dignité, l'indépendance des citoyens? Sans doute en un sens ; mais c'est justement ce qui oblige la *machine* à leur ôter le peu que leur en laissaient les *partis*.

Ainsi la liberté est une nécessité sociale, la condition absolue pour que puisse s'exercer la contrainte sociale.

Mais qu'est-ce donc finalement que cette liberté, fondement du nouveau régime social? Soit que nous nous tenions à l'idée, soit que nous prenions les faits, nous arrivons à la même définition : la liberté de l'homme socialisé, c'est l'*individualisme*.

Il importe bien de marquer l'opposition entre l'*individu*, produit de la Société négative, et la *personne*, condition de la Société réelle.

Considérés dans leur rapport avec la Société, les *individus* sont identiques : c'est la conséquence de leur formation même dont le caractère propre est d'être négative, de résulter par élimination des forces positives de l'esprit. Un individu est un être affranchi de toute autorité morale, tout lien de ce genre étant regardé comme purement *volontaire*. Il n'y a rien de plus dans le mot, et il est clair que cette définition purement négative ne comporte pas de différence ; les individus sont égaux.

Tel est le citoyen en soi de Rousseau ; volonté isolée des tendances naturelles d'une part, de l'ascendant moral de

l'autre, coupée par abstraction de l'impulsion d'en bas et de l'attrait d'en haut, « affranchie », disent les philosophes : en un mot l' « individu », conception curieuse et nouvelle née du point de vue et consacrée par le travail des Sociétés de pensée, car dans le fait la volonté n'est jamais donnée dans cet état d'isolement. L'idée de *personne*, de lien personnel n'a pas de place dans ce monde-là.

Notre être naturel ne prend une valeur personnelle qu'autant qu'il en a une morale. C'est au sens dynamique seulement que peut se comprendre l'idée de personne.

Dans le monde réel, l'autonomie personnelle est le dernier effet du progrès moral. Nous ne sommes des personnes, nous n'avons de droit personnel qu'à des degrés divers et en des sens relatifs. Il n'est qu'un seul être qui soit digne de droits absolus, l'Etre divin. Si nous savons gré à un homme d'être lui et que son type personnel se dégage, cela signifie non du tout qu'il suit sa nature, mais que, partant de sa nature il va vers une perfection que je cherche aussi, dont je retrouve en lui le reflet. C'est à travers cet idéal et par lui que sa nature, qui autrement serait une force aveugle comme les autres, prend une valeur personnelle.

L'individualisme intellectuel des Sociétés de pensée est une doctrine d'arrêt, de réalisation immédiate. Elle fixe arbitrairement l'être humain, le proclame arrivé, alors qu'il est en route.

Les individus entre eux sont parfaitement isolés ; aucun lien qui ne résulte d'un engagement formel, d'un contrat.

L'individu se définira un homme moralement isolé, matériellement fédéré.

Le lien d'union sera la *solidarité* impersonnelle et forcée.

Cette liberté individuelle n'a donc dans cette conception qu'un caractère négatif : elle n'est point l'activité qui crée, qui réalise l'œuvre, fût-ce au prix du sacrifice. Elle consiste à refuser l'effort, à déclarer tyrannique et contre nature tout ce qui l'exige, à se révolter contre toute force morale, contre toutes les formes du devoir et du respect. Elle écarte de même les affinités de nature, la famille et les sentiments humains. En principe, l'homme est esclave quand il n'obéit pas à lui seul. Ne va-t-on pas de nos jours jusqu'à parler des *droits de l'enfant*, du droit qu'a l'enfant à être affranchi, c'est-à-dire à ne relever que de lui-même? affranchi de ceux qui sont ses éducateurs naturels et responsables, qui ont

devoir et mission de l'aider à développer son être moral et à constituer sa personnalité?

L'individualisme sape la famille comme les autres édifices sociaux. La cité de rêve ne sera faite que d'atomes humains directement agglomérés.

Les faits vont confirmer ces déductions d'idées. Cet individualisme est l'œuvre propre de la Révolution, de l'esprit jacobin, car le reste se serait fait comme ailleurs sans eux. D'eux, cette rage d' « affranchir » que nous voyons sévir aujourd'hui, et d'affranchir les gens contre leur volonté ; cette rage aussi d'égalitarisme ennemi de toute élite et cette fièvre de nivellement rêvant pour tous le même programme d'instruction, d'éducation et de fonction, tous étant décrétés également capables.

Toutes les lois révolutionnaires sont des lois d'affranchissement : la loi des départements, les lois contre les Congrégations religieuses, contre les corps de métier, contre les corps d'État, Sorbonne et Parlement, contre les corps provinciaux. C'est l'individualisme révolutionnaire qui est, on le voit, la première condition du bon fonctionnement des rouages de la machine. Destruction de tout organisme politique, corps d'État et corps professionnels, destruction de toute foi, de toute idée commune, de tout esprit de corps, et surtout de l'idéal religieux.

Ainsi, la doctrine est d'accord avec la forme politique, l'une est l'âme de l'autre.

La docilité des votants a pour condition leur dépouillement de toute attache. A cette condition seulement pourra jouer cette force passive, l'esprit d'imitation qui met l'homme ainsi dénué à la merci de la première impulsion venue et le fait tourner à tous les vents.

Car nous allons voir que le dernier résultat visé c'est de tenir les votants à la merci de toute proposition sans examen.

L'isolement matériel en est la condition, et surtout l'isolement moral.

Quel merveilleux moyen d'assurer l'isolement et la docilité que la liberté révolutionnaire !

Ainsi de même que le mécanisme social suppose la liberté et l'égalité pures, de même le philosophisme, la théorie de la liberté ne peut se soutenir et agir sur le monde réel sans la charpente du machinisme.

Cette idée suppose cette organisation et réciproquement.

Et quand ils sont unis ils se développent ; la forme devient une puissance naturelle, l'idée devient du fanatisme.

Et pourtant l'idée et la forme sont toujours les mêmes. Nous avons toujours d'un côté une tyrannie inconsciente, de l'autre une théorie pure.

Et on arrive à cette absurdité d'avoir pour chefs, non pas des révolutionnaires de talent, pas même de démagogue de verve, mais de pâles ratés, des Collot, des Marat, des Chalier, des Hanriot, ou des pontifes stupides : Petion, Bailly, Roland.

Et pour évangile, une aussi misérable phraséologie que celle qu'on trouve dans les colonnes du *Moniteur*.

C'est que nous sommes toujours, malgré tout, dans une Société de pensée.

Les conséquences.

Alors apparaît une *orthodoxie* d'un nouveau genre, que les politiciens anglais appellent la conformité, les Américains, la régularité, nos Jacobins de 1793, le patriotisme, conception curieuse et spéciale au régime. Ce n'est pas l'adhésion constante à une doctrine ou à un programme, servitudes morales dont la Société fait profession d'affranchir les esprits. Mais l'obéissance implicite à tous les *mots d'ordre* successifs du centre social : qu'on adhère à l'organisation et non aux doctrines. C'est la plus rude des servitudes de fait. En Angleterre on enrôle au lieu de convaincre.

En effet, cette orthodoxie changeante est devenue la loi des partis en Angleterre : le parti passe désormais avant les principes. C'est de lui et non pas d'eux qu'on se réclame. C'est le travail des « wire-pullers » qui disposent de claques montées en permanence et rendent impossible toute intervention indépendante et désormais isolée (Ostrogorski, I, p. 206). Un Américain disait : *There are no politics in politics* (Bryce, II, p. 115). On pourrait traduire : en politique, pas d'idées.

Dogmatisme d'un nouveau genre : la *conformité*. L'ancien donne des raisons, prêche, pérore, convainc ; le nouveau n'en a qu'une : la volonté générale a parlé. Ostrogorski insiste là-dessus et justement.

Comme l'a bien remarqué Durckheim, c'est la confor-

mité qui remplace les anciens arguments de raison, de sentiment ou d'intérêt. Telle est la volonté du peuple, voilà le nouvel et unique argument. On ne prêche plus, on fait voter, on présente un arrêt favorable, le jeu des adresses, le *Cut and dried*, l'argument du fait accompli.

D'une part en effet, la conformité a la raideur extérieure d'une orthodoxie ; c'est ce qui fait dire aux ouvriers anglais du Caucus : *We now think in battalions*, nous pensons en régiments, et aux Américains, que la discipline de la machine est plus stricte que celle de l'Église catholique, comparaison familière aux philosophes du dix-huitième siècle et à leurs héritiers les Jacobins, et qu'on retrouve dans les critiques de Grimm (Roustan-385) aussi souvent que dans les articles de Desmoulins ou d'Hébert.

Mais une orthodoxie s'appuie sur un dogme, suppose un credo. La Société n'en a pas puisqu'elle remplace précisément la foi, le loyalisme, par le contrat et la solidarité. Ce n'est pas à tel article de ses programmes qu'elle doit son unité, c'est à la surveillance et à l'argument de la solidarité. Elle a toute la raideur des orthodoxies sans la foi qui la fonde, l'unité extérieure et matérielle sans l'unité intérieure morale, la contrainte et la haine sans l'amour et sans l'attrait. La différence se sent aux termes mêmes dont on se sert pour désigner le pouvoir effectif. Sous la démocratie de *parti* ils sont déjà de nature assez basse. Les mots de « whip », piqueur, en Angleterre, de « chien de berger » dans nos anciens États, l'indiquent assez. Mais sous le régime social les termes sont plus brutaux encore : les secrétaires des Sociétés anglaises sont des « wire-pullers », l'organisation sociale américaine est la « machine », terme déjà familier à nos théoriciens du dix-huitième siècle ; les agents sont des machinistes, leur travail, le machinisme. Le peuple souverain devient le « bétail à voter » ou « la matière électorale » ; ses délégués sont la « marchandise » qui se « livre » au jour dit. Nous passons de la meute à la machine, du fouet aux ficelles.

Ces termes se justifient. Si basse qu'elle soit, la discipline de *parti* a encore une doctrine, des hommes, un but à présenter à la raison et au cœur des adhérents. Il est évident que ces moyens sont interdits au pouvoir anonyme du Cercle intérieur et à la démocratie sociale.

L'anarchie organisée socialement — elle n'est durable

qu'ainsi — n'est donc pas le désordre. Le régime de la liberté et de l'égalité pures est au contraire le plus puissant qui soit, le plus étendu, le plus hiérarchisé, le plus stable, le plus exigeant aussi. Il n'est pas de régime où le dogme soit moins discuté, de même qu'il n'en est pas où le pouvoir soit moins élu.

Parallèle.

Cependant l'ordre nouveau ne ressemble à l'ancien que par ses effets matériels et apparents. Sur tout le reste, ils s'opposent et leur ressort n'est pas le même. L'ancien repose sur l'autorité reconnue — le nouveau sur le pouvoir anonyme ; l'ancien est le fait des hommes et des idées — le nouveau de la force des choses ; l'ancien est moral, fondé sur l'enthousiasme, fanatisme ou foi, comme on voudra — le nouveau, mécanique, fondé sur l'inertie.

Le *loyalisme* est la forme naturelle de tout dévouement acquis ; l'acte personnel, l'acte de volonté, voilà ce qui relève proprement de chacun, et qui ne saurait se mutualiser et c'est pourquoi le service militaire a gardé ce caractère.

Le *solidarisme* au contraire est la forme naturelle du service et des profits passifs, de ceux qui ne s'adressent pas à notre être personnel : l'impôt par exemple.

Autre aspect du même fait : tandis que le loyalisme unit, c'est-à-dire rapproche des personnes qui pensent de même, qui ont la même foi, le solidarisme mutualise, c'est-à-dire égalise les charges en les répartissant.

On mutualise des risques, des charges, des profits, des avantages. Il n'y a qu'une chose qu'on ne mutualise pas : l'acte personnel, l'acte libre, le sentiment personnel, sous peine de le nier par le fait même, d'en faire une dette ou une créance. La mutualité s'applique à tout ce qu'il y a en nous de passif : profits ou pertes. Bien mieux, elle ôte le caractère moral à tout ce qu'elle touche : une charge mutualisée perd son caractère moral, l'impôt par exemple. Est-ce que l'aumône que l'on fait ne perdra pas son caractère moral dès qu'elle deviendra un impôt?

Telle est de part et d'autre la nature du lien d'union. Quelles sont ses garanties de solidité?

Dans le cas du *loyalisme*, il n'y en a qu'une : la vigueur du sentiment même. Le pouvoir d'autorité est, par excellence, un fait d'opinion. Le respect évanoui, la force ne le sauve pas : il tiendra quelque temps par le poids de l'habitude, mais s'abattra au premier souffle. « Un peuple est libre dès qu'il le veut », voilà le refrain de tous les ennemis de l'autorité, depuis La Boétie jusqu'à Desmoulins et c'est, ce me semble, à la fois l'honneur et le danger du régime.

Combien les défenseurs de l'ordre républicain, de l'ordre libre, seraient étonnés s'ils savaient que l'ordre monarchique, l'ordre tyrannique, n'avait aucun moyen matériel de se maintenir ! L'armée autrefois servait à faire la guerre au dehors bien plus qu'à maintenir l'ordre au dedans ; Marseille n'avait pas de garnison.

Le lien *social* est d'un autre ordre.

Je ne parle que pour mémoire du fondement théorique de la solidarité, la conscience (*la vertu*, disait Montesquieu), l'esprit de justice qui porte chacun à payer sa dette : 1° parce que la conscience est l'exception : « la vertu est en minorité sur la terre », répond Robespierre à Montesquieu ; 2° parce qu'elle n'a lieu de parler ici que si elle est la règle. L'infraction des autres me délie ; et mon obéissance sans la leur est une sottise gratuite, un bien perdu.

Mais toute dette est une créance et c'est en tant que créance que la solidarité devient effective. Il est urgent de surveiller le voisin pour n'avoir pas à porter sa charge, et facile, en cas de fraude, de déclancher contre lui tout le poids du ressentiment collectif : le cri contre l'égoïsme « qui s'engraisse des sueurs du peuple » est toujours entendu. Le ressort de cette union-là est l'*intérêt*, et non le devoir de chacun, la *surveillance* (1) et non la conscience, la contrainte et la peur et non l'enthousiasme et l'amour.

C'est ce que nous prouve l'expérience et cette règle se vérifia au point de donner son nom aux dix-huit mois de règne d'une Société : la *Terreur*. On peut dire que la « Terreur » est l'état normal de la vie *sociale;* c'est toujours par l'espionnage réciproque et la peur que tient ensemble une Société ; du moins dans la mesure où cette forme politique est appliquée au monde réel, et sort de son domaine naturel qui est le monde de la pensée.

(1) Voir plus loin Section III, Justice.

La Terreur régnait sur la France en 1793, mais elle régnait déjà sur les lettres, au temps où le philosophisme jetait Fréron à Vincennes, Gilbert à l'hôpital et Rousseau hors de ses sens et fermait l'Académie aux « hérétiques ». Avant la Terreur sanglante de 1793, il y eut, de 1765 à 1780, dans la République des lettres, une Terreur sèche dont l'Encyclopédie fut le Comité de Salut public et d'Alembert le Robespierre. Elle faucha les réputations comme l'autre les têtes ; sa guillotine, c'est la diffamation, « l'infamie », comme on disait alors... Et les têtes tombent en grand nombre : Fréron, Pompignan, Pallissot, Gilbert, Linguet, l'abbé de Voisenon, l'abbé Barthélemy, Chabanon, Dorat, Sedaine, le président de Brosses, Rousseau lui-même pour ne parler que des gens de lettres, car le massacre fut bien plus grand dans le monde politique.

Nous avons vu comment la machine met sur pied un peuple impersonnel : la solidarité sociale fonde un gouvernement *impersonnel*. Nous voyons maintenant en quel sens et comment.

Le régime contractuel supprime l'*Etat* puisque tout se règle entre associés. Nos solidaristes en sont très fiers : l'État, mais n'est-ce pas la bête noire de l'opinion libérale? Quel plaisir de lui montrer que la prétendue tyrannie sociale commence par tuer le tyran ! Cette joie, je le crains, est prématurée et il y a ici une distinction à faire, entre l'État, personne morale, source d'autorité et objet de loyalisme et de respect, personne réelle sous l'ancien régime, l'État, personne morale encore sous un autre (régime parlementaire), lequel en effet disparaît, et l'État, pouvoir de contrainte collective qui nous commande au nom du contrat et de la volonté générale : celui-ci demeure et atteint au contraire la faveur publique.

Or, je ne crois pas que nous ayons gagné au change à détruire le premier, au contraire ; il est la seule garantie et l'adoucissement au pouvoir du second, le seul principe d'attachement conscient, le seul principe de responsabilité.

C'est parce que l'État est une *personne morale*, distincte et supérieure, qu'on peut encore le critiquer, le discuter, lui demander des comptes. C'est encore pour cela que le contrat est limité. Le pouvoir très effectif qui allait à le renverser quand il parlait en son nom propre sous l'ancien régime, et qui n'est plus guère, on le sait, que platonique

sous le régime parlementaire depuis qu'il parle au nom du peuple, disparaîtra tout à fait quand il ne s'en distinguera plus et sera le peuple même.

Est-ce qu'on pourrait plaider contre l'État, aujourd'hui, comme on plaidait contre le roi?

Par contre, vers quelle universelle servitude est emporté le peuple libre, « affranchi », disent les philosophes d'aujourd'hui, nous le savons à présent!

C'est un état de servitude inévitable, nécessaire. Là où le peuple règne, le peuple, les participants, sont esclaves, asservis dans leur liberté même à la cause de la liberté de pensée.

Et il en doit être ainsi. L'opinion ne pourrait régner si elle n'était organisée ; elle doit servir dès qu'elle l'est : *pas de liberté sans organisation; pas de liberté avec l'organisation.*

De là ce singulier résultat : la disparition de l'opinion dans les démagogies et ces orgies de pouvoir comme font les minorités régnantes. Par exemple en 1793 : révision de l'édit de Nantes, non contre deux milliers de philosophes, mais contre 25 millions de catholiques. Quel Louis XIV eût jamais fait cela?

En résumé, dans la conception « sociale » de l'État, tous les rapports sociaux sont intervertis, toute liberté personnelle est anéantie, même celle du meneur qui doit rester invisible.

Les mots changent de sens. La volonté changeante du cercle intérieur s'appelle « la conformité sociale » ; son droit, « la solidarité » ; sa force se ramène à un procédé : concentrer sur chaque résistance isolée le poids de l'inertie générale.

C'est la décision des autres, « la loi », qui remplace la conviction de chacun ; c'est l'intérêt des autres, « le bien public », qui remplace sa volonté, et c'est la peur des autres et la surveillance qui déterminera l'effort.

Nous avons, dans toute la force du terme, le gouvernemnt par l'étranger.

Et la conclusion sera l'année terrible 1793-1794.

Augustin Cochin

Notes de voyage

Venise et Padoue

Comme le goût de Rome charme les cœurs lassés, il faut des yeux jeunes, de la fraîcheur, des illusions, pour jouir de Venise. A Rome, je cherche la trace de mes pas, la mélancolie de mes souvenirs. Mais depuis Mestre, lorsque le train s'engage sur la lagune et que surgit la cité féerique, tout le passé s'efface, ce sont de nouveaux cieux et une nouvelle terre, et l'impatience de l'inconnu.

Nous la découvrirons donc ensemble, vous qui pour la première fois y venez avec moi, cette Venise toujours nouvelle, que cependant vous et moi nous connaissons bien. Quelles surprises nous y attendent? J'ai un peu oublié mes itinéraires ; vous me guiderez dans les Calli : vous tiendrez le fil dans ce labyrinthe, vous me livrez votre guide anglais, et votre curiosité, si la mienne fléchit, soutiendra notre enthousiasme.

Ainsi, dès la gare, nous entrons dans le jeu, le charme opère : Venise, malgré la guerre, n'a pas changé. La gondole qui nous mène à Santa Maria Zobenigo, où Jean-Louis Vaudoyer et Marcel Weber nous ont indiqué un gîte, traverse les quartiers de l'est, où la vie est intense, où les coins les plus sordides éclatent de magnificence à nos yeux émerveillés. Les poètes, et Barrès est peut-être le plus grand, ont chanté la décrépitude de Venise. Le *Fuoco* de d'Annunzio nous fournit d'autres images : celle d'une ville fabuleuse,

mais toujours vivante, et qui ne vit pas pour les seuls touristes. Pendant les longs mois de bombardement et de deuil, pendant les ténèbres de *Notturno*, d'Annunzio, héros de la victoire et de la nouvelle renaissance italienne, a souffert pour qu'elle revive d'une vie plus ardente. Ne pleurons pas sur la mort de Venise : jouissons plutôt de son éternelle jeunesse. J'ai sous mes fenêtres la charmante façade baroque de Santa Maria Zobenigo, et j'aime savoir que lorsque Gabriele d'Annunzio se rendait de la petite maison toute voisine qu'il habitait sur le grand canal, à la Piazzetta pour rejoindre le champ d'aviation de Sant' Andrea, il s'arrêtait devant les bas-reliefs de la charmante église, due à l'orgueilleuse munificence des Barbarigo, et, dans un sursaut de patriotisme, ses mains caressaient amoureusement le plan de Zara.

Venise, après l'épreuve, est revenue à la vie. Dans les décors de ses eaux, de ses monuments, de ses couchers de soleil, elle poursuit une existence bruyante et affairée. Nous plaindrons-nous que les grands paquebots viennent jeter l'ancre le soir avec leurs hublots éclairés à quelques mètres du Palais des Doges, ou que les canots automobiles fendent à toute allure les eaux du grand canal en bousculant un peu l'équilibre des gondoles? Un cuirassé autrichien, prise de guerre, est mouillé devant les jardins publics. Les fumées du port et de l'arsenal, le passage des navires disent assez l'activité de Venise, une des portes de l'Orient. Les marées s'y font sentir comme dans nos mers du Nord, et le grouillement des petits crabes aux murs immergés des Palais, que tout à l'heure, je le crains, nous mangerons en *fritto misto*, semblent le vivant symbole de cette abondance de vie qui sort des profondeurs de la mer pour s'épanouir dans la luxuriance des façades baroques, dans la turbulence des foules, et dans le lyrisme effervescent des grands plafonds de Tintoret.

Voici les chemises noires qui défilent et qui manifestent, maîtres de la rue. Un flot humain s'écoule par la Mercheria, par San Moïse, vers la Piazza où les orchestres de la Bande municipale et de la marine vont jouer du Wagner et du Verdi.

Voici la grande fête patronale de Saint Marc : d'admirables chants liturgiques et la voix des cloches s'épandent

au-dessus des rumeurs, des bannières et des cortèges, tandis que les immenses drapeaux tricolores tourbillonnent devant la façade dorée de la basilique, et que les cercles des pigeons emplissent le ciel des Procuraties.

Et voici l'arrivée du prince de Piémont escorté de gondoles, en travesti, avec des rameurs bleus et roses. Prince charmant, beau garçon royal, à la fois timide et fier, qui vient inaugurer l'exposition internationale des Beaux-Arts.

Car c'est l'exposition d'Art moderne qui est le prétexte de mon voyage. Sous l'œil bienveillant de Vittorio Pica, j'ai accroché l'exposition de Guérin, celle de Bonnard et la mienne. A côté de la grande salle, où je réunis des spécimens de ma peinture depuis 1890, Émile Bernard, vénitien de cœur et de technique, confesseur de la foi classique, à qui Paris est injuste, Émile Bernard expose des œuvres savantes ; il est l'un des initiateurs du synthétisme de Pont-Aven, et je le retrouve expert dans l'art de peindre, rompu à toutes les recherches de style, docile aux leçons de perfection des anciens maîtres. L'honneur m'échoit d'accompagner le Roi dans la visite attentive et bienveillante qu'il fait au Pavillon français.

Pour nous, Français, qui ignorons trop volontiers ce qui se passe en Europe, c'est une série de révélations que cette exposition de Venise. La grande foire triennale dont les Italiens soignent jalousement la présentation et le succès n'a rien perdu après la guerre de son traditionnel éclat. L'endroit est charmant. Les concerts en plein air, la visite tumultueuse des étudiants de Padoue et tant d'autres attractions, y amènent des foules que, d'ailleurs, la peinture intéresse.

Tandis qu'au pavillon allemand, l'expressionnisme le plus grossier pétarade ; que les Anglais, trop distingués, somnolent ; cependant que les Belges et les Hollandais manifestent, avec des talents originaux et forts, leurs désirs de renouvellement, l'art italien affirme sa vitalité. Nous méconnaissons, en France, l'effort de nos voisins que tant de siècles de splendeur créatrice accablent, et pour un Cappiello dont l'originalité nous séduit, que de bons artistes dont l'œuvre et le nom même sont ignorés en France ! Pour un Modigliani dont la réputation est surtout parisienne, combien de recherches nouvelles que nous ne soupçonnons même

pas ! Le sculpteur tessinois Wildt, à la vérité, de culture germanique, aurait un succès parmi les extrémistes du Salon d'Automne, et le peintre hodlerien Egger Lienz, décorateur audacieux et brutal, y ferait sensation. Mais ce ne sont pas ces nouveautés qui m'arrêtent. Je jouis de retrouver sous des influences facilement discernables, un goût de la peinture qui est proprement italien. Carena a vu Cézanne, mais il conserve un style romain, et mêle des souvenirs classiques à un système de valeurs nouveau, et son métier simplifié a cependant de l'aisance. Je place entre Besnard et Lucien Simon, Ettore Tito, auteur d'un magnifique tableau du Musée moderne : la pose de la première pierre du Nouveau Campanile. Il fait figure de peintre habile, mais c'est une habileté intelligente et saine appuyée d'une technique savante : la vision est neuve, le métier est traditionnel. Et de même au dix-neuvième siècle, l'originalité de More Bianchi, peintre de la suite de Fortuny et dont on voit une exposition posthume, apparaît surtout dans ses études et ses esquisses, mais elle est du même ordre, je veux dire qu'elle ne se passe ni de science ni d'adresse.

La virtuosité est-elle incompatible avec ce que nous appelons l'art moderne, et faut-il, pour être un bon peintre, ignorer les techniques de la peinture? Il y a en Italie et surtout à Venise des traditions de métier. On y sait encore faire les glacis, qu'on ne sait plus faire à l'École des Beaux-Arts de Paris . Nous avons érigé la maladresse en système, en doctrine. Il faut revenir là-dessus. Nous avons assez vu où nous mène le douanier Rousseau. Il y a une volupté dans l'art de peindre, et la raison d'être d'une chose bien faite, c'est qu'elle est délectable pour l'esprit comme pour les sens. En outre, ce qu'on exprime maladroitement n'est pas assez exprimé. Le métier est un verre grossissant qui permet de mieux lire la pensée de l'artiste. J'ai souvent pensé que ce que je disais n'était pas assez dit, que je ne parlais pas assez clair ni assez haut. Cette façon de s'exprimer fortement, clairement, avec simplicité, avec ampleur, avec généralité, c'est celle de Tintoret dans l'*Adam et Eve* du Musée, dans les quatre panneaux de l'Anticollège, de Véronèse, dans la *Bataille de Lépante*, c'est celle des Titien des Frari. Et qui ne voit que l'émail, la matière précieuse d'un Bellini ou d'un Carpaccio leur confèrent un charme,

un mystère, une poésie, que n'obtiennent point les bousillages des écoles modernes?

Les Italiens n'ont jamais perdu de vue le métier : mais ils ont eu la vue courte, ils ont été victimes de l'académisme, qui est l'art de faire de la peinture sans amour et de parler pour ne rien dire. Cette époque des grands sujets vides et des petits faits divers minutieusement traités est maintenant close pour l'art italien. Ses destins rebondissent. Rebondissent vers quoi? (Ici il faudrait une longue parenthèse pour définir les « tendances modernes ». Contentons-nous de dire que le vent est à la raison, mais que la « petite sensation » est toujours en faveur, et qu'il y a des partisans de la Poésie et de la Beauté.)

Il manque la frénésie, triomphe de l'âme italienne et qui survit chez eux dans la sculpture décorative. Cette frénésie qui, au premier chapitre du *Fuoco*, emplit la salle du Palais ducal ; cette frénésie qui fait du premier acte de la *Manon* de Puccini une chose incomparable, quand, du moins, il est prestement enlevé, comme nous l'entendions à la Fenice, cette frénésie qui est le ressort du fascisme ; cette frénésie... Un soir, au Lireo Marcello, nous entendîmes deux chœurs a cappella du maëstro Agostini, d'une perfection toute palestrinienne, et pourtant d'un style très moderne, riche de sonorités nouvelles, pleins de verve et de sève ; quel exemple pour les peintres ! Avec un métier savant, et un beau sujet, s'abandonner à son enthousiasme ! Il y a chez Verdi de ces qualités de tempérament, qui sont aussi chez Tintoret. Un peu plus de brio ne me déplairait pas dans la peinture italienne d'aujourd'hui !

La circulation est intense dans les grandes artères de la ville. Où vont toutes ces fourmis? Les jupes courtes et les longs effilés des châles des Vénitiennes, à la mode d'après guerre, paraissent et disparaissent lorsqu'elles gravissent à la file les degrés des ponts. Celles qui portent des nouveau-nés ne sont pas moins agiles ; je vois là des variantes de la Fuite en Égypte, aussi nombreuses, aussi mobiles que celles du recueil de dessins de J.-D. Tiepolo.

Tout ce monde afflue le soir pendant le mois de mai, le mois de Marie, au *Fioretto Mariano*, charmantes réunions qui montrent dans sa simplicité la piété vénitienne. On y prêche avec ardeur. Sur de vastes estrades, dans un décor

de tentures de damas, de marbres et de dorures, paraissent le jésuite qui pose sa barrette noire sur un guéridon rococo, ou le capucin barbu qui s'agite. Dans l'ombre, la foule bariolée répond avec entrain aux litanies. Le dimanche, la vaste basilique de Saint-Marc, une des plus mystiques églises du monde, s'emplit d'une foule inégalement recueillie, mais quand le patriarche monte en chaire, on le sent maître de son peuple, et que Venise est parmi les villes les plus catholiques de l'Italie.

A Assise, les églises sont vides. Mais la vie qu'y mène l'étranger est contemplative et quasi monastique. Dans cette solitude, quelques œuvres d'art choisies lui suffisent.

Ici, l'insatiable concupiscence des yeux répète toujours : encore ! et l'on se perd dans les calli à la recherche d'un palais, d'une façade... ou d'un Tintoret inconnu.

Cette chasse aux Tintoret est un de nos plaisirs quotidiens. On n'en est jamais las, ni jamais tout à fait déçus. Il faudrait dresser une carte des Tintoret dispersés, ignorés, perdus dans Venise. Les plus beaux, les mieux conservés sont assurément ceux que tout le monde connaît à San Giorgio Maggiore, au Palais des Doges, à la Salute, à l'Académie, à la Madona del' Orto. Mais quelle joie d'entrer à S. Cassiano et de tomber sur l'*Eve dans les limbes*, et sur la *Crucifixion aux lances*, ou à S. Maria Mater Domini sur une *Invention de la Sainte Croix*, qui est un des plus magnifiques Tintoret !

C'est à San Rocco qu'il faut toujours revenir. Là, dans sa confrérie, il est chez lui ; il se livre à ses paradoxes, il se déploie, il se résume, il se surpasse. Il laisse aussi pénétrer ses secrets : voyez ces pommes, ce Cézanne à la détrempe non encore revêtu du sfumato des jus et des glacis à l'huile. Il nous livre aussi son cœur, et dans cette *Crucifixion* de l'Albergo, il y a une émotion intense et de la piété. C'est d'ailleurs une admirable peinture que je vois bien de près, grâce à un échafaudage propice : quelle exécution, quelle aisance, et quelles ressources dans cette facture et cette matière si bien faite pour l'exaltation de la couleur ! Et enfin le voilà lui-même, le vieux maître, sculpté en bois par un humoriste, par un futuriste de son temps, un certain Pianta qui avait du métier et de l'esprit. Il est là, le curieux homme dont l'imagination nous enchante, tel que ses contemporains l'ont connu, avec ses yeux fixes, son

visage rébarbatif, sa houppelande et tout son attirail de peintre, ses pots de couleurs et ses pinceaux.

Que se passait-il dans ce cerveau? Cherchait-il la singularité, le paradoxe par plaisir ou par vanité? Ou bien se laissait-il conduire par l'obsession de son sujet?

N'est-il pas comme Catherine Emmerich un visionnaire à qui rien n'échappe de ce qui, sous le regard intérieur, accuse les traits de la réalité? C'est dans tel éclairage, c'est de telle façon, à telle heure du jour, que s'est passée la *Multiplication des Pains* ou *l'Annonciation* : non autrement, tous les détails concordent, il voit, il vit la scène, il est halluciné.

Et sans doute, il est facile de démêler tous les apports de la mémoire, toutes les sensations du peintre : les soldats cuirassés qui s'avancent dans l'ombre (la *Prière au jardin*), les élégantes en bleu léger qui se promènent au bord de la Brenta (le *Baptême du Christ*) ou le rayon de soleil sur la vieille chaise dépaillée de l'*Annonciation*, toute la complicité de la vie pittoresque avec le rêve du voyant. Mais il semble qu'il y ait dans chaque œuvre de Tintoret un moment où la vision a pris la même consistance que la nature elle-même, s'est imposée aux yeux du peintre, aussi bien qu'à sa pensée ; est devenue pour lui la nature, et d'abord, si je puis dire, a été un tableau vivant qui a posé pour lui idéalement, avant de devenir de la peinture.

Shakespeare aussi avait ce don-là, et la confusion physique entre le rêve et la réalité est à la base du romantisme. Cela ne va pas sans obscurité, sans émiettement du sujet, sans désordre. Mais dans cette vision directe, il n'y a jamais rien de futile ou de bas. Ce que le Tintoret imagine a toujours de la noblesse, alors que le délicieux Véronèse est souvent vulgaire. Tintoret donne la mobilité et la vie à des êtres imaginaires, dont les traits peuvent être banals et médiocres, mais qui conservent toujours je ne sais quelle grandiose empreinte de leur immatérielle origine. Simplification des formes et de la couleur? frénésie de la vie surabondante qu'il ramasse dans l'agitation de Venise? mystères d'un clair-obscur relevé par la subtilité de la nuance, par l'audace des plus rares accords, par une modulation imprévue? Ce qui explique Tintoret, c'est l'hallucination, c'est l'obéissance passive à sa vision suprasensible.

L'imagination de Véronèse n'est pas d'un visionnaire : elle est *seulement* d'un peintre. Et je pense que Titien, qui

en a moins que ces deux-là, est le seul grand classique de Venise. Maintenant que l'*Assomption*, qu'on se battait les flancs pour admirer dans la petite salle de l'Académie, a été rendue aux Frari, dans le chœur immense, on en goûte toute l'éloquence, toute la perfection ; perfection inouïe de couleur et de forme, auprès de laquelle celle de la *Vierge Pesaro* semble un peu froide, accablante splendeur...

L'*Annonciation* de Trévise est un des meilleurs exemples de l'intensité d'expression que peut obtenir la méthode classique. La Vierge seule, en rouge et bleu, est à genoux dans une attitude d'extase, tandis que l'ange, dans le fond, se différencie à peine du paysage : elle est donc toute enveloppée de mystère, et il n'y a rien de plus net et de plus écrit, de plus formel et de moins brumeux que cette composition volontaire. A quelle hauteur d'émotion nous transporte-t-il avec cette sobriété de moyens ! C'est moins à Poussin qu'à Racine qu'on pense devant cela, tant la perfection d'une telle œuvre dégage de douceur et de charme. Le vieux Titien conservera jusqu'à la fin, jusqu'à la grande *Pieta* devant la niche de pierre qui est à l'Académie, la même maîtrise de soi et la même clarté.

Les ressources de la tempera au vernis et du glacis à l'huile, les exemples de Titien, de Véronèse et de Tintoret ne suffisent pas à soutenir l'intérêt chez leurs successeurs. Je ne vois que Fumiani à San Pantalon dont la grandiloquence et les inventions gigantesques aient de la nouveauté et du style. Et puis après viennent les Tiepolo.

Quel métier, quelle tradition, quelle longue culture ils tenaient de leurs devanciers ! Avec tant de liberté et de virtuosité, un goût si immodéré du pittoresque, un idéal si mince, les deux Tiepolo ont peint d'admirables choses, et je place très haut le *Chemin de Croix* qui est dans la sacristie des Frari. Et j'avoue que je préfère aux Véronèse de la villa Maser, certaines fresques de Jean Dominique qui sont au musée Correr ou à la villa Valmerana, à Vicence, tout en jouissant beaucoup aussi de celles de son père Gianbattista. C'est le maître moderne de la fresque, de la fresque un peu empâtée, à la technique souple et grasse. C'est l'ancêtre des impressionnistes, le Goya du plein air et le plus amusant des décorateurs.

Et puis un jour on va à Padoue. On y retrouve au Palais

municipal les ordonnances de l'école de Vicence, et Gattamelata, et les Donatello du Santo, et les fresques d'Altichieri, et celles de Titien, et les délicieux Mantegna. On retrouve tout cela avec joie et ravissement, et on attend de l'Arena le même plaisir, avec une secrète crainte que le vieux Giotto ne satisfasse plus nos sens et notre esprit grisés de magnificences vénitiennes.

Mais le vieux Giotto est plus fort et plus grand que tous les magiciens de Venise. Il s'impose comme un Grec. On est stupéfait de tant d'intelligence, dans la profondeur et dans la clarté, et d'un tel don de synthèse et de poésie. L'invention de Giotto, l'ordonnance de Giotto, la sensibilité plastique, le lyrisme dantesque de Giotto sont au-dessus de toutes les séductions orientales, de toutes les richesses marines que je goûte à Venise : je suis ici sur la terre ferme, et dans la pure tradition gréco-latine. Le miracle grec adapté par un homme de génie, par une sorte de saint Thomas d'Aquin de la peinture, au miracle chrétien, voilà ce que je découvre à l'Arena de Padoue.

Ce grand Scholastique sait faire l'accord de sa foi avec la grâce et la vénusté antiques. La nature et la raison, servantes très nobles de la théologie, il les associe à sa sensibilité, à sa sensualité d'artiste. Son œil de peintre émerveillé, sa jeune imagination, sa bonhomie, sa rusticité, sa finesse et son bon sens d'homme du peuple, transforment l'art guindé de ses devanciers, art dont il connaît toutes les ressources. Il y a de la santé dans tout ce qu'il fait, et comme un souffle d'épopée. Il a naturellement la plénitude de forme et l'allure majestueuse des anciens.

Son inspiration chrétienne, sa spiritualité, sa psychologie religieuse ont la gravité des Pères et de la prière antique. L'invention décorative, où il excelle, et l'étude réaliste des expressions du visage humain sont les moyens de choix de son langage plastique. Avec quelques traits empruntés à la nature et un peu de géométrie, il peut tout dire. Car il sait faire parler les lignes. Qu'il représente la foule en prière dans l'attente de l'événement providentiel, la foi paraît sur les visages, mais le contraste de figures toutes agenouillées et inclinées en avant avec les verticales du temple vide, fait de cette composition austère l'image grandiose de la prière publique. Qu'il dise le conflit des sentiments du Dieu et de l'homme, dans la face du Christ que baise Judas, ou

la sérénité des Anges au masque classique, assis sur le tombeau ; qu'il raconte la *Rencontre à la Porte dorée* et les humbles récits des Apocryphes touchant la vie de Marie, il y met tant de clarté et de dignité, tant de vraie grandeur, que par lui l'Évangile est prêché à tous, aux humbles comme aux sages. Le groupe des deux saintes femmes, Marie et Élisabeth dans la *Visitation*, est ce qu'on a jamais imaginé sur ce thème de plus humain et de plus mystique : cette conversation muette, le regard d'Élisabeth, la pureté sereine du profil de sa Vierge, la symétrie des deux visages, tout cela est d'une intensité d'expression qui n'a jamais été surpassée.

Cet homme a tout inventé : il a retrouvé la noblesse de Phidias et des frises du Parthénon ; il a renouvelé les sujets des Byzantins ; il égale les sculpteurs français ; il a découvert la nature ; il a fondé la peinture moderne. Je sais bien qu'il existait avant lui des *Noces aldobrandines* et des mosaïques, Mais l'aisance, le charme, le *dolce stil nuovo* qu'il a introduit par un prodige de volonté et de génie dans l'art de l'Occident chrétien, le sens de la vie, la plénitude de la forme au service de l'esprit, sont comme une sorte de nouvelle révélation de la Beauté.

En sortant de là, au café Redrocchi, nous rencontrons Louis Artus. Cette journée de pèlerinage, cette leçon de spiritualité s'achève pour nous dans la conversation d'un écrivain qui s'est efforcé de mettre de l'ordre dans des problèmes intellectuels et psychologiques aussi touffus, aussi complexes que des inventions de Tintoret. Il nous maintient en état de clarté.

Cependant, nous passons le long de la Brenta devant les villas célèbres ; puis c'est la lagune, à Fusina, transfigurée par le couchant dont les ors s'évanouissent peu à peu, tandis que nous avançons vers l'est, vers le bleu. Un gris-bleu si subtil et si fin qu'on n'en voit de tels que dans les fresques de Gianbattista Tiepolo. Un grand paquebot blanc nous dépasse vers le milieu du canal de la Giudecca, à la tombée de la nuit. Les lumières s'allument. Nous rentrons dans le monde et dans la vie.

Qui ne connaît cette mélancolie des beaux soirs sur la lagune? Au retour de Chioggia, quand les murazzi de Malamocco se dorent ; ou bien, au retour de Torcello et de Saint-

François du Désert, quand rougissent les murs du cimetière et que la façade devient rose de ce couvent de Saint-Michel où Chateaubriand demandait une cellule pour achever ses *Mémoires* dans l'île des Morts, on souffre de ne pouvoir prolonger les instants délicieux qui sont le point de perfection de ces magnifiques paysages. Ces instants durent peu : la nuit vient, et notre départ approche. Mais la mémoire les conserve et l'esprit en reste illuminé. Lorsque nous quitterons Venise, chargés de souvenirs, comme on sort chargé de roses des jardins Eaden à la Giudecca, quelle sera dans ce magnifique bouquet notre fleur de prédilection, quel soir divin ou quelle peinture préférerons-nous? Eh ! faut-il que le peintre choisisse entre les visions de Tintoret et l'Évangile de Giotto?

MAURICE DENIS

La reine de Palmyre

Lady Stanhope en Orient.

Lady Hester Stanhope, née le 10 mars 1776 du mariage d'Hester, sœur de William Pitt, avec lord Charles Stanhope, avait joué un rôle important dans la politique anglaise, aux côtés de son oncle William Pitt. A la mort de ce dernier, ne pouvant supporter l'écœurement d'une vie ordinaire, elle décida un voyage en Orient qui devait être sans retour. Elle s'embarqua à Portsmouth, sur la frégate accompagnée d'un jeune médecin, le docteur Meryon, d'un ami, le colonel Bruce, qui devait se rendre célèbre quelques années plus tard en participant à l'évasion de La Valette, la veille de son exécution, et d'une suite nombreuse. Elle visita la Grèce, la Turquie, l'Egypte, la Palestine, pénétra à Damas, la ville défendue, et gagna Hama d'où elle voulait essayer d'atteindre Palmyre : Palmyre réputée inaccessible, gardée jalousement par les Bédouins et par les sables.

Lady Stanhope était enfermée dans Hama. Parmi les vieillards, les plus chenus ne se rappelaient pas un hiver aussi rigoureux que celui de 1813. Presque tous les arbres fruitiers des beaux jardins qui caressent l'Oronte périrent gelés. Une tribu d'Arabes qui campait dans la plaine fut engloutie par une tempête de neige,

avec les femmes, les enfants, les troupeaux. Seules, les norias rustiques continuaient à bourdonner et, dans le vent, la bourrasque et la pluie, leurs chansons montaient infiniment monotones et tristes, incarnant la révolte de la terre faite pour le soleil et la joie ; mais les voyageurs n'entendaient plus, comme aux premiers jours, des essaims d'abeilles s'envoler des grands vergers morts.

M. de Nerciat, ancien attaché à la mission du général Gardane en Perse, et envoyé par Napoléon, à la veille de l'expédition de Russie, pour reconnaître les routes et les places de Syrie, s'arrêta à Hama et offrit à lady Stanhope une diversion salutaire. Puis Beaudin, le drogman de Bruce, tomba de cheval et s'abîma la figure. Mrs Fry, la femme de chambre anglaise, fit de la pleurésie aiguë. La santé de lady Stanhope elle-même n'était guère brillante ; mais elle était de ces femmes qui supportent mieux les fatigues des voyages que l'ennui des séjours prolongés aux mêmes lieux, et le docteur, qui connaissait l'énergie farouche de sa malade, n'osa pas s'opposer à l'expédition.

Le 17 février, l'émir des Anézé, Mahannah-el-Fabel, arriva à Hama. Muly Ismaël, le grand chef des troupes de Syrie, plein de gentillesse pour lady Stanhope, l'avait prévenue de se méfier de la cupidité bédouine ; les débats eurent lieu en sa présence. Il fut convenu que l'émir, comme prix de son escorte, toucherait 3 000 piastres dont 1 000 lui seraient données tout de suite et le reste au retour de Palmyre. Excellente précaution pour éviter les accidents de voyage !...

Ce 20 mars-là, Hama était en effervescence folle. Pour quelques heures, la ville bruissait comme une ruche et les éternelles norias appuyaient en chœur les rumeurs grandissantes. Des femmes presque dévoilées, des enfants piailleurs, des hommes graves couraient agités aux portes. Des Juifs, pris entre leur curiosité et leur amour du lucre, risquaient une incursion dans la rue pour regagner leurs boutiques au triple galop. Des patrouilles de Dellatis — leurs hauts feutres pointant vers le ciel — cavalcadaient, bousculant des chiens faméliques et hurleurs. C'était aujourd'hui que la Syt, la princesse anglaise, s'en allait dans le désert avec son escorte. Jusqu'à une lieue de la ville, la route était multicolore de spectateurs. Des enfants postés en avant-garde arrivèrent à fond de train clamant la nou-

velle : La voilà ! La voilà ! Quelques anichons oppressés par des corps humains ruaient sans cadence, et les janissaires envoyés par le gouverneur comprimaient rudement les curieux. Lady Stanhope, son long burnous flottant, montée sur un cheval à l'ondoyante crinière, passa entourée de son état-major de cheikhs. Leurs lances agrémentées de plumes d'autruche, leurs cheveux bouclés serpentant le long de leurs joues, leurs juments osseuses, leur mine sauvage, firent mauvaise impression sur la foule. Un long murmure de pitié et de commisération monta vers la Syt. Les janissaires furent culbutés, tous les habitants d'Hama voulant jeter un dernier regard à celle qui s'en allait à la mort, au pillage pour le moins. Soixante-dix Bédouins galopaient sur les flancs de la caravane. Envols de keffiyés et d'abayes. Mrs Fry, toujours aussi mal à l'aise dans son accoutrement masculin, Bruce et le docteur, ayant laissé croître leurs barbes pour se donner une contenance, Beaudin, le cuisinier syrien Pierre, prophète à ses moments perdus, les saïs, les valets, suivaient en bon ordre. Une file de vingt-cinq cavaliers ! Et pour finir, une quarantaine de chameaux, avec leurs airs hautains et désabusés de vieux politiciens revenus de bien des choses, défilèrent solennellement présentant leurs charges variées : tentes, bagages petits et gros, bois pour le feu, sacs de riz et de farine, tabac, café, sucre, savon, batterie de cuisine, outres d'eau potable, avoine pour les chevaux.

Lady Stanhope entendait le voyage en véritable Anglaise dont la formule est simple et de bon goût : avoir le maximum de confort et le minimum d'ennui. Peu importe après cela de mobiliser une province, de déranger une partie de la terre, de se rendre haïssable à l'habitant. Il faut toujours s'arranger pour voyager avec des Anglais...

Après deux jours de marche, la caravane arriva aux sources de Keffiyah où l'émir Mahannah campait avec sa tribu. Lady Stanhope s'y attarda vingt-quatre heures. Le docteur rêveur ne cherchait-il pas à revoir la Bédouine qui avait touché son cœur vulnérable lors de son dernier voyage avec Lascaris, cet étrange faiseur de projets irréalisables chez les Anézé?

« Ah ! Raby, petite fille bédouine, où es-tu maintenant? Où sont tes formes gracieuses et pleines, ta peau dorée, tes tristes yeux de gazelle? Comme tu t'élançais légère-

ment à dos de chameau, posant ton pied nu sur ses jointures proéminentes, saisissant avec élégance sa queue en guise de rampe !

« Raby, tu tournais trop souvent la tête vers l'étranger, peut-être te disais-tu dans ton âme naïvement coquette : Pourquoi me regardes-tu ainsi, gentil cavalier? Je sais que je suis belle, car bien que je n'aie que quatorze ans, plusieurs chefs de la tribu m'ont déjà demandée en mariage ; mais mon père réclame cinquante chameaux et une jument de race et il dit que ce ne sera pas assez pour prix de mes charmes...

« Raby, petite Raby, comment as-tu fait pour qu'un seul sourire de toi se soit gravé dans mon âme pour toujours? »

Et le docteur s'exaltait en incantations sentimentales et lyriques que le temps emportait comme des graines de moutarde.

Les Anézé, dont Mahannah était le chef, guerroyaient alors contre la tribu rivale des Fedaan. On racontait que de forts détachements ennemis avaient été rencontrés sur les routes du désert. Il fallait veiller pour éviter la surprise d'une attaque.

L'ordre de marche fut rigoureusement établi. En tête, le cheikh Naser, fils de l'émir, lady Stanhope et son escorte ; Bruce, le docteur et les serviteurs armés protégeaient l'arrière-garde et, sans trêve, les éclaireurs s'égaillaient à travers les dunes. Les voyageurs sentirent alors que l'entreprise était sérieuse et inquiétante. Ils étaient sur des terres insoumises aux Turcs et n'avaient pas de secours à attendre. Leurs protecteurs étaient des Bédouins, conquis par l'appât du gain aujourd'hui, mais mobiles, fuyants, insaisissables, hostiles demain. La caravane était longue, les chameaux chargés d'objets de convoitise, les serviteurs peu nombreux. Le courage et la décision d'une femme, son sang-froid, son énergie, ses libéralités, la renommée qui l'avait précédée, voilà quels étaient les plus sûrs garants du succès de l'expédition ! Et cette femme était malade, si bien que Bruce et Meryon se demandaient, non sans trembler, comment elle résisterait à la fatigue. Épuisement du corps et lassitude intellectuelle pour maintenir en bon ordre les Bédouins querelleurs et pillards. Lutte sournoise et dissimulée entre Naser et lady Stanhope : l'un voulant obliger l'autre à augmenter le prix convenu, prêt à employer tous

les moyens pour gagner des piastres, l'autre, persuadée que si elle cède, demain ses bagages, ses armes, ses vêtements, ne lui appartiendront plus.

Au petit jour, c'était le départ dans le matin aigre et moqueur et la marche sous le ciel uni, d'un bleu implacable et lourd. Les sables fauves assourdissaient les sabots des chevaux et, dans la grande solitude, le vide étincelant du désert, les plus petits objets, une touffe d'herbe épineuse, un renard, un vol de perdrix prenaient une importance extraordinaire. L'alerte tout à coup, agita la caravane. Une attaque était imminente. Du fond de l'horizon une troupe de cavaliers accourait à bride abattue. Affolement. Rumeurs. Lady Stanhope, cependant, interrogea du regard la ligne extrême du désert et elle assura aussitôt à ses compagnons qu'il y avait bien des chevaux dans le lointain, mais qu'ils étaient sans cavaliers. Cette assertion, vérifiée par la suite, augmenta singulièrement son prestige auprès des Bédouins dont les yeux perçants étaient habitués, comme ceux des marins, à guetter sans relâche les écueils de leurs mers de sable.

Il y avait bien des distractions pour charmer la monotonie de la route : c'étaient de menus vols organisés. Si les serviteurs, vêtus de neuf de pied en cap, avaient le malheur d'avoir chaud et d'enlever leur manteau ou de sortir leur mouchoir, l'agile Naser survenait et réclamait son dû. C'étaient aussi des simulacres de combat. Tous ensemble, dressés sur leurs larges étriers, ils poussaient un cri sauvage, rapide, strident, auquel les chevaux obéissaient en prenant un galop allongé. Les miroirs des selles étincelaient. Les Bédouins brandissaient leurs lances. Les chevaux accéléraient leur allure pour rejoindre les juments. Les cavaliers s'abordaient en hurlant à pleins poumons leurs cris de guerre ; les poitrails s'affrontaient et, à l'instant où le choc inévitable faisait haleter d'épouvante les spectateurs, un tête à queue, exécuté avec une rapidité folle, redonnait du champ aux montures excitées. L'amour de la lutte faisait oublier à quelques-uns le jeu, et les coups devenaient véritables ; le sang coulait en minces rigoles, tandis que les chevaux, cruellement malmenés, agitaient leurs flancs couverts de sueur et leurs gueules remplies de bave rouge.

Puis la caravane rencontra la tribu des Sbaa qui des-

cendait les pentes du mont Belaz, simple colline de sable. C'était un spectacle magnifique et inconnu. Pas un repli de terrain qui ne fût couvert de points mouvants. Il semblait qu'une page d'ancienne histoire venait au-devant des voyageurs. Le désert en marche ! Dans les premières années de l'Hégire, les nomades s'en allaient ainsi de leur pas lent et lassé vers des buts incertains. Qu'y avait-il de changé en effet? Les chameaux riches s'ornaient toujours du haudag — compromis entre le palanquin et la corbeille — d'où émergeaient des têtes d'enfants et de femmes, et les chameaux pauvres portaient encore les tapis roulés en boule qui paraissaient à distance des nids énormes. Les hommes, montés sur leurs juments, entourées de poulains sauvages, agitaient leurs keffîyés aux couleurs vibrantes ; les femmes, l'anneau au nez, le tatouage sur les lèvres, drapées dans leurs cotonnades rouges tachetées de blanc, reprenaient d'instinct les poses antiques. Et aussi les beaux petits enfants nus. Rien ne donne davantage une impression d'éternité et d'immobilité que la libre vie du désert. Et reportés de plusieurs siècles en arrière, lady Stanhope, Bruce et Meryon regardaient fuir la tribu dans le lointain jusqu'à ce qu'elle devînt une poignée de confettis dispersés sur les sables et que s'éteignît l'appel des chameliers : Yalla ! Yalla !

Et, lorsque les steppes s'agrandissaient encore des ombres bleues apportées par la nuit, la caravane faisait halte. Tantôt solitaire auprès des sources à demi ensablées, tantôt accueillie par un campement de Beni Hez ou de Beni Omar. Les Bédouins deployaient, au gré de leur fantaisie, les tentes noires en poil de chèvre, constellées de mille trous. Les femmes se hâtaient de préparer le repas du soir, les pains mous et plats cuisaient doucement sous la cendre. Un chaudron gigantesque se remplissait d'eau, de beurre et de riz : eau recueillie le plus souvent dans les trous, et dont une fille de cuisine, en Angleterre, n'aurait pas voulu pour laver son plancher, tant elle était bourbeuse et trouble, et un beurre qu'un séjour prolongé dans les outres de peaux avait rendu rance et aigre à souhait. Tout cela bouillait pêle-mêle et la boue s'incorporait allégrement à cette mixture. Les amateurs guettaient le degré de cuisson et s'accroupissaient sur leur jambe gauche, élevant leur genou droit à hauteur du menton. Ils plongeaient la main dans

le plat, et retiraient un amas de nourriture qu'ils lançaient en l'air et pressaient avec dextérité pour le refroidir et en faire couler le jus. Et leur pouce dirigeait adroitement l'énorme pelletée jusqu'à destination. Quand ils étaient repus, ils cédaient la place à d'autres et, après avoir enfoncé leurs doigts graisseux dans le sable, ils les passaient nonchalamment sur leurs abayes. Car ils étaient sales, sales foncièrement ; ils employaient leurs mains à des besognes innommables — telles que de s'essuyer les pieds quand ils étaient mouillés — sans que le voisinage des sources les incitât à d'élémentaires ablutions.

Quelquefois il y avait du mouton, quelquefois aussi de la mélasse aussi sombre que du raisiné. Et toujours du café ! Le préparateur broyait les grains en mesure dans un petit mortier ; à cette musique tout le camp accourait. Frottant les tasses avec un vieux chiffon — l'eau est trop précieuse pour être gaspillée — il versait à la ronde le liquide amer et brûlant.

Les compagnons de lady Stanhope se réjouissaient fort de sa prévoyance dont ils profitaient après en avoir geint.

— Rien dans le monde, n'a jamais été si bien organisé, s'exclamait-elle en riant, ce qui me montre digne élève du colonel Gordon, car je suis à la fois quartier-maître, adjudant et commissaire général. Nous vivons aussi confortablement que si nous étions chez nous et le duc de Kent ne donnerait pas plus d'ordres, à la minute, et ne veillerait pas plus sévèrement à leur exécution. Réellement c'est la seule manière d'accomplir une entreprise de cette sorte avec quelque agrément...

Et le docteur, bien que se prétendant amoureux du lait de chamelle, était tout content d'avoir une tente close et du café sucré.

Lady Stanhope avait trouvé la meilleure formule du voyage oriental : celle qui consiste à vivre de la vie des Arabes sans partager leurs tentes infestées de vermine, à s'imprégner du pittoresque de leurs mœurs sans les singer, à admirer la simplicité patriarcale de leurs repas sans puiser à la marmite commune. Les gens qui n'ont jamais couru le monde qu'au fond de leurs fauteuils ne comprennent pas cette réserve ; c'est tellement moins poétique ! Mais les plus grands voyageurs sont ceux qui surveillent leurs bagages avec le plus de soin. On peut très bien goûter

la douceur d'un camp bédouin sans être couvert de punaises et sans avoir l'estomac abîmé de mets plus ou moins sales et décomposés. Seulement, peu de personnes ont le courage de leurs opinions.

Lady Stanhope avait tous les courages. Ainsi connut-elle vraiment les Bédouins. Non pas les Bédouins d'exportation et d'Opéra-comique, mais les Bédouins au naturel, vantards, pillards, fourbes, rancuniers, témoin celui qui, ayant eu sa pipe bourrée de fiente de chameau, en guise de tabac, par un chrétien humoriste, mit le village à feu et à sang, exterminant toutes les caravanes à portée de sa vengeance, mais si faciles aux éloges, si aptes aux compliments, singulièrement clairvoyants aussi — ne l'appelaient-ils pas la reine? — De temps en temps, il y avait bien une ombre, les Bédouins montraient le bout de l'oreille en affirmant que, si les soldats du pacha avaient eu l'audace de pénétrer dans leur désert, ils les auraient renvoyés — tout nus et sans barbe — à leurs affaires. N'était-ce pas d'ailleurs la faute de ceux qui les traitaient comme des fous et leur racontaient des balivernes, alors qu'ils sont plus susceptibles et plus difficiles à ménager que tous les peuples de la vieille Europe? Et puis, elle eut la bonne fortune de rencontrer un cheikh, un cheikh merveilleux! Un cheikh devant lequel lord Petersham serait mort d'envie. L'air éveillé d'un Français avec les manières et l'aisance de lord Rivers ou du duc de Grafton...

Elle apprit les mœurs bédouines, les coutumes étranges et le fameux *Dukhyl*, le code des droits et des défenses de l'hospitalité. Un Bédouin volé n'a pas la ressource de s'adresser aux tribunaux. Que fait-il? Il s'embusque sur le passage de son ennemi et, dès qu'il l'aperçoit, il lui lance une pelote de fil qu'il dissimulait dans sa main : si le fil en se déroulant touche le voleur, la victime a gain de cause et reprend son bien. Mais s'il manque son but, si l'autre Bédouin le voit et crie *nefah!* il doit fuir au plus vite pour sauver sa vie. Le captif, pour regagner sa liberté, n'a qu'à faire secrètement un nœud au keffîyé de son maître, mais attention, *nefah!*

Si le meurtrier réussit à pénétrer dans la tente de la victime ou à manger à la table de famille, il est sacré, mais prends garde, *nefah!*

Ainsi, le voleur n'est jamais sûr de garder son butin,

le vainqueur son prisonnier, le fils de l'assassiné sa vengeance. Tous les Bédouins, ayant la conscience plus ou moins nette et craignant d'être dupes à leur tour, se tiennent sans cesse sur leurs gardes, guettant à droite, veillant à gauche, toujours méfiants, jamais en repos, leur vue perçante étant leur unique défense et le mot fatidique pouvant seul rompre le charme. Et le camp retentit du mot *nefah* que les enfants et les femmes répètent sur des notes perçantes.

Par une admirable prescience, les Bédouins ont compris l'inanité d'une justice souvent boiteuse et borgne : ils ont remis au hasard le soin de prononcer. Seulement, dans ce jeu de colin-maillard qui leur tient lieu de lois sociales, ce sont les plus adroits et les plus forts qui gagnent le but, les gages sont sanglants, et les faibles, ceux qui courent moins vite, ceux qui sont pris, jalonnent la piste, immobiles pour toujours.

Lady Stanhope avait coutume, quand les premières rumeurs de l'installation du camp étaient apaisées, de réunir sous sa tente les cheikhs avec lesquels elle désirait causer. Elle s'amusait follement de la terreur qu'ils avaient de la Russie. Ils remerciaient Allah qu'elle ne soit pas la tzarine : autrement, disaient-ils, leur liberté aurait été perdue.

Mais un soir Naser, poussé par on ne sait quelle lubie, rétorqua vivement au messager :

— Lady Stanhope peut être la fille d'un vizir, mais moi je suis le fils d'un prince et je ne suis pas disposé à aller maintenant sous sa tente ; si elle a besoin de moi, qu'elle vienne ou qu'elle m'envoie son interprète !

Lady Stanhope dut avaler l'insulte en silence et retenir la réponse qui lui montait aux lèvres. Les Bédouins bourdonnaient, murmurant que Naser était en colère, que cela ne présageait rien de bon, qu'il allait donner l'ordre de retourner en arrière. L'effet escompté fut foudroyant sur les serviteurs qui dressèrent l'oreille comme des lièvres traqués. Mais lady Stanhope resta très calme et traita Naser avec la plus complète indifférence. Ce n'était pas ce qu'il attendait et il remit à la nuit suivante la fin de son essai d'intimidation.

A l'aube, le docteur partit pour Palmyre en estafette. Pendant que lady Stanhope, ébranlée dans sa confiance

en Naser, conférait avec Bruce et Beaudin sur les mesures à prendre, Pierre vint, en courant, annoncer que des juments avaient été enlevées et que des Fedaan rôdaient autour du camp. On entendait des hennissements, des cris, des bruits de sabots et des galopades. Les Bédouins se préparaient au combat.

Naser, s'enveloppant de mystère, accourut jusqu'à la tente de lady Stanhope, racontant qu'il allait être attaquée à cause de son alliance avec elle. « Je périrai plutôt que de t'abandonner, » déclara-t-il, en faisant des efforts visibles pour s'exciter à l'enthousiasme. Lady Stanhope ayant jugé le degré de son héroïsme, décida de le quitter et de s'en aller seule dans le désert. Sans écouter ses amis, inquiets de cette nouvelle folie, elle sauta à cheval et partit. Sa jument était bonne et son poignard sûr. Soudain elle aperçut des Bédouins armés jusqu'aux dents qui venaient dans sa direction. Alors, se dressant sur ses étriers et écartant le yashmak qui voilait son visage transfiguré par la colère, elle cria d'une voix de commandement : Stop ! Stop ! Prononcé dans une langue inconnue, cet ordre ne produisit que plus d'effet, et les cavaliers reculèrent, mais pour pousser des exclamations de joie et d'admiration. Ce n'était qu'une ruse de Naser pour éprouver son courage. Les plaisanteries bédouines sont parfois lourdes.

Le lendemain vers midi, alors que le soleil fondait les sables en gemmes orangées, lady Stanhope et son escorte atteignirent les dernières collines qui gardaient la ville mystérieuse. Et le désert soudain se peupla d'êtres étranges, gnomes ou démons surgis de terre. Tous les habitants mâles de Palmyre s'étaient portés au-devant de leur visiteuse. Une cinquantaine, à pied, vêtus d'un simple petit jupon court et ornés de mille verroteries et cuirs, qui tranchaient sur leur peau basanée comme des dorures sur le maroquin d'une reliure fauve, ajoutaient à leurs cris assourdissants le bruit des vieux chaudrons et des casseroles qu'ils tapaient à tour de bras. D'autres, plus fiers qu'Artaban lui-même, montés sur leurs juments arabes, tiraient leurs fusils à mèche jusque sous le nez de lady Stanhope qui heureusement ne détestait pas le parfum de la poudre. Ils simulèrent l'attaque et la défense d'une caravane, et les piétons firent preuve d'une dextérité incroyable dans l'art de dévaliser les cavaliers ; jamais valets de chambre plus exercés

n'avaient, en moins de minutes, déshabillé leurs maîtres des pieds à la tête.

Lady Stanhope calma la troupe bruyante dès qu'elle aperçut les tours carrées qui annonçaient la vallée des Tombeaux et réclamaient le silence, couplets innombrables et toujours semblables d'un même chant de mort.

Les ruines étaient là... Quelle jouissance et quelle volupté il y a dans la découverte des cités mortes ! Ces lieux qui furent le théâtre d'événements que l'éloignement a rendus extraordinaires appartiennent au voyageur. Il peut à son gré, et pour quelques heures, relever les colonnades que le sable étouffe, achever la muraille de Justinien, peupler les temples écroulés et les tétrapyles blessés à mort des ombres qu'il aime d'une dilection spéciale.

Mais cette évocation n'était pas permise à lady Stanhope. Palmyre revivait. Palmyre prenait un essor nouveau et différent avec tous ces Bédouins agrippés à ses flancs ruinés, pareille à un visage crevassé de vieille coquette que les fards et les poudres rajeunissent trop pour le souvenir, pas assez pour la crédibilité.

A travers ces steppes de pierres dorées d'où sortaient quelques belles colonnes intactes et vierges, se devinait encore la ligne d'un portique triomphal. La grande arcade centrale jetait vers le ciel ses pilliers de dix-sept mètres de haut, tandis que des arcades latérales plus modestes l'encadraient par intermittences. Rangées infinies de colonnes aux tons roses et jaunes ; chair de pierre caressée et polie par des milliers de jours ardents et d'amoureux soleils ! A chaque colonne était adossée une console portant la statue d'un personnage célèbre, peut-être un de ces hardis conducteurs de caravane qui, des rives du Tigre et du Gange, avaient apporté à Palmyre les brocarts de Mossoul et les soies de Bagdad, les verres d'Irak, les ivoires sculptés d'argent, les porcelaines de Chine, les santals et les perles. Mais les sables qui enlisent tout, les vivants comme les morts, avaient mêlé les débris des statues aux ossements des héros. Il ne restait que des inscriptions grecques ou palmyriennes à demi rongées par le temps.

Quel était donc ce prodige? Sur les crampons de fer qui maintenaient autrefois les consoles, des jeunes filles étaient montées. Elles gardaient leurs corps de quinze ou seize ans dans une rigidité si parfaite que de loin elles

semblaient de blanches statues. Leur robe lâche s'enroulait autour de leur taille en draperies antiques. Elles portaient des voiles et des guirlandes de fleurs. De chaque côté des piliers, d'autres jeunes filles, non moins charmantes, étaient groupées. Et d'une colonne à l'autre courait un cordon d'enfants brunes et belles élevant des thyrses. Pendant que lady Stanhope passait, ces statues vivantes restaient immobiles, mais ensuite, sautant de leurs piédestaux, elles se joignaient au cortège en dansant. La promenade triomphale continua pendant douze cents mètres pour aboutir à l'apothéose finale. Suspendue par miracle au sommet du dernier arc chancelant, une jeune Bédouine déposa une couronne sur la tête de lady Stanhope. Alors l'enthousiasme populaire ne connut plus de bornes. Les poètes — tous les Arabes sont poètes — chantaient des vers à sa louange et la foule reprenait en chœur, au grand déplaisir des quarante chameaux qui protestaient bruyamment. Le village entier dansait maintenant sur les pas de l'étrangère qui avait bravé les mers et les déserts pour venir jusqu'à lui.

Lady Stanhope était enfin satisfaite. Elle n'était pas étonnée, car rien ne pouvait dépasser ses rêves de vengeance et ses désirs de gloire. Que ne voyaient-ils son entrée dans Palmyre, ces Anglais détestés qui l'avaient si dédaigneusement mise à l'écart ! Et le grand ami de sa jeunesse, l'unique amour de sa vie, le général Moore dans son médaillon d'or faisait partie de la fête...

Par ce qui fut autrefois un escalier monumental et qui n'était plus que poussière, elle arriva au Temple du soleil. Exhaussé par des blocs de marbre, il surgissait encore grand du champ de désolation et de ruines. Les murs gigantesques de l'enceinte sacrée croulaient de toutes parts, découvrant l'immense cour carrée de 250 mètres de côté qui entourait le sanctuaire, aujourd'hui mosquée. En véritables bouchers d'art, les Arabes avaient tailladé le temple pour y creuser leurs tanières, et la ligne pure des colonnes paraissait pleurer cette invasion de bourreaux.

A sa maison, le peuple exalté la laissa.

Bruce et Meryon, qui gardaient une forte teinture universitaire, eurent tout le loisir, pendant les calmes heures de cette soirée de mars, de rappeler leurs souvenirs classiques. Zénobie et Hester Stanhope ! Quel vaste horizon

ouvert à toutes les méditations d'histoire et de philosophie ! Quel rapprochement à faire entre l'ancienne souveraine de Palmyre et celle que les Bédouins proclamaient déjà leur reine ! Ne cédèrent-ils pas à la tentation facile de comparer?

Que restait-il de Zénobie? Un nom sur des médailles antiques, un profil perdu sur de vieilles monnaies. Elle était belle, paraît-il, et la perle orientale n'avait pas plus d'éclat que ses dents. Son regard était doux et plein de feu et sa taille majestueuse. La singularité de son habillement répondait à celle de son caractère. Elle portait sur la tête un casque surmonté d'une tête de bélier et d'un panache ondoyant, et sur sa robe une cotte d'airain, car souvent elle combattait avec les soldats le bras nu et le glaive en main et elle soutenait à cheval les plus longues fatigues. Fermeté dans le commandement, courage dans les revers, élévation dans les sentiments, assiduité au travail, dissimulation dans la politique, audace sans frein, ambition sans bornes, tels étaient, suivant Trebellius-Gallion, les défauts et les qualités de cette femme extraordinaire.

Ne dirait-on pas que celui qui a tracé ce portrait a connu Hester Stanhope? Elle ajoutait seulement à la silhouette de Zénobie ses six pieds de haut, ses traits altiers, son teint clair et l'amour des Pitt pour la harangue. Mais il ne suffit pas d'avoir un costume masculin pour acquérir la virilité et l'audace, et il semble que sous la cuirasse enrichie de pierreries, comme sous la koumbaz et la machllah, les deux étrangères sont sœurs, à seize siècles de distance, par le courage et l'ambition. Sœurs aussi par leurs aspirations religieuses aussi nombreuses que différentes, par l'éclectisme de leurs doctrines et de leurs dogmes. Mais avaient-elles même une doctrine et des dogmes? Elles étaient toutes les deux de ces âmes agitées, toujours accueillantes aux théories philosophiques subversives et neuves, promptes à comprendre et à assimiler, promptes aussi à l'oubli et au changement.

Zénobie a-t-elle été juive, chrétienne, polythéiste ou idéaliste? Avide de tout connaître, elle avait attiré à sa cour un disciple de Plotin, Longin, qui professait le plus pur néoplatonisme et Paul de Samosate, archevêque d'Antioche, chrétien assez peu édifiant dont les discussions subtiles sur le mystère de l'Incarnation avaient préparé

la venue de Nestorius. Elle avait fait de ces deux hommes, qui représentaient chacun deux courants d'idées, sinon ennemies, du moins dissemblables, ses conseillers civils. A défaut d'aveu, les actes parlent ; dans ce choix étonnant se trahit la descendante des Grecs douée de cet esprit d'assimilation merveilleux et propre à sa race, et qui fait tout effleurer sans s'attacher à rien. Et c'est pourquoi à Palmyre on marche sur les ruines d'un temple de Baal et d'une synagogue, d'une église et d'un temple de Diane.

Et lady Stanhope avait-elle des croyances plus solidement établies? Elle avait grandi et vécu elle aussi au milieu d'une agitation et d'un tumulte d'idées trop contradictoires pour garder une religion ferme. Le grand souffle de théories révolutionnaires mis en branle par Rousseau avait emporté d'autres têtes mieux équilibrées que la sienne. Si elle ne sombra pas, elle contracta une sorte de misanthropie exaltée et amère, spéciale aux femmes, où Byron et Gœthe avaient une large part. Le terrain était prêt pour que les innombrables sectes d'Orient, qui se multiplient comme les champignons un jour d'orage, y fissent germer la moisson de leurs philosophies et de leurs révélations toutes hostiles et divines. Elle n'était plus Anglicane et pas encore Musulmane. A la faveur du bon et commode libre arbitre protestant, elle sut se créer une religion de circonstance. Comme un pays en danger lance un emprunt national, elle fera appel à toutes les Fois. Aux unes, elle prendra le fatalisme ; aux autres, la croyance en la venue d'un Messie ; à d'autres, les prophéties bibliques, à d'autres encore l'existence des djinns.

Et que de ressemblances entre ces deux belles amazones d'Orient ! Ame impavide et orgueil insensé. C'est Zénobie, dont le père était un magistrat de Palmyre chargé de la police des marchés, *un simple édile curule*, se disant fille de roi et de la lignée de Cléopâtre, et exhibant le service de table en orfèvrerie dont la reine d'Égypte se servait aux fêtes d'Alexandrie ! C'est Hester Stanhope dans ses dernières années, trompée, volée, grugée, dépouillée par une valetaille aussi nombreuse qu'avide et répondant au docteur qui la suppliait de réduire cette clique : « Oui, mais mon rang ! »

Certes, il faut transposer les faits, le cadre, les acteurs. Il faut abaisser l'échelle historique à l'échelon de l'anec-

dote, mais la qualité d'âme ne reste-t-elle pas la même? Abstraction faite de tout ce que la civilisation moderne a ajouté ou enlevé au mode de penser, de vivre et de sentir du troisième siècle, on peut dire que si on intervertit les rôles, si on fait monter Hester Stanhope sur le trône de Palmyre (elle eût fort goûté cette position), si on fait descendre Zénobie sous la tente de la voyageuse anglaise, elles ne sont pas déplacées.

Lady Stanhope n'aurait-elle pas mérité la louange d'Aurélien écrivant de Zénobie, après avoir écrasé à Antioche et à Emèse les lourds cavaliers palmyriens, les archers de l'Osrohène et ces bandes impétueuses d'Arabes appelés si justement les brigands de Syrie, « j'aimerais mieux pour ma gloire et ma sûreté avoir affaire à un homme », elle dont l'implacable hostilité et la résistance orgueilleuse devaient faire dire vingt ans plus tard à Méhémet Ali et à Ibrahim Pacha « que l'Anglaise leur avait donné plus de mal à vaincre que tous les insurgés de la Syrie et de la Palestine ».

Zénobie enfermée dans Palmyre, assiégée par les légions romaines qui creusaient des mines pour ébranler les solides remparts aux angles couronnés de tours, répondait fièrement à Aurélien qui lui proposait la vie sauve contre la reddition de la ville : « Personne, avant toi, n'avait fait par écrit une telle demande. A la guerre, on n'obtient rien que par le courage. Tu me dis de me rendre, comme si tu ne savais pas que la reine Cléopâtre a préféré la mort à toutes les dignités qu'on lui promettait. Les secours de la Perse ne me manqueront pas. J'ai pour moi les Sarrazins et les Arméniens. Vaincu déjà par les brigands de Syrie, Aurélien, pourrais-tu résister aux troupes que l'on attend de toutes parts? Alors sans doute tombera cet orgueil ridicule qui ose m'ordonner de me rendre, comme si la victoire ne pouvait t'échapper. » Lady Stanhope aurait volontiers signé cette lettre dont le ton cinglant et le tour emphatique ne lui auraient pas déplu.

Et quand lady Stanhope vieillie, sans soldats, sans argent dans son château ruiné du Liban, en lutte sauvage et continuelle avec son terrible voisin, l'émir Béchir, criera à un officier qui déposait ses pistolets et son sabre à la porte de sa chambre : « Reprends tes armes, crois-tu donc que j'ai peur de toi ou de ton maître? Je ne sais pas ce que

c'est que la crainte. C'est à lui et à ceux qui le servent de trembler. Et que son fils l'émir Khalil ne s'avise pas de mettre les pieds ici. Je le tuerai, — ce ne sont pas mes gens qui le fusilleront, — je le tuerai, moi, de ma propre main ; » n'imagine-t-on pas facilement que Zénobie aurait eu la même violence de langage?

Et de laquelle un biographe a-t-il pu écrire : « On vantait sa chasteté comme son courage et elle ne connut d'amour que pour la gloire. » De Zénobie ou de lady Stanhope?

Seulement, seulement il arrive toujours un moment où la comparaison s'arrête ; ici elle tombe dans un abîme. Zénobie était *Reine*. Elle conduisait un peuple ; elle défendait à la fois son pays et son renom guerrier, Elle avait un but. Un but de conquêtes pour créer un empire.

Lady Stanhope était une touriste. Elle conduisait dans le vaste monde les désœuvrements fantasques d'un cœur vide. Elle défendait sa réputation de femme excentrique par vengeance, par bravade et par ennui. Quand une femme commence à savoir qu'elle est excentrique, elle est vite insupportable. Quant aux visées politiques, lady Stanhope pensait-elle reprendre pour son propre compte le projet d'un empire palmyrien? Bruce l'insinuait, non sans quelque ironie. Peut-être ne se sentait-il pas de goût pour jouer au naturel le rôle d'un Longin, livré par Zénobie sans remords, condamné à mort et marchant au supplice avec une sérénité résignée ! Qui sait si elle ne se révèlera pas une autre Zénobie, pensait-il rêveur, et si elle n'est pas destinée à ramener Palmyre à son ancienne splendeur?

Peut-être formera-t-elle une connexion matrimoniale (l'expression est de lui !) avec Ebn Sihoud, le roi des Wahabites. Oh ! évidemment, on ne le représentait pas comme un très amoureux objet. Il avait l'œil dur, le teint bronzé, la barbe et l'humeur noires, mais il était sans nul doute le monarque le plus riche du monde entier. Après le pillage de 1806, des files de chameaux avaient quitté La Mecque, apportant à Dérayeh, la blanche capitale Wahabite, défendue par ses bois épais de palmiers et ses digues de noyaux de dattes amoncelés, tous les présents que les fidèles disciples de Mahomet avaient envoyés au tombeau du prophète depuis le commencement de l'Hégire. Trône d'or massif incrusté de perles et de diamants, cadeau d'un roi de Perse fastueux qui avait beaucoup tué, couronnes enri-

chies de pierreries, lampes d'argent et d'émeraude, diamants de la grosseur des noix, voilà de quoi tenter la plus raisonnable des jeunes femmes, même si le « futur » a le caractère sauvage et la réputation sanglante. Et pour une sportswoman, quelle séduction dans la vue des écuries royales : quatre-vingts juments blanches au poil brillant comme l'argent, rangées sur une seule file, si incomparables et si exactement pareilles qu'on ne pouvait reconnaître l'une de l'autre, et cent vingt autres de diverses robes aux formes admirables !...

Comme tant de ménages moins célèbres, Ebn Sihoud et Esther Stanhope sacrifiant l'amour à l'ambition, uniraient leurs bras, amèneraient une grande révolution dans la religion et la politique et ébranleraient le trône du sultan à sa base.

Il faudrait un général? Par Jupiter, le général Oakes, l'aimable gouverneur de Malte, était tout indiqué. Comme ce serait agréable d'apprendre l'art de la guerre sous les ordres d'un chef aussi distingué. Et ces Wahabites? Ah! quel peuple magnifique. Semblables aux barbares déferlant par hordes avec femmes, enfants et bagages, sur les débris de l'empire romain, ils formaient une immense armée qui se transportait d'un désert à l'autre avec une rapidité vertigineuse. Ces bergers étaient guerriers dans l'âme. Que la Turquie prenne garde ! malgré les victoires de Méhémet Ali ils étendaient leur empire depuis le golfe Persique jusqu'à la mer Rouge. Bruce devinait-il donc la prophétie qu'un guerrier d'Ebn Sihoud avait proclamée plusieurs années auparavant? « Le temps approche où nous verrons un Arabe assis sur le trône des Califes. Nous avons assez longtemps langui sous le joug d'un usurpateur ! »

Mais la nuit ouatait les souvenirs et Bruce alla se coucher, abandonnant les fantômes, d'Aurélien, de Zénobie et des Wahabites au mince croissant de lune qui striait d'argent la tristesse des ruines.

Lady Stanhope ayant eu connaissance des potins du Tout Palmyre élégant au sujet des trésors qu'elle était censée rechercher, prit un moyen radical pour guérir à jamais une telle croyance. Elle réclama son cheval et le cheikh du village la suivit à pied. Le pauvre petit homme, éreinté, peu curieux d'admirer les ruines où il avait toujours vécu, trottant derrière, suant, soufflant, demanda

grâce et s'avoua battu. Environnés d'enfants et de femmes bondissant comme des sloughis et courant sous les sabots des chevaux pour indiquer le meilleur chemin à travers le lacis de décombres, les voyageurs atteignirent le château sarrazin dont les murs écorchés vifs dominaient Palmyre. Ils s'accoudèrent aux débris de remparts. A leurs pieds, dormait la reine du désert ensevelie. Cet infini de colonnes rose doré semblait à distance le jouet de quelque enfant géant oublié sur le sable. Bientôt lassé, l'enfant a marché sur ses constructions fragiles, les arcades et les temples se sont effondrés ; seuls demeurent quelques pans de murs échappés au joyeux massacre. Palmiers chevelus et bananiers pâles, comme des faveurs vertes que de petits doigts ont jetées à terre, poussent au hasard.

Aux sources sulfureuses et chaudes d'Ephca, lady Stanhope assista au bain d'une jeune mariée bédouine. Autrefois les filles de Palmyre « fières et tendres à la fois, nées du mélange des races de Grèce et d'Asie, passaient pour les plus belles de l'Orient ». La beauté des femmes a survécu aux empires, aux palais et aux temples, et les cheikhs du désert viennent toujours aux ruines de Tadmor chercher des épouses qu'ils paient très cher.

Précédée de porteurs de torches, lady Stanhope visita la mosquée ; elle s'arrêta longtemps devant les plafonds sculptés où se devinaient encore les douze signes du zodiaque chaldéen. Les astrologues, du fond de leurs chapelles mystérieuses, avaient-ils prédit à Zénobie la fuite vers l'Euphrate, la montée au Capitole sous les chaînes d'or et la villa sur les coteaux gracieux de Tivoli? Et lady Stanhope, devant ces étoiles qui s'émiettaient lentement dans l'ombre et le silence, eut-elle le pressentiment de sa destinée solitaire, dans un château branlant?

Tout alla pour le mieux jusqu'au jour où les Bédouins de Naser surprirent quatre Fedaan rôdant autour des sources. Capturés, deux d'entre eux trompèrent la surveillance de leurs gardiens et s'enfuirent pendant la nuit. A cette nouvelle, Naser s'arrachant les cheveux cria comme un possédé et déclara qu'il fallait partir sans retard, car les fugitifs allaient prévenir leur tribu du riche butin qui les attendait. Le départ fut décidé pour le lendemain.

Pour la dernière fois, lady Stanhope parcourut son royaume. Le couchant ranimait le squelette déchiqueté de

la ville morte. Les hautes colonnes s'allumaient comme des cierges. La nuit était transparente, le ciel de velours où frissonnaient les astres d'or avait une beauté qui serrait le cœur. Dans un espace découvert des ruines du temple, les serviteurs avaient fait un grand feu. Ils donnaient une soirée d'adieux. La flamme découvrait des visages sombres et des gambades folles. Des formes étranges dansaient tout autour aux sons des chaudrons. Pierre, naturellement, racontait son histoire et tous tendaient le cou pour mieux entendre, tantôt mimant le conteur, tantôt répétant en chœur un passage étonnant. Un Bédouin expliquait, à sa manière, les hauts faits de Napoléon. « Les Français sont des êtres surnaturels ; leurs armes de guerre sont plus terribles que la foudre. Ils ont des canons qui lancent des balles d'une grosseur démesurée ; chose extraordinaire, fort souvent ces balles restent un instant paisibles ; puis, au moment où on y pense le moins, elles s'ouvrent avec fracas et détruisent tout ce qui les entoure (*les bombes*). Ils ont en outre le don de se multiplier à volonté, car souvent on voit une petite troupe s'avancer qui, au moment où l'on y pense le moins, s'étend, se multiplie et couvre quelquefois une plaine dont ils n'occupaient d'abord qu'un très petit point (*les bataillons carrés*). Enfin ils possèdent des fusils avec lesquels ils tirent souvent quinze ou vingt coups sans avoir besoin de recharger ; c'est un feu perpétuel (*feux de ligne et de peloton*). Il existe parmi eux des soldats qui portent de grands bonnets à poil ; oh ! ceux-là sont terribles ; un seul suffit pour terrasser six cavaliers arabes. Le pays qu'ils habitent est fort loin d'ici ; il est séparé de nous par la mer. Hé bien ! s'ils le voulaient, ils réussiraient à passer dessous et arriveraient ici en un clin d'œil... » Le youyou des femmes, tenues à l'écart de ces agapes fraternelles, déchirait seul les ténèbres.

Le 4 avril, au petit jour, les Bédouins excités par l'arrivée des Fedaan levèrent le camp en toute hâte. Lady Stanhope était navrée de filer à l'anglaise. Quant au docteur, il s'inquiétait surtout de se procurer la recette d'une sauce douce pour manger avec le lièvre et où figuraient des raisins secs et des oignons. Cela l'intéressait beaucoup plus que toutes les ruines de la création. Naser, par calcul ou par crainte de perdre le dépôt confié à Muly Ismaël, pressa la marche, ne laissant de répit ni aux bêtes, ni aux gens. Il ne se ras-

sura qu'après avoir franchi les monts Belaz et être tombé sur la tribu des Sbaa et sur bien d'autres tribus bédouines qui s'étaient postées sur le chemin de la *Syt*. Lady Stanhope avait à cette époque trente-sept ans, mais son éclatante beauté pouvait affronter la double épreuve du grand jour et de l'engouement populaire. Amoureusement, des milliers de femmes — qu'elle avait d'ailleurs comblées de mouchoirs et de colliers — l'entourèrent. Tous les hommes, séduits par sa manière de monter les chevaux à demi sauvages, la proclamèrent *Reine* et la firent entrer dans leur tribu, lui donnant, comme à un enfant du désert, le droit de recommander les voyageurs. C'est là qu'un Bédouin, transporté par les cavalcades, les hourrahs et l'enthousiasme général, jeta son keffiyé en criant : « Qu'on me donne un chapeau et j'irai en Angleterre ! »

Lady Stanhope apprit par la suite que trois cents cavaliers Fedaan avaient bien poursuivi la caravane, mais s'étant heurtés à l'arrière-garde des Sbaa, ils avaient abandonné une partie perdue d'avance. Il y avait eu quelques blessés et le docteur fut requis de leur donner ses soins, mais que faire avec des gaillards qui lavent leurs plaies avec de l'urine de chameau et qui, après quelques jours de ce traitement, se portent comme des charmes ! On a beau ne pas être difficile, c'est par trop déconcertant...

Au milieu d'une affluence extraordinaire d'admirateurs et de curieux, lady Stanhope rentra dans sa bonne ville d'Hama. Naser toucha ses 2 000 piastres et regagna tout content son désert. Comme cette modeste somme est loin des 30 000 piastres que lui ont bénévolement prêtées nombre de voyageurs, Didot en tête ! Quant aux deux Bédouins que lady Stanhope avait emmenés avec l'intention de les exhiber plus tard en Angleterre, ils dépérirent tellement rapidement, ils prirent si vite une mine piteuse et souffreteuse, qu'elle dut les renvoyer, sans tarder, à leur vermine et à leur soleil.

Paule Henry-Bordeaux.

L'Alcyone

I

Mme de Toussieu poussa doucement la porte ; Léopold Vidalin somnolait, assis dans la bibliothèque, *le Figaro* déplié sur ses genoux. Elle le regarda, et sur son visage détendu et couleur de papier, passa, reflet d'un soleil lointain, la douceur de trente ans de tendresse partagée. Elle s'installa dans un fauteuil tout près de son vieil ami. Elle prenait plaisir à son sommeil, comme on prend plaisir à tout ce qui repose, calme ou divertit qui l'on aime. Et elle souriait à demi, étant à cet âge où les souvenirs accompagnent à la fois vos réflexions et vos projets ; les étoiles escortent ainsi la nuit, même quand on ne les distingue pas.

Par la croisée ouverte, elle voyait se jouer et resplendir un de ces cieux que le voisinage de la mer fait étincelants et légers. Des mâts se hérissaient dans l'encadrement : le jardin voisin, au lieu d'arbres, contenait peut-être des navires. Cependant, on n'entendait rien, et le silence transparent et cristallin qui enveloppait les choses impliquait par son absolue perfection que tout être humain avait fait vœu de le respecter.

M. Vidalin souleva les paupières avec lenteur et, ayant confusément perçu une présence étrangère, agrippa au hasard le *Figaro*. Car personne ne veut convenir qu'il a dormi, en dehors des heures où cela se doit.

Mme de Toussieu poussa son sourire jusqu'à un éclat de rire franc et net qui rougit imperceptiblement son visage sans couleur.

— Oh ! je sais, Léopold, je sais, vous ne dormiez pas !

— Ma chère amie, je vous assure...

— Ne m'assurez rien. Je vous crois. Mais il faut que vous m'écoutiez, Léopold. Je suis affreusement inquiète. C'est même pour cela que je suis venue vous déranger dans... dans votre lecture...

Un éclair de malice passa de nouveau dans ses yeux d'un bleu si clair que le temps seul, semblait-il, avait pu les pâlir à ce point.

M. Vidalin, à la fois vexé et soumis, remonta lentement dans son fauteuil, posa *le Figaro* sur une table et essaya de prendre l'air dégagé de quelqu'un qui a toute sa présence d'esprit, tout l'exercice de ses facultés, aussitôt qu'on s'adresse à lui.

— Eh bien, Marie, que se passe-t-il de si grave?

— Hervé de Couëngo arrive à Venise.

A ces mots, M. Vidalin se releva tout à coup ; il cessa de jouer un personnage ; sa figure se contracta et il montra par toute son attitude, que cette nouvelle l'affectait autant que Mme de Toussieu.

— Avec sa femme?

— Avec sa femme !

— Qui vous l'a dit?

— Blanche.

— Mais que pense-t-elle de cette brusque arrivée?

— Vous savez bien, Léopold, qu'elle n'a jamais rien su de cette histoire, ou que, si elle l'a soupçonnée, elle n'en a dit mot à personne.

— Et Christiane?

— Elle doit l'ignorer encore. Blanche a décacheté devant moi la lettre de Couëngo, elle m'a avisé de son arrivée comme d'une chose toute naturelle. Il se peut qu'elle l'ait dit à Christiane, mais il se peut aussi qu'elle n'y attache aucune importance.

— C'est très ennuyeux, conclut M. Vidalin. Pourquoi diable Hervé revient-il ici où il doit bien savoir que Christiane est en séjour? Est-ce pour la revoir?

— A quoi pensez-vous, Léopold? Couëngo est marié, il aime sa femme, il est tellement détaché de Paris qu'il vit dans ses terres toute l'année. Que voulez-vous que Christiane lui fasse? Il a envie de revoir Venise, et voilà tout, et il est naturel qu'il en avise Mme de Guistelle, puisqu'il sait qu'elle habite ici tout l'automne.

— Évidemment, évidemment... Cependant cette explication ne me satisfait pas. Il n'est pas naturel que Couëngo tienne à mettre en présence sa femme et sa dernière maîtresse. S'il vivait à Paris, elles se connaîtraient naturellement, mais puisqu'elles ne se sont jamais rencontrées, pourquoi diable le faire?

A travers l'air argenté, sifflait de loin en loin la flèche d'un petit

vapeur ; et puis l'air reprenait sa paix, ou plutôt une sorte de murmure continu, qui décelait une vie unanime : quelque chose qui n'était pas encore le bruit, qui n'était plus le silence. Cela entrait dans la bibliothèque comme la respiration du monde, et cette respiration était douce, égale et tranquille.

— Aucun tumulte, dit soudain Léopold Vidalin, on se dirait loin de tout.

— On est loin de tout, insista Mme de Toussieu.

— Pas même un chant de matelot...

— Pourquoi les hommes apportent-ils partout leurs violences, leurs folies? dit Mme de Toussieu. Ne devrait-il pas y avoir des pays où tout soit serein, délicat, reposé, comme ici?

— Comme ici, répéta M. Vidalin. Quand Couëngo arrivera-t-il?

— Dans huit jours.

— Il faut quand même prévenir Christiane, oh ! sans en avoir l'air. Mais il est nécessaire qu'elle soit instruite...

Ils quittèrent la bibliothèque. Une servante traversait en ce moment le vaste corridor qui coupait en deux ailes le premier étage du palais et dont le *pavimento* gris, semé d'ocellures noires qui le truffaient, luisait au soleil d'une large baie.

— Mme Bréssy est-elle dans sa chambre? demanda Mme de Toussieu.

— Non, madame, elle est avec Mme la comtesse, dans le petit salon.

Les deux vieillards échangèrent un regard anxieux et se dirigèrent vers le salon de leur amie.

On l'appelait petit, malgré ses proportions assez grandes, parce qu'il contrastait avec la pièce sur laquelle il s'ouvrait : salle de réception en rotonde et si vaste qu'elle en était inhospitalière. D'innombrables glaces y reflétaient les enfants nus et blancs des tapisseries, qui jouaient, vendangeaient, grimpaient aux arbres ou fuyaient sous les croix d'une treille, dans le morne enchantement sans surprise d'un paradis éternel.

La pièce favorite de Mme Guistelle était plus intime. Il y régnait ce demi-désordre qui donne la sensation de la vie. Sur une table, une hampe de tubéreuse épuisait son odeur épaisse, huileuse, irrésistible ; il y a des parfums qui ne sont qu'une âme, d'autres qui passent avec la furtivité d'un coup d'aile, mais celui des tubéreuses demeure comme une présence.

Au plafond, des mailles de lumière se contractaient et se distendaient en cadence, renvoyées par les eaux qui, devant la porte marine de la maison, accueillaient le soleil. Il faisait chaud. Octobre ne mon-

trait encore que mollesse, musique, pesanteur des choses de la terre ; la perfection était de ce monde ; ni ver dans le fruit, ni cétoine au cœur de la rose, pas une flèche dans le corps du saint !

Mme de Guistelle brodait au coin de la fenêtre ; Mme Bréssy, assise à côté d'elle, demeurait immobile, les mains croisées sur ses genoux ; son oisiveté heureuse s'accordait à la douceur de l'heure, aux espérances que la lumière accordait aux hommes, à ce je ne sais quoi d'égal et de passif que dispensait avec indifférence la plantureuse journée.

— Eh bien, dit Mme de Guistelle aux survenants, que se passe-t-il à Paris?

— On rentre, dit solennellement M. Vidalin, notre excellente amie, la duchesse d'Iéna, a déjà donné un dîner.

— Tant pis ! Quelques dyspeptiques de plus !

— C'est tout? dit Christiane Bréssy, avec un beau rire qui gonflait son cou, long et plein.

M. Vidalin hocha la tête ; son plus vieil ami était très malade, un autre allait être opéré. C'était le meilleur égoïste qui se pût voir ; le moindre nuage noir, et son ciel était terni, son bonheur voilé. Il aurait voulu que l'univers fût plongé dans l'exaltation, non selon le vœu des sociologues, grâce au malheur d'autrui, mais comme les vrais chrétiens, par excès d'amour.

Il épiait sur le visage de Christiane un signe d'ennui, d'inquiétude, le faible pli d'une migraine. Mais ce visage demeurait égal et reposé. Mme Bréssy ne devait rien savoir ; et il échangea avec sa complice un regard soucieux.

La jeune femme se levait.

— Où vas-tu, cet après-midi? lui demanda Mme de Guistelle.

— Faire une promenade à pied, toute seule, puis goûter avec Chaudoin. Et toi?

— Oh ! moi, je ne sors pas !

Elle embrassa la comtesse de Guistelle, puis sortit. Le vieux couple s'en alla à son tour. Mme de Guistelle se remit à sa broderie ; et les réseaux de lumière, là-haut, dans le plafond, continuèrent à danser.

Mme Bréssy s'habillait pour le dîner, quand on frappa à sa porte.

— Entrez ! cria-t-elle.

C'était Mme de Toussieu.

— Ne vous dérangez pas, ma chérie. Je n'ai qu'un mot à vous dire.

— Asseyez-vous. Je suis à vous.

Dans la chambre de Christiane Bréssy, mille choses avaient sa

figure. Elle ne supportait pas l'anonyme, l'impersonnel. Il lui fallait imposer autour d'elle son tour d'esprit. Les livres qu'elle aimait étaient bien en vue sur une étagère, ses tableaux préférés ornaient les murs ; elle repoussait toute équivoque, toute promesse ambiguë ; son jeu était sur la table, comme ses bibelots sur la cheminée.

Elle allait et venait dans le cabinet de toilette, d'où l'on entendait tomber de l'eau, sonner des flacons. A la fin, elle rentra dans la chambre.

Elle était en jupon, les épaules, les bras nus. Sa chair miroitait à la lumière. Ses muscles doux et forts, quand elle remuait, avaient des mouvements de serpent qui s'éveille, et chacun de ses gestes faisait courir dans sa chair une vie lumineuse et protéenne.

Elle avait quelque chose de calme et de puissant, un visage aux plans bien établis, d'un équilibre majestueux, l'arcade sourcilière largement ouverte, le nez fier et hardi, la bouche petite, le menton rattaché à l'oreille par une courbe pleine de noblesse. Ses épaules pleines, sans être grasses, montraient ce dessin voluptueux qu'aimaient les maîtres de la Renaissance ; opulentes comme si elles eussent dû porter les fruits d'une Terre promise, leur force inutile les rendait plus belles encore.

— Êtes-vous belle, Christiane ! dit Mme de Toussieu avec une nuance presque imperceptible de retour sur soi-même.

— Je le sais, on me le dit, répondit la jeune femme en riant. Mais vous n'êtes pas entrée pour me faire des compliments?

— Non... Blanche ne vous a rien dit?

— A quel propos?

— Rien de particulier?

— Non. Pourquoi?

— Hervé de Couëngo va arriver ces jours-ci. Il le lui a écrit aujourd'hui.

Mme Bréssy demeura immobile, pensive, les sourcils légèrement contractés.

— Oh ! dit-elle, lentement, Hervé revient.

— Je tenais à vous avertir, car....

— Je vous remercie, ma bonne amie, mais aujourd'hui cette nouvelle me laisse bien indifférente.

— J'avais peur que vous en fussiez troublée...

— J'aurais pu l'être, c'est vrai... Voyez si je le suis ! Il me semble que c'est une autre Christiane qui a connu Hervé, aimé Hervé, mais l'ai-je aimé? J'en doute aujourd'hui. C'est une Christiane de convention, une Christiane dont j'ai rêvé l'existence, qui a partagé un peu de sa vie pendant trois ans... Quelles années !

Elle ajouta en riant :

— Je ne les regrette pas, je ne pense jamais à elles.

— Vous êtes extraordinaires, dans votre génération.

— Chacune de nous a sa vie, nous ne nous ressemblons pas ; ma meilleure amie s'est suicidée par amour ; la vôtre n'a aimé personne. Mais vous croyez facilement, chère Marie, que tout le monde a été, à votre image, tendre, fidèle, indulgente, ne pensant qu'aux autres. Madame de Toussieu, on ne fait pas une femme comme vous tous les vingt ans !

Elle se coula de nouveau dans le cabinet de toilette, laissant sa vieille amie bien interdite. Celle-ci la rappela cependant :

— Christiane, soupçonnez-vous la raison qui ramène Hervé ici?

— La raison, mais le plaisir de faire un voyage en Italie, je suppose. Voici bientôt trois ans qu'il ne quitte guère son pays, sa Korrigane doit lui peser ! Pauvre Hervé, pourvu qu'elle ne le fasse pas enrager autant que moi !

A table, Mme Bréssy fut aussi naturelle et gaie que de coutume. Mme de Toussieu et Vidalin, à qui la vieille dame avait rapporté cette conversation, la considéraient avec stupeur, mais émerveillement. Ils se demandaient si elle n'était pas extraordinairement rouée ou si elle manquait de cœur. Ils essayaient de la juger, c'est-à-dire de la comparer à eux-mêmes. Elle leur était entièrement étrangère. Ils avaient des choses de l'amour une idée toute faite, très banale, créée avec les souvenirs véridiques de cent amours, avec les souvenirs transposés du leur. Comme tous les esprits de leur sorte, ils ne tenaient aucun compte de la vérité humaine. Ils avaient raison ; leur illusion s'était accommodée de leur existence ; cela avait achevé de leur brouiller l'esprit ; nous devons à nos échecs une grande partie de notre intelligence.

Cependant Mme Bréssy ne jouait pas la comédie ; elle était sincère en disant qu'elle avait oublié Hervé de Couëngo ; elle ne lui en voulait même pas d'avoir pu l'oublier si vite. Toutes nos actions ne descendent pas en nous à la même profondeur, certaines sont vraiment voulues par notre être intime ; le plus grand nombre nous sont imposées par les circonstances, notre entourage, notre insincérité foncière, un faux point d'honneur. La délivrance de Christiane était complète ; elle avait un jour comparé cet amour à un médecin qui découvre un être neuf ; elle avait sans doute choisi cette image triviale, car les souvenirs qu'elle gardait d'Hervé de Couëngo lui étaient pénibles. Elle avait abandonné beaucoup de sa jeunesse entre ses lourdes mains.

De nouveau, Mme de Toussieu et M. Vidalin se regardèrent.

Depuis quelques minutes, Christiane se taisait et laissait son œil errer dans le vide. Ils se sourirent avec un air de triomphe : Christiane se croyait très forte ; allons donc, elle était comme les autres !

Mais Mme de Guistelle interpellait son amie.

— Tu ne m'as pas raconté ce que tu as fait aujourd'hui.

— Je me suis promenée avec Chaudoin jusqu'à l'île de San-Servolo. Il était dans ses mauvais jours, il disait qu'il finirait sa vie avec les fous ; qu'au surplus, ce ne serait pas déjà si mal, que Beethoven et Michel-Ange préféraient leur société à toute autre.

— Les vieux camarades de Michel-Ange n'étaient pas exactement des fous, objecta Vidalin.

— Je n'en sais rien. Je laisse à Philippe ses opinions ; je lui ai dit qu'il se vantait comme d'habitude, qu'il n'avait rien d'un égaré, qu'il lisait tous les jours la cote de la Bourse, que je ne me prenais pas à ses façons hirsutes ; nous avons fini par nous disputer, et nous sommes rentrés, mécontents l'un de l'autre, et ravis de notre promenade.

— Quel drôle de garçon ! dit Mme de Guistelle.

— Il a tout pour être heureux et il souffre de tout. Je le plains sincèrement, car avec les meilleures qualités que l'on peut souhaiter, il se délecte à souffrir. D'ailleurs, si j'ai une telle amitié pour lui, c'est que j'espère bien lui être utile, je crois toujours que je l'aiderai à guérir.

— Tâche plutôt de ne pas prendre sa maladie ! dit la sage Mme de Guistelle en se levant de table.

— Oh ! je ne risque rien, je suis vaccinée, répondit Mme Bréssy, en haussant légèrement ses belles épaules.

Et, de nouveau, Mme de Toussieu et M. Vidalin échangèrent un regard consterné, comme s'ils se disaient tout bas l'un à l'autre : « Quelle génération ! »

II

— Qui sont ces Couëngo qui vont venir ici? demandait Philippe Chaudoin à Mme Bréssy quelques jours après, à la fin d'un dîner où Mme de Guistelle avait annoncé incidemment leur arrivée prochaine.

— Un ancien ami à nous, qui vit en Bretagne depuis son mariage. Nous le voyions très souvent autrefois, Blanche et moi.

— Vous n'allez pas me lâcher constamment pour lui, grommela le jeune homme.

— Je ne connais même pas sa femme. Je vous dis qu'il est devenu une sorte de hibou.

— Comme je le comprends ! s'écria Chaudoin.

— Mais lui, c'est un vrai hibou, dit Christiane, tandis que vous...

Elle rit de son rire frais et clair, de son beau rire de déesse marine, et vint s'asseoir auprès de la comtesse de Guistelle, qui lui passa doucement la main dans les cheveux et lui dit avec admiration :

— Comme je t'envie de rester aussi jeune, ma chère Christiane.

Elles étaient veuves toutes deux et presque du même âge, qui touchait à la trentaine, mais Mme de Guistelle affectait d'être plus âgée qu'elle ne disait. Il y avait toujours eu en elle de la désabusée et de la grondeuse. Avec un cœur excellent, elle aimait à conseiller, voire à morigéner. Sa fortune personnelle, qui était considérable, eût pu lui fournir les éléments d'une existence variée. Mais elle vivait dans son hôtel à Paris, dans son palais à Venise, en petite bourgeoise sans désirs méprisant le luxe auquel elle se sentait obligée, n'ayant d'autre plaisir que celui d'une intimité choisie, sur laquelle elle se plaisait à veiller, comme une poule fait ses poussins. Elle traitait Christiane en enfant gâtée, un peu folle, très capricieuse, plutôt par goût de cajoler quelqu'un de ce genre que par souci de la vraisemblance. Christiane faisait l'enfant gâtée, en effet, auprès de son amie, mais celle-ci, peu à peu, lui avait imposé ce rôle qui n'avait jamais été spontané. C'était de même une conviction chez Blanche que le courage seul rendait Christiane gaie et, qu'au fond, elle ne cessait pas de regretter son mari. Elle même avait fait avec le sien assez mauvais ménage, mais elle était de ces êtres pour qui la mort communique à ceux qu'elle prend une sorte de perfection conventionnelle ; elle avait transformé en qualités les défauts dont elle avait le plus souffert et vivait, comme tant d'autres, dans le regret d'un passé qui ne lui avait apporté aucune joie. Elle se vouait ainsi à la tristesse, peut-être par une ancienne habitude d'enfant très pieuse, formée dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, peut-être pour donner à sa vie le seul romanesque dont elle fût capable. Avec une grande bonté, elle souffrait d'une extrême aridité d'imagination ; une douleur supposée et dont elle ne souffrait pas, mais qui lui créait l'atmosphère de mélancolie qui lui était nécessaire, la rendait parfaitement heureuse. Elle ne le savait pas. Et croyant Christiane semblable à elle, elle parlait de leurs chagrins communs et de l'avortement de leur vie, comme si elles fussent deux naufragées accrochées à la même épave. Mme Bréssy croyait toujours s'entendre dire : « Cette petite, avec un tel chagrin, quel héroïsme elle a dans la vie, quelle grandeur d'âme ! » Chaque regard de Blanche la plaignait, chaque parole lui apportait un réconfort : « J'admire ton courage, semblait elle lui crier ; mais tu ne me tromperas pas. » Cependant Mme Bréssy, par pudeur et dignité, ne disait jamais ce qu'avait été son existence

avec M. Bréssy, industriel riche auquel on l'avait mariée, parce que le comte de Mérindol, son père, s'était ruiné au jeu.

Un sentiment contraire avait fait adopter par Mme de Guistelle Léopold Vidalin et Mme de Toussieu. Libéré par la mort de M. de Toussieu, ce vieux couple avait cette sorte de dignité et de noblesse que donne une longue fidélité. Mme de Guistelle les aimait, parce qu'ils étaient, à ses yeux, l'image vivante et mensongère du ménage qu'elle aurait fait avec son mari, sur la fin de leurs jours, si Dieu ne lui avait pas commis la grâce de le remplacer par son souvenir. Mais étant eux-mêmes naïfs et simples comme ceux qui n'ont jamais eu souci que de l'amour, ils passaient leur vie en plaintes sur le malheur de Blanche et lui rendaient en branches de cyprès les roses dont elle les comblait.

Léopold Vidalin, critique d'art estimé, mais peu connu, était de ceux qui ont ressuscité la pré-renaissance italienne. Hors de cela, il ne savait rien. C'était un vieil enfant, candide et sentimental, chez lequel l'âge était venu accentuer les illusions de l'adolescence.

Sa vieille amie, plus madrée que lui, n'en partageait pas moins ce trésor de candeur que donne une vie parfaitement heureuse. Il y avait quelque chose d'évangélique dans ce vieux couple, et leur idylle tournait à l'image d'Épinal.

— Si Léopold meurt avant moi, avait-elle coutume de dire, je ne lui survivrai pas.

Jupiter les eût transformés, lui, en chêne, elle, en lierre, par admiration pour une telle tendresse ; mais dans ce monde qui a perdu les saines traditions mythologiques, la destinée devait réaliser le vœu de la bonne Mme de Toussieu.

C'était l'illusion où était Blanche, touchant son mariage à elle, qui avait défendu à Christiane de lui avouer sa liaison avec Hervé de Couëngo ; la révéler, c'était, en effet, lui apprendre les vrais sentiments qu'elle avait eus vis-à-vis de son mari. Elle se sentait libre à l'égard de celui-ci, mais non de détruire l'image flatteuse qui lui survivait. Elle craignait aussi le besoin de moraliser de Mme de Guistelle, qui l'aurait d'abord blâmée, mais qui l'eût certainement empêchée de rompre avec Hervé. Elle était d'ailleurs discrète par nature ; elle l'eût été davantage si les circonstances et l'imprudence naturelle de Couëngo ne l'avaient obligée, certain jour, à se confier à l'obligeante Mme de Toussieu.

Assis dans un fauteuil, un cigare aux doigts, Philippe Chaudoin écoutait avec agacement Vidalin expliquer les origines de l'art italien au quatorzième siècle ; les deux hommes ne s'aimaient guère.

Philippe trouvait Vidalin démodé ; celui-ci le jugeait un amateur. Ce jugement exaspérait le jeune homme, parce qu'il le sentait vrai.

Philippe Chaudoin, à trente-cinq ans passés, n'avait encore pu se fixer sur rien. Il attribuait faussement à l'abus de l'analyse son inaptitude à aucune création ; l'inconstance foncière de son esprit n'en était pas même responsable, mais sa vanité, d'autant plus considérable qu'elle était plus secrète. Il aurait voulu se manifester au regard des hommes par quelque chose d'admirable et, ne le pouvant pas, il préférait le silence. Il était trop intelligent pour se juger, comme tant de ratés, sur ses velléités plutôt que sur ses réalisations ; il gardait le sentiment des nuances. Mais il se croyait victime du besoin de l'absolu, de l'amour de la perfection, alors qu'il s'épuisait d'orgueil. Chacun de ses échecs lui faisait estimer plus haut la réussite par laquelle il s'en vengerait plus tard. Après avoir passé par le quai d'Orsay, et donné assez tôt sa démission, il avait voulu se consacrer à l'histoire, il avait ensuite glissé de là à celle de l'art, puis à la peinture. Il n'écrivait, ni ne peignait mal, mais n'importe quoi. L'impérieuse nécessité du choix lui manquait, et son ambition devenait d'autant plus grande que ses moyens étaient minces et ses projets indécis.

Un menuisier, dans son établi, peut finir par croire qu'il sera empereur ; un député, non. Il y a dans le fait de se rapprocher d'un but quelque chose qui délimite avec netteté la distance qui vous en sépare. A son âge, Chaudoin ne s'acceptait pas encore ; il échafaudait sur soi-même des constructions artificielles.

Mais, malgré lui, son insatisfaction lui donnait de l'aigreur ; il jouait volontiers au bourru bienfaisant ; au fond, il n'était que bourru. On le lui passait à cause de son intelligence qui était grande et de ses connaissances qui étaient réelles. C'était un esprit méditatif et qui avait mûri dans la solitude ; d'où l'exagération de sa personnalité. Il eût été capable d'un grand dévouement s'il l'eût été d'une vraie foi, mais il ne croyait qu'au lendemain, et parce qu'il supposait que le lendemain retentirait de ses louanges. On ne voit guère dans l'avenir qu'une projection de soi-même.

Vidalin l'avait connu encore jeune et introduit dans le petit milieu de Mme de Guistelle ; à ce moment, il l'aimait, car il le dirigeait dans ses études. Chaudoin s'était vite rebiffé et avait pris le contre-pied des opinions de son professeur, qui le détestait aujourd'hui, mais Mme de Guistelle et Mme Bréssy le protégeaient ; il fallait bien le supporter, quitte à gémir sur sa déconvenue dans le sein de Mme de Toussieu.

Dans l'antipathie que Philippe éprouvait à l'égard de Vidalin,

il entrait ce sentiment que, malgré tout, Vidalin était quelqu'un. Peu de chose si on le comparait à un Baudelaire, à un Gautier, mais beaucoup à côté de Chaudoin qui n'était rien. Celui-ci avait beau, comme il disait, connaître les limites de Vidalin, Vidalin avait rempli l'espace circonscrit par elles ; tandis que Chaudoin, tout en feignant d'ignorer les siennes, les voyait néanmoins flotter dans le vide. La supériorité qu'il possédait sur Vidalin de pouvoir le critiquer, n'en était une qu'à ses yeux ; il ne le critiquait ainsi que parce qu'il existait. Il comparait, pour mépriser Vidalin, son œuvre critique à celle qu'il portait, lui, Philippe, dans sa pensée, mais qui n'en sortait pas ; c'est l'éternelle méthode de ceux qui ne sont pas nés créateurs et qui en souffrent ; Chaudoin réalisé aurait sans doute été inférieur, même à Vidalin ; peut-être le savait-il si bien qu'il ne tentait pas cette épreuve. Mais la présence de Vidalin causait à Philippe une irritation qu'il blâmait, mais qu'il ne refrénait pas. Sans doute, sans cette cause imperceptible de déception, eût-il montré par la suite moins de nervosité. Nous ignorons presque toujours les infiniment petits qui sont à l'origine de nos actions ; c'est toujours l'avalanche que déclanche au début la moindre pierre qui roule, moins encore, l'écho d'une parole presque sans signification par elle-même.

Philippe Chaudoin était petit, avec quelque chose de chétif et de passionnément intelligent, des yeux admirables, un nez mince et comme vibrant, les joues émaciées, un collier de barbe brune et frisée ; on ne pouvait lui refuser ni autorité, ni ardeur ; il était tout combat, et combat intellectuel ; mais il se battait pour soi et non pour une idée. Triste combat où l'on est vaincu d'avance ! Il y a quelque chose d'infiniment fécond pour un esprit à collaborer avec l'universel ; le moi s'efface devant lui. C'est le moment où le dieu décrète, où la pythonisse s'oublie. Qu'elle renaisse quand il a passé, l'œuvre de prédiction n'en est pas moins accomplie, le souffle peut voler ailleurs. L'humilité bienfaisante manquait à Chaudoin. Peut-être sa vanité seule l'a-t-elle emporté dans l'oubli.

A l'époque dont je parle, Mme Bréssy avait sur lui la plus grande influence.

Pour ne pas être séparé d'elle pendant les trois mois qu'elle passait chez Mme de Guistelle, il avait loué un appartement dans un palais qui portait un nom juif et qui donnait sur le Grand-Canal à l'endroit même où il fait un coude avant de bifurquer sur la lagune. Il l'avait meublé de choses baroques et incommodes, mais Mme Bréssy avait su le rendre habitable, car elle avait, comme la plupart des femmes, ce sens de l'adaptation à la réalité qui manquait à Philippe.

Il passait là de longues heures oisives et tourmentées, replié sur soi-même, s'interrogeant, en même temps anxieux, hardi et timoré, parcourant sans cesse le chemin circulaire que font les nerveux qui vont de l'exaltation au découragement, de la frénésie à la froideur. Il haïssait, disait-il, le climat tempéré, car il y faut de l'égalité d'humeur et de pensée ; il jugeait médiocre ce qui n'est pas excessif, parce qu'il était lui-même sans retenue. A l'inverse de Mme de Guistelle, il faisait subir à son bonheur de telles métamorphoses qu'il le changeait en malheur ; malheur presque sans cause, malheur abstrait, plus effrayant qu'un vrai malheur, comme la photographie d'une opération est plus impressionnante que l'opération.

A cette heure, assis près de la fenêtre, il s'irritait de la venue prochaine de ces Couëngo qui troubleraient ses habitudes et rompraient la douceur de cette intimité chez Mme de Guistelle, déjà empoisonnée par la présence de ce Vidalin et de son amie. Il avait pour Mme Bréssy, sous l'amitié qu'il lui témoignait, des sentiments farouches et complexes qu'elle connaissait bien et qu'elle savait dompter. Bien qu'il la crût rigoureusement honnête, il pensait toujours qu'elle finirait par aimer ; cette pensée l'affolait ; il se réveillait parfois, la nuit, pour y réfléchir ; et dans le désordre où sont alors nos pensées, cette crainte suffisait à créer un objet qui prenait figure de catastrophe.

— Ah ! si elle m'avait aimé ! se disait-il alors, avec rage.

Car ce pessimiste avait la même conviction que les naïfs Toussieu : à savoir que l'amour est chose absolue qui modifie totalement les caractères et non un sentiment que notre personnalité modifie à mesure qu'elle le traverse. Il croyait que la demi-faillite de sa vie avait pour cause l'indifférence amoureuse de Mme Bréssy à son égard, et tout en l'adorant, il nourrissait des sentiments de sourde rancune.

Elle était clairvoyante et connaissait son Chaudoin. Elle cessa de causer avec Blanche et se rapprocha de lui ; elle mit sur son épaule sa main fragile et l'y appuya doucement.

— Eh bien, Philippe, que se passe-t-il? Vous semblez sombre !

Un mot pareil, ce geste, cela suffisait à écarter les nuages, à faire naître sur le visage inquiet de Chaudoin un sourire charmant, dans ses yeux, un clair regard.

— Je ne le suis jamais quand vous êtes près de moi, dit-il doucement. Mais tout à l'heure, ma pensée m'entraînait loin de vous.

— Je ne suis pourtant pas loin, dit-elle, avec son rire clair et haut.

— Si. Tous ces gens nous séparent. Je ne me sens pas avec vous quand je ne suis pas seul avec vous ; tout vous dérobe à moi !

— Et vous n'êtes que mon ami ! dit Christiane, avec un mélange de pitié et d'horripilation.

La figure de Chaudoin se contracta ; de nouveau, les nuages s'amassèrent sur son front, son regard durcit, sa bouche, si molle tout à l'heure et souriante, se figea ; il revit en une minute le vide de sa vie, et se rappela que la cause de tous ses malheurs se tenait devant lui, sous la forme d'une claire jeune femme saine, aux épaules blanches et drues.

— Vous serez toujours le même, dit-elle avec un soupir. Tout vous rend mécontent...

Elle n'ajouta pas ce qu'elle pensait ; tout le rendait mécontent parce qu'il l'était de lui.

— Ai-je beaucoup de raisons de ne pas l'être? dit-il à mi-voix. Quelle ne serait pas ma médiocrité si je ne me réjouissais pas des miettes que la vie me donne? Ah ! Dieu, je suis doué d'un plus bel appétit que cela !

— Voilà le grand mot lâché, Philippe, vous avez peur de devenir un médiocre si vous vous croyiez heureux !

— Je vous demande pardon, Christiane : vous savez mieux que personne ce qui m'aurait rendu heureux et que je ne l'ai jamais été. Vous ne croyez jamais à la souffrance d'autrui, non par héroïsme, comme le croit Blanche, mais par insensibilité.

Elle ne répondit pas ; ces reproches la peinaient, et elle ne pouvait pas lui expliquer, sans blesser le point le plus secret de Philippe, ce qu'il nommait sa sensibilité. Dans sa tendresse pour lui, qui était grande et sincère, elle se fût jugée coupable en portant atteinte aux illusions sacrées que Chaudoin entretenait sur soi-même.

— Vous êtes injuste, dit-elle enfin, et vous ne me comprenez pas !

— Ah ! fit-il, voilà le grand mot des femmes ! Je ne vous comprends pas ! L'éternelle incomprise, l'éternelle méconnue ! Et cependant, vous, Christiane, vous êtes une des femmes les plus intelligentes que j'ai rencontrées ! Cela ne vous empêche pas de vous croire une victime, même vis-à-vis de moi.

— Comme vous êtes violent ! Qu'avez-vous?

— Il y a... que je suis furieux de l'arrivée de ce Couëngo, de ce vieil ami, comme vous dites, qui va vous accaparer, m'empêcher de vous voir, de sortir avec vous.

Un sourire ambigu se forma sur les lèvres de Christiane, sourire où elle enfermait toutes les choses contradictoires qui traversaient son esprit. Elle s'étonnait que l'intuition de Chaudoin aiguillât sa pensée sur une voie, ma foi, assez directe. Malgré tout, l'arrivée de Couëngo l'irritait suffisamment déjà pour que Chaudoin ne lui imposât pas ses

rancunes et ses soupçons. Elle répliqua avec une colère naissante :

— Eh bien ! vous verrez ce qu'il en est !

Puis elle revint s'asseoir auprès de Blanche de Guistelle.

Vidalin distingua d'un œil sournois le malaise de Chaudoin et de Christiane et s'en réjouit secrètement ; un mot, saisi au passage, l'avait renseigné ; il en profita.

— Je suis curieux de savoir, dit-il, ce que la vie aura fait de notre bon Couëngo. Le retrouverons-nous aussi enthousiaste, aussi jeune que jadis? Ou le mariage l'aura-t-il vieilli? Vous souvenez-vous, Blanche, de ce soir où il fut si charmant, si drôle, en revenant du théâtre?

Philippe Chaudoin se leva :

— Excusez-moi, chère amie, mais je dois rentrer un peu plus tôt, ce soir.

— Qu'avez-vous?

— Rien. Un peu de migraine...

— Voulez-vous de l'antipyrine? J'en ai justement un cachet sur moi, dit hypocritement Christiane.

Il la remercia froidement et s'en alla.

— Qu'a donc notre ami? fit Mme de Toussieu. Il est bien maussade.

— Il est comme nous, dit Christiane, il a la migraine de temps en temps, quand il ne veut pas s'expliquer.

Elle ne tarda pas d'ailleurs à se retirer aussi et Mme de Guistelle recommença à parler de son mari à ses seuls auditeurs fidèles et d'ailleurs rendus d'obstinés veilleurs par trente ans de vie parisienne.

III

Quand il fut enfermé dans la petite pièce humide qui lui servait de fumoir et de cabinet de travail, Philippe Chaudoin commença d'éprouver une singulière honte de sa conduite. Il fumait des cigarettes dont il tirait deux ou trois bouffées, puis qu'il rejetait au loin, avec une rage sans motif.

— Je suis ainsi fait, se disait-il en marchant dans cet étroit espace, qu'incapable de jouir de quelque chose, je ne peux que rendre aussi les autres malheureux. Il y a en moi un appétit de destruction et de désordre. Et cependant, Christiane et Blanche me montrent-elles assez d'indulgence et de bonté ! Et je ne leur témoigne ma reconnaissance que par ma tyrannie, mes grogneries et mes injustices. Mais cette vie m'est à charge. Il me manque trop de choses, il me manque ce qui permet à tant de destinées d'être riches, pleines, comblées ! Que me reste-t-il? A trente-cinq ans, qu'ai-je obtenu,

qu'ai-je réalisé? Je suis un inutile et un ambitieux et je fais le tourment de ceux que j'aime...

Quand il commençait sur ce thème, il risquait fort de l'allonger démesurément. Il prenait un âcre plaisir à se noircir, à pousser au prsonnage le mince individu qu'il était. C'était en quelque sorte sa justification ; en se lamentant sur sa misère morale, il se donnait de la grandeur.

Il avait allumé quelques bougies dans un vieux candélabre de verre ; une odeur fade et presque putride entrait dans la pièce étroite et longue où il remâchait son dégoût. Il essaya de lire, mais il était trop préoccupé de lui-même pour suivre une pensée étrangère.

— Et tout cela pour cet imbécile de Couëngo ! dit-il en repoussant le livre.

Couëngo ou un autre, tout lui était bon pour surexciter ses fureurs maladives.

— Qui me donnera la paix, la paix du cœur, l'harmonie intérieure?

Il fit réflexion que depuis qu'il connaissait Vidalin et Mme de Toussieu, il devait reconnaître qu'ils étaient heureux.

— Oui, répéta-t-il avec fureur, ils sont heureux ! Ils sont heureux depuis des années ! Les imbéciles ! Les imbéciles !

Sa fureur le soulagea un peu ; il décocha encore quelques invectives dans le vide, puis il atteignit une feuille de papier, car il voulait envoyer, au matin, un billet à Mme Bréssy.

Douce amie,

Vous avez raison; je suis un fou, un malade, un empêcheur de danser en rond. Je suis mûr pour Bedlam, pour Santa-Lucia, pour Charenton. Mais qui aura pitié de moi, sinon vous, la bonté changée en déesse marine, et la sage Blanche? Excusez-moi auprès d'elle. Excusez-moi auprès de vous. La belle ambassadrice que j'aurai là auprès de Votre Altesse Sérénissime! Dites-leur à toutes deux que je suis quinteux, maussade, difficile à vivre, c'est vrai, mais que j'ai trop de sensibilité pour vivre gaiement dans ce monde et que si vous me fuyez l'une et l'autre, plus rien ne me restera sur cette honteuse planète, paria de l'infini! Et pour me prouver personnellement que vous ne me gardez, pas rigueur, venez vous promener avec moi : je ne vous mènerai pas à San-Servolo, de crainte que l'on ne m'y retienne. Voulez-vous que je passe vous prendre ou préférez-vous me donner rendez-vous au Florian, vers quatre heures?

Je vous baise humblement les mains.

Votre ami repentant.

Quand il eut signé son billet, il se sentit soulagé d'un grand poids et s'en fut se mettre au lit.

Mme Bréssy reçut cette lettre au matin ; elle y répondit aussitôt par les mots suivants :

Mon cher Philippe,

Pour cette fois encore, je vous pardonne, mais ne recommencez pas. Les journées sont belles, mon ami, pourquoi vous obstinez-vous à jouer le rôle du vilain petit nuage noir qui tourne dans un coin du ciel et assombrit la lumière? Votre vie est triste, dites-vous : mais c'est vous-même qui l'attristez. Prenez garde, Philippe; on crée les événements que l'on craint à force de penser à eux! Un de ces jours, nous irons ensemble à la Scuola di San Rocco ; *je vous mènerai voir ces belles personnes tranquilles qui assistent aux plus grands événements du monde sans rien perdre de leur tranquillité majestueuse, ni de leur sereine splendeur. Je voudrais être l'une d'elles! Et vous tâcherez de les imiter. Ne venez pas me chercher. Blanche et moi, nous irons cet après-midi chez la princesse Malcontenta. Mais soyez à la Luna vers cinq heures et demie. Je vous y prendrai...*

En recevant cette lettre, Philippe Chaudoin fut content comme un enfant. Il avait ainsi des allégements, des attendrissements puérils qui succédaient presque sans transition à ses crises d'humeur noire. C'était comme si, quelques gouttes d'eau ayant purgé un nuage, brusquement le soleil écartait les menaces de pluie et ouvrait un trou dans l'azur. Brusquement, un sang plus jeune coulait dans ses veines, il reprenait confiance à vivre et il souriait de pensées, qui, une heure plus tôt, l'eussent presque conduit au suicide. En ce moment, il songeait à cette promenade avec Christiane comme à une féerie, à une aventure délicieusement libre et romanesque, bien que le même fait, il l'eût attendu, la veille, avec indifférence, trois jours avant avec une sourde haine. Le plus souvent, d'ailleurs, il rejoignait Christiane avec l'idée que ce dernier rendez-vous ne se terminerait pas sans un événement miraculeux. Il ne savait pas ce que ce serait ce miracle, mais il le devinait comme une de ces combinaisons mystérieuses du silence, de la nostalgie et des larmes, qui réunissent deux cœurs dans la même effusion. A de tels moments le paradis ne résiste plus, il éclate soudain comme le fait la fleur de l'agave ; et l'on peut embrasser le double d'une femme sans que celle-ci s'en aperçoive et se sente blessée dans sa pudeur. Tout cela et bien d'autres rêves agitaient l'esprit inégal de Philippe Chaudoin.

Tous ces mirages se présentaient comme des marches de son esprit, des cheminements à travers le temps et l'espace ; au bout de chacun d'eux, il y avait Christiane, Christiane l'attendant avec une lampe d'argent, Christiane au seuil d'une porte, au haut d'un escalier, Christiane, seul obstacle qui le séparait d'un jardin de feu.

Ce foisonnement d'images germait en lui sans cesse, tantôt visibles, tantôt invisibles. Il eût voulu en éblouir Christiane, mais l'image ne vaut que traduite, et Philippe n'avait pas la clef du domaine intérieur. Jamais cependant il ne précisait ce qu'il attendait exactement de la jeune femme. Ou plutôt, il n'attendait positivement rien, mais il vivait comme si l'impossible devait arriver.

Sitôt qu'il se trouvait non plus en face de son rêve, mais de Christiane, réelle et d'une beauté précise, limitée, plus éclatante que la beauté déjà un peu vague et trop imparfaitement poétique qu'il imaginait à sa place, il renonçait sans effort à un imprévu auquel il ne croyait guère, et il la quittait sans déception, résigné à ce que le romanesque n'intervienne pas dans leur histoire. Ce n'était que dans la nuit, quand son cerveau travaillait dans le vide que revenait confusément en lui cette espérance qu'il arriverait un jour entre Mme Bréssy et lui quelque chose de féerique et de définitif et qu'il se remettait à croire que ce serait pour le lendemain. Il avait renoncé à amener Christiane à ce résultat par lui-même ; elle s'était assez nettement expliquée là-dessus avec lui pour qu'il ne pût en douter, mais s'il avait perdu confiance dans son pouvoir de persuasion ou dans son éloquence amoureuse, il ne perdait pas toute foi dans cet élément toujours actif et toujours subtil qu'Edger Poë appelle quelque part *l'Esprit de roman*. C'était à cet esprit que Philippe remettait le soin de son avenir, du moins en ce qui regardait la jeune femme.

Il faisait une de ces journées scintillantes, dont on se dit qu'on n'en a jamais vu de pareilles, tant la mémoire flétrit ce qu'elle conserve et échoue à immobiliser l'image du bonheur. La lumière était à la fois compacte et spiritualisée, elle créait une atmosphère d'or laiteux, dispersée en mille facettes par un vent léger, espiègle comme un lutin. Une promesse magique visitait le monde : chaque navire qui ouvrait ses voiles sur la Giudecca semblait embarquer pour le Jardin des Hespérides ; chaque péotte, apporter des profondeurs mystérieuses du fleuve Océan une sirène, une perle. Les mouettes, cependant, se livraient à leur chasse affreuse, et donnaient de larges coups d'ailes au-dessus de l'eau qu'elles éraflaient. Le long d'un quai, se tenait un marchand d'hippocampes, qui vendait sur son éventaire un Apocalypse en miniature. Philippe se demandait tout en mar-

chant pourquoi certains jours nous appartenons, par miracle, au monde extérieur et vivons de sa vie propre et pourquoi il est si rare que nous puissions sortir de cette sorte de cave ou de boutique enfumée, presque sans jour sur l'extérieur, où nous avons accoutumé de passer à peu près toute notre vie. Il fit réflexion qu'il avait dans ses mains une sorte de talisman, qui, comme dans un conte oriental, lui rendait soudain visible ce qui l'entourait : ce talisman, c'était la lettre de Mme Bréssy. Il en avait reçu cent de semblables : aucune ne l'avait éclairé comme celle-ci, qui ne contenait rien de plus que les autres. Mais dans notre vie spirituelle ce qui vient de l'extérieur ne produit son plein effet que s'il y a conjonction avec des éléments intérieurs, la joie que nous donne autrui, autrui ne nous la donne que si nous sommes en état de grâce. Nous ne nous modifions pas comme les caméléons d'après ce qui nous entoure ; c'est ce qui nous entoure qui prend, en nous approchant, la coloration de notre âme.

Philippe, ce jour-là, se sentait vraiment en état de grâce ; aucun des poisons qu'il distillait d'habitude ne l'intoxiquait et, comme il arrive en pareil cas, la liberté d'esprit que lui laissait cette pureté inattendue le jetait à l'excès contraire, aux limites extrêmes de la plénitude et du bonheur. Il ne pensait pas, car il connaissait les funestes ressources de son esprit, mais il s'abandonnait à ce qu'il voyait comme Christiane lui avait recommandé de le faire et, au passage, il donnait joyeusement, curieusement, sa sympathie à ce que rencontrait son regard ému et indifférent. Les mille figures qu'il croisait l'intriguaient et l'amusaient, ces passants de la vie de Venise qui semblent sortir d'on ne sait quelle estampe ancienne ou de quel palais en ruines.

Ici, c'était une femme âgée qui marchandait des poissons rouges à un étalage en plein vent, vêtue d'un vieux châle de cachemire, autrefois couleur de feu ou de fleur de flamboyant, devenu aujourd'hui d'un rose délicieusement safrané ; là, un étrange vieillard qui portait sur son dos un violoncelle, enfermé dans une gaine de toile d'emballage ; plus loin, un mendiant, très élégant, avec des guêtres blanches, une casquette de velours et des lunettes bleues, qui demandait l'aumône d'un air rogue et comminatoire ; ou un nain à grosse tête, qui ressemblait à un kobold et qui portait trois pèlerines superposées. Chaudoin, dans ces longues promenades, croisait souvent les mêmes passants, il les mêlait à son imagination, à ses causeries avec Mme Bréssy ; c'étaient des familiers de la rue et des familiers de sa pensée. Ils avaient la vertu de le sortir de son marasme quand il s'abandonnait à ses ratiocinations infinies pendant ses promenades solitaires. Ce jour-là, la rencontre successive de ses quatre fétiches

lui donna un redoublement de plaisir. Il rit presque haut quand il vit, campo San-Paulo, au passage du facteur, une femme dérouler d'une fenêtre une longue corde d'où pendait un panier dans lequel le facteur déposa une lettre et, du même panier, un monsieur qui passait par là, comme par hasard, tirer une autre lettre, qu'il mit dans sa poche sans se retourner.

Cette vie humble et fantasque à la fois l'amusait et l'étonnait par son imprévu. Comme il se croyait appelé à une destinée éclatante, il avait naturellement le mépris de ce qui est quotidien. Aussi avait-il quelque surprise à observer que la vie pouvait être gaie, aimable ou pittoresque en dehors d'une destinée romanesque. Il dut reconnaître une fois de plus que Christiane avait raison. Il devait se rappeler longtemps les épisodes de cette journée ; car elle fut une des plus heureuses de sa vie, et elle le fut, en dehors des circonstances, par un concours heureux de réactions infinitésimales et de dispositions personnelles.

A cinq heures et demie, il se trouvait à la Luna où Mme Bréssy l'attendait.

— Je suis en avance, dit-elle, la princesse Malcontenta était souffrante ; elle n'a pas pu nous recevoir.

Ils embarquèrent et firent signe à leur guide d'aller où bon lui semblerait. Il faisait encore chaud et le visage vous cuisait des reflets brûlants renvoyés par l'eau sourcilleuse.

— Je vous remercie de votre lettre, dit Chaudoin, humblement. Je n'espérais pas autant. J'ai été insupportable, hier soir... Si, si, je le sais, ne protestez pas. Mais je ne recommencerai plus...

Christiane haussa doucement les épaules.

— Vous dites toujours cela, Philippe, mais rien ne vous guérira. Après tout, je ne vous reproche pas tant de vous empoisonner la vie que de le montrer, ce n'est peut-être que de la mauvaise éducation.

— Allez, allez, Christiane, j'ai mérité tous vos reproches. Je tends le dos. Soyez dure, ne me ménagez pas. Hardi ! Frappez fort !

Mme Bréssy hocha doucement la tête.

— Oh ! je ne suis ni une justicière, ni un bourreau, Philippe, je suis simplement désolée de ne trouver dans votre amitié ni sécurité, ni réconfort, mais un esprit instable, susceptible, pointilleux, toujours prompt à se fâcher, à croire qu'on a voulu le blesser et ne se gênant nullement pour vous blesser lui-même.

— Suis-je aussi odieux que cela?

— Non. Je ne crois pas. J'exagère, bien entendu. On exagère toujours quand on dit du mal de quelqu'un.

Mais Philippe savait à peine que Christiane disait du mal de son caractère. Elle parlait de lui et, en ce moment, cela lui suffisait. Ces critiques, que, à d'autres heures, il n'eût pu supporter, tant elles eussent froissé ses nerfs, aujourd'hui lui semblaient enivrantes et délicates comme une louange. En fouillant dans sa nature pour mettre en lumière ce qu'elle renfermait de médiocre et d'irritant, elle lui donnait, avec son attention, quelque chose de son cœur. Il l'eût écoutée encore longtemps, tandis que des maisons corrodées et salines défilaient sous ses yeux et que le soleil s'abaissait vers la ligne marine qui allait l'intercepter à sa vue ; il l'eût écoutée encore longtemps, à demi tourné vers elle, afin d'apercevoir le contour de nacre et d'or qui limitait sa joue et, autour de l'oreille, ces réseaux de feu qui étaient comme les racines des magnifiques nœuds de cuivre qui tournaient autour de sa nuque et s'ajustaient à ses tempes. Elle parlait d'ailleurs d'abondance, non sans illusion sur la portée de ses discours et persuadée que Chaudoin en appréciait la substance, alors qu'il jouissait simplement de baigner dans ce courant frais et argentin que sa voix répandait autour de lui.

— Vous avez raison, dit-il enfin, et je suis d'ailleurs bien décidé à vous approuver et à vous croire sur tous les points. Hier soir, quand je suis rentré chez moi, j'ai eu tout à coup, je ne sais pourquoi, la vision brusque d'une brouille entre nous, — oh ! venant de votre part, bien entendu ! Et cela m'a été intolérable, j'ai compris que vous m'étiez indispensable. Dans ma vie désaxée, désordonnée, sans pôle fixe, c'est vous seule qui êtes ma vérité. Si je ne vous avais pas, je n'aurais rien. Vous me réconfortez, vous me donnez foi en moi-même, vous me versez sur le cœur un baume de tendresse inexprimable. Vous me donnez le goût du travail, le goût de la vie, vous êtes ma société, ma famille. Quand vous êtes loin de moi, je suis comme une chouette en pleine lumière, j'ai la vue troublée, je ne sais que faire, où aller. Sans vous, je serais sec, indifférent à tout, misanthrope. Entre le monde et moi, il y a vous comme un arc-en-ciel, qui me réunissez à ce monde des vivants que j'exècre et dont j'ai horreur. Christiane, ne m'abandonnez jamais, vous êtes plus que ma vie !

Elle l'écoutait confuse, troublée, hésitante, sentant à la fois sa misère et son cabotinage, sa sincérité et sa prétention, ne sachant comment harmoniser tout cela :

— Si je pouvais croire, dit-elle enfin lentement, que vous dites la vérité !

Ils venaient de passer derrière San Pietro-di-Castello, dont la façade arseniquée et la tour branlante montaient tristement dans un demi-jour encore brûlant. D'énormes chantiers s'ouvraient devant

eux où l'on entendait encore un bruit de forge de Vulcain ; des grues suspendaient au-dessus de l'eau des fils à plomb terminés par des wagonnets, des machines mystérieuses comme le travail des Parques étiraient entre elles un tissu interminable et fantastique, des funiculaires montaient contre le ciel verdâtre, de grandes cages en fer ouvraient dans l'air leurs asiles bizarres et se hérissaient de tringles. Toutes ces architectures se comblaient peu à peu de brume ; mais déjà, des étoiles fixes s'allumaient sur leurs rampes, leurs montants, leurs glissières ; une singulière fête déserte commençait à se doubler dans le miroir mort, à travers cette immense construction de métal qui allumait, au ras du ciel, une nouvelle, fourmillante et singulière constellation. Et tandis qu'ils s'en éloignaient pour tourner San-Michele, Christiane et Philippe entendaient décroître dans la nuit plus lourde ces bruits de marteaux et ces longs rugissements de vapeur qui faisaient de ce petit coin de la ville marine, un antre en communication avec le centre de la terre et tout grondant encore de Titans au travail.

— Pourquoi exprimez-vous ce doute? dit-il. Vous ne croyez pas en ma sincérité?

— En votre sincérité actuelle, oui. Mais je voudrais avoir la même foi dans la vérité que vous exprimez.

Philippe demeura gêné par ce propos. Il eût été incapable de mesurer lui-même cette vérité. Entre le fait de mentir et celui d'exprimer une vérité essentielle de notre nature, il y a place pour des centaines d'interprétations de nos sentiments. En réalité, il croyait à ce qu'il venait de dire, parce qu'il avait besoin d'y croire. Et il avait ce besoin pour deux raisons, parce que cette illusion d'un grand sentiment désintéressé parait de quelque floraison le désert de sa vie, et ensuite, parce que sa dernière chance d'être aimé par Christiane était dans cette nécessité où il la mettait vis-à-vis de lui. Son exaltation était le résultat de tout cela, et aussi des douces influences de la journée et enfin, de la beauté de Mme Bréssy qui, assise à ses côtés, allongeant ses jambes pures dans l'étroite barque, l'impressionnait par sa calme et lumineuse puissance. Aussi il eût juré sur son honneur que tout ce qu'il venait de dire était l'expression même de ses sentiments les plus justes, les plus directs, — et peut-être en effet s'en fallait-il de bien peu qu'ils ne fussent tels.

Il répondit cependant :

— Cette vérité, pourtant, Christiane, elle est bien naturelle. En vous disant ce que vous êtes pour moi, je ne vous surfais pas beaucoup ; je n'ai rien dans ma vie... Non, rien. Cherchez bien. Quelques ambitions? Je n'ai pas le droit de m'en parer tant que je ne les ai pas

nécessitées. Aujourd'hui même cet imbécile de Vidalin est plus que moi. Je n'ai guère d'amis ; je suis trop sauvage et trop triste pour eux. Vous savez quel ménage je fais avec mon frère. C'est un brave garçon, mais quel daim ! Et si je me tourne vers le passé, ce n'est guère plus brillant. Des deux femmes que j'ai aimées, l'une, en qui j'avais confiance, m'a indignement trompé, et je n'ai pas su avoir confiance dans l'autre, qui m'était fidèle, — je l'ai su par la suite, — et que j'ai si fort irritée et attristée par mes soupçons injustes, mes scènes et mon esprit querelleur, qu'elle a fini par rompre avec moi. Vous voyez bien que lorsque je vous dis que je n'ai que Blanche et vous, je ne prétends ni vous flatter, ni vous tromper, ni vous tendre des pièges sournois. C'est l'image même de la vérité.

— Mais moi, dit Mme Bréssy avec un peu de vivacité, ai-je beaucoup de choses dans la mienne? Votre amitié y tient la plus grande place. Ne savez-vous pas que j'ai aussi peur de la perdre que vous-même? Seulement, vous avez affaire à une femme qui jouit heureusement d'une admirable santé morale et physique, d'une femme parfaitement équilibrée, qui n'est ni capricieuse, ni fuyante, ni instable, ni mélancolique, et moi j'ai affaire à un homme ombrageux, nerveux, susceptible, insaisissable et qui est toujours prêt à croire le pire des êtres qu'il aime le mieux !

— Vous me noircissez trop.

— Allons donc, Philippe ! Ne vous ai-je pas vu inventer toute une machination pleine de trahisons et d'ingratitude dont vous accusiez un de vos meilleurs amis sur une interprétation erronée d'un fait insignifiant? Vingt ans de confiance commune ne mettent personne à l'abri de vos architectures funestes. Pour arriver à découvrir une infamie dans l'être que vous estimez le mieux vous l'aideriez à la commettre pour pleurer ensuite sur votre confiance mal placée et vous perdre en misanthropie. Prenez garde, mon vieux camarade, on commence comme vous, on finit comme Timon d'Athènes. Il y a de l'attitude dans tous les partis pris trop prononcés ; dans peu d'années, vous vous serez ankylosé dans votre rôle.

— Je ne demande pas mieux que de vous croire et de suivre vos conseils, si vous voulez consentir à me guider encore. Je sens si bien que sans Blanche et vous, je deviendrais une sorte de porc-épic. Que faut-il faire?

— Commencer par ne pas vous occuper de vous du matin au soir.

— Et de qui faut-il que je m'occupe?

— De moi d'abord.

— Je ne fais que cela !

— Non. Vous vous occupez des sentiments que je peux avoir

pour vous, mais de moi-même, de ce que j'aime ou de ce que je hais, de ce qui me plaît et de ce qui me déplaît, vous n'avez nul souci. Les hommes croient penser aux femmes quand ils pensent à ce que les femmes peuvent penser d'eux ! Je ne vous demande qu'un peu de dévouement et je n'obtiens que beaucoup de tyrannie.

— J'essaierai.

— Voilà une bonne parole, lui dit-elle gentiment, un peu parce qu'elle le pensait, beaucoup parce qu'elle commençait à trouver qu'elle était bien dure pour son vieil ami et qu'il était temps d'oindre de baume tant de blessures.

Ils venaient de longer le vieux cimetière de San-Michele dont le long mur et la tour devenaient lividement verdâtres comme de vieux ossements exhumés. L'eau s'éteignait, mais si lentement cependant que le ciel se ternissant plus vite, elle semblait se rallumer à mesure, et d'abord redevenue mauve et grise, elle se dorait et rougissait à nouveau et flambait comme au coucher du soleil.

Ils rentraient en ville par le Canareggio. Quelques petits arbres se détachaient sur le ciel, roux et comme gratinés, avec leurs feuilles fines, isolées les unes des autres, si distinctes et si opaques qu'on les eût dites peintes sur quelques vieille soie. Dans un *squero*, des gondoles malades, couchées sur le flanc, gisaient comme d'étranges poissons, des esturgeons luisants et noirs. Sur cet hôpital de bateaux, un arbre laissait tomber lentement ses feuilles soufflées et sans couleur.

— Je voudrais, dit Chaudoin à voix basse, je voudrais que vous me disiez, ce soir, que vous croyez en moi, que vous avez foi dans mon amitié, dans ma loyauté, dans mon dévouement, que vous aurez recours à moi dans toutes les circonstances difficiles de votre existence, et que vous croyez que rien ne saurait détruire ma tendresse pour vous.

Christiane sourit à demi ; elle regarda Chaudoin, puis le ciel là-bas qui s'était teinté de cuivre pâle et d'orange, qui s'était voilé d'une buée de roses fondues, et qui changeait maintenant encore, acceptait une nouvelle métamorphose.

— Je vous crois, Philippe, dit-elle enfin.

Il lui prit la main, une main déjà glacée par l'humidité du soir et il la baisa passionnément, avec la bizarre sensation d'avoir sous ses lèvres un pur morceau de glace.

Ils ne se dirent plus une parole jusqu'au seuil du petit palais jaune au seuil duquel Mme Bréssy déposa Philippe Chaudoin.

EDMOND JALOUX.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE NOUVEL ASPECT DES RELATIONS FRANCO-ALLEMANDES

Le mouvement de bascule qui vient de ramener au pouvoir, en France, la majorité qui ne sut pas écarter la guerre, en Allemagne celle qui la veut, constitue un événement considérable, le plus considérable peut-être, par ses suites vraisemblables, qui se soit produit depuis la conclusion du traité de Versailles. Cette dérisoire et funeste opération s'est réalisée par des engrenages divers. En France, elle a été causée par le renoncement de l'ancienne majorité à vouloir être elle-même, et, pour dernier épisode, elle a été marquée par une insurrection de la fonction du premier ministre, inconnue à la Constitution, contre la fonction présidentielle, qui paraît devoir tout primer dans la lettre de cette même Constitution. En Allemagne, c'est un acte nouveau, qui forme appendice au *Camp de Wallenstein*. Nous avons vu sortir de la coulisse, avec un grand bruit de sabots, le soudard von Seeckt, qui n'a consenti à y rentrer que sur les supplications de l'Angleterre et des États Unis.

En dépit de ses airs de bravoure, le radicalisme s'installe dans nos ministères avec un *programme de vaincus :* ses projets fiscaux n'auraient de sens que dans un pays anémié par les défaites ou par les révolutions et, de fait, c'est en Allemagne, c'est en Autriche, c'est dans l'Italie de 1920, quasi bolchevisée, que nous avons vu germer — pour se flétrir aussitôt — ces projets insanes d'impôts

sur le capital, qui sont dans leur principe du communisme certain. Programme de vaincus encore, ces promessses vis-à-vis de l'Allemagne, promesses d'amnistie, promesses d'accommodement, promesses de collaboration. De quelque nom qu'il s'appelle, le gouvernement radical s'avance, flanqué d'une menace de guerre civile et d'un vaste dessein d'aplatissement vis-à-vis de l'étranger, Allemagne comprise.

Telle est, du moins, la thèse interne du *Logos* électoral. Sa mineur et sa conclusion se sont vues dérangées quelque peu par l'imprudence germanique et l'ont forcé, malgré lui, à modifier ses gestes. S'il n'abdique rien de sa rigueur vis-à-vis d'une immense catégorie de Français, il renonce provisoirement à sourire du côté de l'Allemagne rebelle. Ces messieurs se sont regardés dans la glace et, décidément, y ont trop vu de figures de dupes. Mais considérons de plus près le tour de passe-passe qui vient d'être joué à notre barbe par les meilleurs exécutants du *Reich*.

En premier lieu, aucun doute ne saurait désormais subsister au sujet de la dernière consultation électorale : la droite l'emporte et haut la main. De toutes les *fractions* existantes, la fraction nationaliste est la plus nombreuse, la plus massive, la plus profonde, la plus compacte. La plus téméraire aussi. Avec un gouvernement pacifiste comme le nôtre, c'est probablement une chance. Tôt ou tard, en effet, le *Reich* serait revenu à son vomissement. Tôt ou tard, il eût installé bien en vue un Hintze, un Tirpitz. Mieux vaut qu'il ait commis cette imprudence au moment même où elle sert à diminuer la dose d'aveuglement, de crédulité, d'appétit pour l'irréel, dont l'idéologie radicale et radicale-socialiste, surtout quand elle s'étaye sur le socialisme, est naturellement affligée.

Autre certitude : l'impossibilité pour le Reichstag d'écarter du pouvoir cette droite victorieuse, le jour où elle voudra l'occuper. Tout le monde est d'accord là-dessus en France et à l'étranger. M. Mac Donald lui-même, paraît sensible à ce dévergondage. Mais les ambassadeurs anglais et américains, qui ont besoin pour leur politique d'une Allemagne relativement modérée, sont intervenus pour qu'elle gardât les caractères officiels (et menteurs) de la modération, au moment même où elle la reniait par toutes ses voix. C'est une réédition inattendue de *l'Étrange cas de M. Waldemar*, d'Edgar Poë. Par une série d'incantations énergiques, les hypnotiseurs de Londres et de Washington ont réussi à maintenir, contre toute réalité, les traits officiels de l'Allemagne à l'abri de la corruption réactionnaire, ils ont abouti, à force d'objurgations, que cette ressemblance affreuse de l'Allemagne de Weimar avec les

physionomies exécrées de Tirpitz et de Ludendorff fût endiguée, retardée, refoulée, proscrite, mais ils ne font par là qu'accumuler un potentiel effroyable de nationalisme. Il suffira d'un souffle pour en déclencher l'avalanche.

C'est cependant avec ce phénomène, plus proche des fables mythologiques que des réalités quotidiennes, que M. Herriot, bras dessus bras dessous avec M. Mac Donald, s'apprête à traiter d'une façon « définitive », au moment exact où le mot *définitif*, qui n'a guère de sens depuis juin 1919, perd toute sorte d'approximation. En dépit du général Nollet, en dépit des protestations des officieux, mobilisés sur toutes les frontières du « parti » afin d'exhiber ses devises les plus attrayantes, M. Herriot a déjà fait des abandons pitoyables. Pour juger dans quel esprit les conversations vont reprendre avec cette Allemagne faisandée à laquelle on impose un accoutrement de nymphe, il est bon de se reporter à ces conversations semi-officielles, semi-officieuses, tenues par M. Herriot avant son accession au pouvoir.

On se rappelle à quelles discussions a donné lieu l'occupation rhénane. Pour M. Deschanel, pour les maréchaux, pour M. Millerand, finalement même pour M. Poincaré, il restait entendu que les délais de cinq, de dix, de quinze années, n'avaient pas encore commencé à courir, à raison de la mauvaise volonté allemande à exécuter les clauses du traité. Cette interprétation ferme et habile, complétée par l'occupation de la Ruhr, mettait à notre disposition tout un clavier de sécurités et de sanctions, qui, jusqu'à un certain point, suppléaient aux garanties que les Alliés nous avaient refusées. Or, ce patient et formidable échafaudage, il semble bien que M. Herriot refuse de s'en servir, qu'il le regarde comme illégitime et gênant. Sa pensée à cet égard forme un ensemble, où il n'est pas malaisé de se reconnaître. Quel fut, en effet, l'un de ses arguments les plus visibles contre l'occupation de la Ruhr? Celui-ci, que l'échelle des délais d'évacuation risquait de nous laisser en l'air dans la Ruhr : « Quoi, disait-il, vous prétendez rester, qui sait? peut-être cinquante ans à Essen, alors que le traité prévoit le retrait de nos troupes au bout de cinq, de dix, de quinze ans? » Par ces paroles, il montre bien que la thèse, sage, prudente et forte, de ses prédécesseurs ne fait plus partie de l'arsenal actuel du Quai d'Orsay, car il était bien évident que notre présence à Essen, au bout de cinquante ans, puisque cinquante ans il y a, ne se comprenait qu'à cause des manquements prolongés de l'Allemagne, manquements dont l'existence nous maintenait, du même coup, et aussi longtemps que besoin était, sur la rive gauche. Donc, nous ne risquions jamais de rester

« en l'air ». Mais donc, aussi, l'idée que nous puissions nous maintenir sur la rive gauche au delà des délais officiels, brutalement, sottement compris, semble étrangère du tout au tout au stock d'idées politiques de M. Herriot.

Or, de ces délais, le premier va bientôt sonner. Dans six mois, le 10 janvier 1925, la région de Cologne, remise à la garde britannique, doit être évacuée, dans l'hypothèse où cette évacuation ne dépend que de la lettre — cette lettre qui tue — du traité. Tout nous donne à penser qu'elle se fera. Fort bien, mais c'est alors que le problème de la Ruhr, sans attendre cinquante ans, risque de se poser d'une façon terriblement pressante pour le gouvernement français. C'est alors que, les Anglais partis, nos troupes d'occupation de la Ruhr se trouveront dégarnies de toute ligne de repli et de communication avec l'arrière.

Je n'ose, en effet, supposer que dans ce court laps de temps, M. Herriot soit arrivé à régler, d'une façon *définitive*, le problème des réparations, où tant de ministères se sont noyés depuis 1919. Tout en réclamant le retrait de nos troupes de la région d'Essen, il a tenu à préciser — réserve judicieuse — qu'il n'entendait pas l'effectuer gratis. Or, il suffit de considérer l'attitude de la nouvelle majorité allemande pour se rendre compte combien sera laborieuse l'obtention de garanties quelconques pour compenser l'abandon d'un gage aussi fécond que celui que nous détenons.

Que fera donc M. Herriot? Remplacera-t-il les Anglais? Délaissera-t-il le gage? Les revendications de l'extrême droite allemande rencontreraient alors en lui, l'agent d'exécution qu'avec une bonne foi indéniable il s'est toujours défendu d'être. Mais, quand on est travaillé à la fois par la force de certains principes, du dedans et du dehors, par la logique d'une action butée et concentrée, dont les points d'appui sont aussi richement installés que ceux de l'Allemagne du chancelier Marx, consul pour la deuxième fois, on ne fait pas toujours ce que l'on veut.

C'est à forte partie que nous aurons affaire. Pour légitimer son maintien à la tête des affaires allemandes, le docteur Marx devra pouvoir faire état de succès dont l'importance devra se mesurer à la pression exercée sur lui par les droites. Vis-à-vis des Anglo-Saxons, ces mêmes droites monnayeront leur relative modération en une série d'avantages à nous arrachés. Voilà une conjuration extrêmement forte ; elle repose sur des piliers solides, elle se meut par des ressorts puissamment agencés.

La combinaison Marx-Stresemann, mithridatisée par une remarquable succession d'hypocrisies, de traîtrises et d'empoisonnements

réciproques, ressemble de plus en plus, au *leno* des comédies classiques, dont l'utilité consiste à faire argent de tout et qui, sous ce jour, ressemble à l'incarnation du matérialisme historique. Je veux dire par là que l'équipe gouvernementale qui opère aujourd'hui à Berlin est vidée de tout contenu dogmatique, de toute prétention « idéaliste » et ne songe plus qu'à remplir les mandats terre-à-terre dont la méfiance universelle l'a investie.

Pour le moment, ce ministère incroyable sert surtout de table rase où chacun tâche d'afficher ses prétentions. Bien entendu, celles de la droite, — en dépit de la thèse officielle de l'acceptation du programme des experts — figurent en bonne place et, depuis le 6 juin, il ne se passe guère de jour sans que, sous une forme ou sous une autre, elles nous tirent l'œil. Sous couleur d'acceptation il s'agit surtout, dans la cervelle de ces quarts-de-junker, de poser à la France des conditions et des lois.

Dans ce programme mirifique, dont elle accepte « la base » (c'est-à-dire, j'imagine, en bon allemand : les avantages sans les inconvénients), la majorité nationaliste du Reichstag voit surtout l'occasion de rester une bonne année sans verser le moindre pfennig. On ne manque pas une affaire pareille. Le proverbe qui préfère un bon tiens à deux tu l'auras, a cours en tous pays, sans variation de change. En Allemagne, il est aussi coté qu'ailleurs. C'est pourquoi le programme Dawes-Mac Kenna y rencontre tant de sympathies provisoires. Oh ! quand il s'agira de payer, quand les préliminaires, si favorables au « maintien de l'économie allemande », comme s'exprime l'ordre du jour du 6 juin, auront fait place à des jeux plus sévères, alors le fameux programme, dont l'utilité sera usée, obtiendra une presse détestable. Il y aura longtemps que le docteur Marx et M. Stresemann peut-être auront quitté les locaux ministériels. On soutiendra que leur acceptation n'engage pas, ne saurait engager l'Allemagne, on gémira sur les charges qu'ils ont endossées, on récriminera sur la France, on intriguera auprès de Londres et de Washington, on saisira la *Société des Nations*, on parlera de reconstruction européenne, on montrera pour de bon von Seeckt, ses mitrailleuses et son artillerie lourde, bref, on recommencera, en plus fort, les divers tumultes qui, de conférence en conférence, ont toujours abouti à un allègement de l'Allemagne et à la dérision du contribuable français. Les mots n'y feront rien, surtout les mots prononcés au Palais-Bourbon.

Voilà, j'en ai bien peur, quel est, d'ores et déjà, le nouvel aspect des relations franco-allemandes. Ce ne sera pas très brillant. Mais George Dandin l'aura voulu.

René Johannet.

LES LETTRES

LIVRES NOUVEAUX

Déja, en un style émerveillé, Mme Myriam Harry nous a décrit la résurrection de la Palestine. Elle a respiré l'air léger du pays de Gâlil, où flottent les parfums des citronniers ; et elle a assisté à l'effort des *Amants de Sion*, des Juifs venus de tous les points du monde pour réédifier la puissance du « Peuple élu », détruite depuis vingt siècles, et ramener au bercail les brebis dispersées. Le livre de Mme Myriam Harry est une sorte de poème, un chant d'actions de grâce. Il est optimisme. Il est enthousiaste...

Avec Jérôme et Jean Tharaud, qui paraissent avoir visité la Palestine quelques mois plus tard que la « petite fille de Jérusalem », les couleurs s'assombrissent. Ce n'est pas tout à fait la fin d'un rêve. Cela y ressemble beaucoup.

L'an prochain, à Jérusalem! Partout où les Tharaud ont étudié l'âme juive, dans les ghettos de Galicie, de Russie, de Hongrie, ils l'ont entendu, ce souhait opiniâtre, ce cri d'espoir invincible que les fils d'Israël poussent au temps pascal ! La terre que l'Éternel a donnée aux compagnons de Moïse, d'où Titus les a chassés, et que, depuis tant de siècles, se disputent les peuples d'Occident les Arabes et les Turcs, cette terre doit revenir aux Juifs... Les Juifs ont toujours pensé que leur rêve messianique se réaliserait d'abord par le retour aux lieux où s'éleva le temple de Salomon. Or, un des résultats de la Grande Guerre, ç'a été l'établissement, en Palestine, d'un *home national*, selon les desseins mêmes du gouvernement anglais,

pour le peuple juif. Aussitôt la France écartée des Lieux saints, après la conférence de Cannes, quand l'Angleterre eut obtenu ce mandat palestinien auquel elle tenait tant, des Juifs se sont élancés par milliers « à l'assaut de Jérusalem ». Ce spectacle ne pouvait manquer d'attirer Jérôme et Jean Tharaud. Ils sont allés le contempler de près. Qu'on veuille bien le croire : l'amertume de la défaite diplomatique infligée à leur pays n'a pas obscurci la netteté de leur vision. Ces extraordinaires voyageurs ne savent pas seulement discerner, dans un paysage, la tache lumineuse autour de laquelle tout s'ordonne, et par laquelle le tableau s'explique, prend un sens et émeut. Ils discernent, sous la multitude des apparences, le fait vrai et révélateur ; ils choisissent les témoignages décisifs. Ils portent, impitoyablement, la clarté sur tout ce qui semblait, avant leur passage, mystérieux, nébuleux et incertain. En une dizaine de descriptions et de récits qui sont autant d'œuvres d'art, autant d'études d'histoire, pénétrantes, condensées et fortes, ils ont comme épuisé la question sioniste, sous son aspect pittoresque et sous son aspect politique.

Ils ont visité le Saint-Sépulcre un samedi de Pâques, lorsque des chrétiens venus de Grèce, d'Arménie, de Syrie, d'Abyssinie et des pays d'Occident attendent que le feu du ciel vienne allumer une lampe à l'intérieur du tombeau. Le feu sacré paraît... De cierge en cierge il envahit la sombre église, les toits, les ruelles, la campagne, s'élance vers Bethléem et Nazareth... Et cependant, on entend des cris, des bruits de cymbales et de tambours ; on voit des hommes de vingt races mêlées danser des danses guerrières. Et des cantiques éclatent, maudissant « les Juifs tristes... »

Où sont-ils, ces Juifs tristes? Au *mur des pleurs*, débris, — selon la tradition, — du Temple de Salomon : d'énormes pierres dorées, patinées, encrassées « par l'attouchement séculaire des fronts, des lèvres et des mains ». Des femmes accroupies pleurent, gémissent, sanglotent ; des hommes barbus en caftans multicolores prient, fouillant dans leur douleur inépuisable, et parfois poussant des hurlements parce que la cité sainte n'est pas encore reconstruite...

Et puis, voici la Mosquée d'Omar, où sont les mahométans, « la belle mosquée de pierreries » bâtie sur le sol de David, sanctifiée elle aussi par des siècles de foi, et que les enfants d'Israël rêvent de détruire. Juifs, Chrétiens, Mahométans... Le temps a superposé les trois religions sur le sol de Jérusalem. Faut-il donc que les deux plus jeunes cèdent leur place à l'aïeule?... On sent toute la difficulté d'un pareil dessein.

Ce songe est né dans le cerveau d'un Juif de Budapest qui habitait Paris, voilà trente ans, et qui s'appelait Herzl. L'affaire Dreyfus

lui fit sentir profondément sa qualité de Juif. Il rêva de rassembler tous les Juifs de l'univers soit en Palestine, soit dans une terre qu'on leur donnerait, et consacra sa vie à la réalisation de ce projet extraordinaire. Le nouveau Moïse sollicita Abdul-Hamid, qui l'évinça. Mais le ministre anglais Chamberlain proposa de lui donner l'Ouganda... Quoi, abandonner Jérusalem ! Comme on le traita, ce pauvre Herzl, qui avait presque consenti à ce pis-aller ! Quand il mourut, il s'imaginait encore être aux prises avec la multitude déchaînée de ses coreligionnaires hurlant après lui... L'an prochain à Jérusalem ; et pas ailleurs qu'à Jérusalem ! Herzl mourut. Mais le Sionisme, réveillé, avait pris force de doctrine, et de doctrine politique. M. Balfour a permis que l'expérience se fît. Qu'a-t-elle donné?

Ceci d'abord : l'arrivée des Juifs à Jérusalem a été mal accueillie par les Musulmans, menacés par cette inondation, et qui prétendent avoir acquis, eux aussi, quelques droits sur la Cité sainte, en treize cents ans d'occupation ; par les Chrétiens qui ne voient pas d'avantage à ce que la garde turque qui veille sur le tombeau de Jésus soit remplacée par une garde juive ; et enfin par les Juifs du mur des pleurs, qui ne peuvent souffrir les Juifs orgueilleux qui leur arrivent d'Europe en veston, en chapeau melon, sans barbe et sans papillotes, et qui croient plus volontiers à Karl Marx qu'aux rédacteurs du Talmud et du Zohar. « Ce ne sont pas des Juifs sans foi qui rebâtiront Jérusalem !... » Et les émigrants répondent : « Nous ne ressusciterons pas un judaïsme suranné, une loi étouffante ; mais le génie d'Israël refleurira sur la terre de Palestine ; nous redeviendrons agriculteurs et pasteurs... »

Agriculteurs? Mais il y a quarante ans, de vieux *Amants de Sion* ont tenté de rendre fertile le vieux sol « de lait et de miel, de froment et de moût ! » Ils se sont installés sur de la pierre et de la poussière. Le baron Edmond de Rothschild soutint une petite colonie qui parvint à faire pousser quelques vignes et quelques citronniers ; mais elle ne suffit jamais à elle-même ; et les enfants des vieux *Amants de Sion* ont renoncé à la lutte et quittent la Palestine. Le sort des nouveaux Amants de Sion sera-t-il meilleur? Trente mille sont accourus... Ils ont travaillé. Les voilà déjà découragés, et quand ils se rencontrent : « Avez-vous un passeport? » se demandent-ils. Dans dix ans, les frères Tharaud ne pensent pas qu'il en restera beaucoup, en terre d'Israël...

Et pourtant, il y a encore des prophètes !... En tout cas des faiseurs de miracles et des êtres prêts à tout souffrir pour la cause. Voici celui qui a refait de l'hébreu une langue vivante, ce Ben Yehouda, ce « fils de la Judée », dont Mme Myriam Harry a raconté,

elle aussi, l'histoire, et qui vient de mourir phtisique dans la vallée de Cédron. Il a eu contre lui... presque tous les Juifs, en Palestine. Il a triomphé. Mais après lui? Quel rôle vont jouer dans le monde les vieux mots ressuscités? Vont-ils « bouleverser l'univers ou n'être que la fusée mouillée d'un inutile feu d'artifice? » On devine la réponse...

Et voici Sarah. Tout un drame héroïque. L'histoire d'une Juive passionnée pour la gloire et le salut de son peuple, qui fit, pendant la guerre, de l'espionnage au profit des Anglais, parce que la victoire anglaise, c'était la Palestine aux Juifs... Mais les Anglais n'attaquèrent pas assez tôt. Les Turcs martyrisèrent Sarah, qui se tua d'un coup de revolver dans la bouche...

Alors? Pour rien, ces ardeurs, ces dévouements?... Sans doute. La conclusion des Tharaud, c'est que le mouvement sioniste n'aura été qu'une flambée d'enthousiasme et de désir. « C'est une idée folle, de vouloir rassembler dans ce pauvre pays toute la juiverie de l'univers. Y faire vivre seulement deux ou trois cent mille Hébreux sera déjà bien difficile! Aujourd'hui comme hier, les Juifs continueront de mener parmi les autres nations leur vie aventureuse... Mais ils gardent toujours au cœur le vieil amour de Sion. Et ce désir nostalgique, cette aspiration qu'ils ne peuvent pas et ne veulent pas satisfaire, cette lutte de la réalité et du rêve, cette éternelle inquiétude, c'est la poésie d'Israël. »

Ainsi parlèrent Jérôme et Jean Tharaud, **historiens de l'âme juive.**

*
* *

Le nouveau roman de M. Marcel Boulenger, *le Vicomte*, est assez complexe, et il possède ce signe caractéristique que le personnage principal, du point de vue psychologique, est un comparse, du point de vue du drame. Il faut s'expliquer mieux.

La jolie Thérèse Chamerond, qui est la femme d'un sot trente fois millionnaire, est emmenée en excursion à Fiume par des amis italiens, au cours d'un séjour qu'elle fait à Venise. C'est sous le règne de d'Annunzio. Elle arrive dans la ville en fièvre ; et la fièvre la gagne. Elle vit un chant d'épopée. Elle comprend, pour la première fois, la beauté de l'action, du sacrifice, de l'héroïsme... Cette intelligence lui est facilitée du reste par la beauté d'un des lieutenants du « Commandant » : le capitaine Guido Selva, patriote presque mystique, qui adore d'Annunzio comme un Christ. La description de Fiume en 1920 est du reste pleine de vie et de poésie.

A Paris, Thérèse retrouvera Guido, qui a dû s'exiler, après la catas-

trophe de Fiume. N'ayant rien de mieux à faire, il consentira à aimer Thérèse. Elle commet des imprudences. Leur amour est révélé au mari. Divorce... Thérèse compte bien que Guido ne l'abandonnera pas. Mais il suffira d'un appel du Fascio. Pour sauver l'Italie, Guido s'en va. Et Thérèse, à qui on a enlevé ses enfants et qui est pauvre, mènerait une existence misérable si, dans un accident d'auto, son mari n'était pas tué. Il l'est. Le divorce n'a pas lieu. Voilà Thérèse hors d'embarras.

Cette intrigue n'est pas extrêmement neuve. Mais elle s'encadre si bien dans les événements contemporains, elle est si habilement nouée, surtout dans le tumulte de Fiume fêtant le Poète génial, qu'on la suit avec un vif intérêt. Seulement, vous ne voyez pas le Vicomte?

Hé ! Le vicomte est le frère de Thérèse. Il ne participe à l'action qu'en faisant, indirectement, savoir à Robert Chamerond que Thérèse est infidèle. Robert l'eût bien appris d'une autre façon. Mais voici que ce caractère du vicomte Adrien Caux de Malaine a été nuancé avec une ironie amoureuse, un soin haineux aussi, par M. Boulenger. Adrien est un raté, un orgueilleux, un jaloux, un fainéant. Il est de ceux qui ne conçoivent que de « grandes affaires » dont ils seraient les chefs, et qui sont incapables de gagner honnêtement leur vie par un travail régulier. Ils ne réussissent pas, maudissent la société et les mystérieux ennemis qui leur barrent la route. Adrien est hypocrite ; il n'est pas intelligent. Il est adoré de sa chère vieille maman qui n'aperçoit aucun de ses défauts...

Il finit par filer vers « les Amériques » avec des Brésiliens que, peut-être, il roulera et dont il épousera probablement la fille.

C'est un « caractère » parfaitement réussi, fouillé jusque dans les plus obscurs réduits. On doit féliciter M. Boulenger de l'avoir créé, et fait vivre.

* * *

M. Robert de Traz publie, sous le titre *Complices*, un recueil de six nouvelles psychologiques toutes intéressantes, et dont l'une au moins est vraiment de premier ordre, à mon sens : c'est *le Visage différent.*

Un jeune homme, d'une intelligence merveilleuse, est mort. Trois êtres pensent l'avoir connu merveilleusement. Sa mère, qui se rappelle un enfant docile, qui sur toutes choses était du même avis qu'elle, dont les pensées étaient toutes à la portée d'une vieille femme simple, qui priait le soir avec elle, qui ignorait le péché. Celle dont il a été, trois ans, en secret, l'ami, et qui se souvient de son cœur

passionné, de son ardeur au plaisir. Et le confident de ses ambitions, celui qui a apprécié la force et la hardiesse de sa pensée, et qui voyait en lui l'émule des Spinoza et des Schopenhauer, tout tendu vers les hautes méditations, dédaigneux des esprits faibles et indifférent aux voluptés...

Lequel est le vrai? Il a sans doute, par tendresse, caché à sa mère son vrai visage ; il l'a caché par pitié à la femme amoureuse. L'ami l'a dû mieux connaître. Mais n'avait-il pas un secret? Nous l'ignorerons toujours. Le journal intime qu'il lègue à son ami, l'amante le jette au jeu.

Cela est très vrai, assez profond, et fait songer.

On aimera aussi deux études de psychologie enfantine : *le Réprouvé* et *l'Enfant jaloux.*

* * *

Le Conte du Triolet est un des plus beaux contes de M. René Bazin. Non par l'invention, sans doute. Vous savez que, de son propre aveu, M. Bazin n'invente guère. Il écoute les histoires qu'on lui raconte, et pour ce qui est de trouver des conteurs et de les faire causer longtemps, personne ne lui en remontrerait. Et puis, il laisse l'histoire dormir au fond de sa mémoire, se gonfler d'émotion et de poésie... Alors, il nous la dit, et il fait sa besogne d'artiste.

Un *triolet*, c'est un valet de ferme, en Normandie, de ceux qui, bien avant l'aube, vont au clos où sont les bêtes, et pendant des heures, les genoux dans l'herbe mouillée, traient les vaches et remplissent les bassins de cuivre où se posent les reflets rouges du soleil levant.

« Tu auras ma fille, a dit au grand Auguste Hambye la mère Le Hartel, quand tu pourras me montrer trois boisseaux de froment récoltés dans un bien à toi ! » Auguste est pauvre, mais malin. Il sème du blé sur le toit de la chaumière, dans la paille douillette. Et le blé pousse. Et Auguste épouse Marie. Mince anecdote ! Mais il y a l'odeur de l'herbe, les horizons du Cotentin, l'odeur du lait tiède, les brumes qui glissent sur les grands prés...

On ne lira pas sans plaisir les contes qui accompagnent celui-ci ; contes d'Alsace, surtout ; contes du temps de guerre, tout frémissants et tout trempés de larmes.

Robert Kemp.

L'HISTOIRE

LE BARON FRANÇOIS D'YVOIRE

Le baron d'Yvoire... Ce nom qui, s'il a été connu, n'a jamais été célèbre, méritait de sortir de l'ombre. En lisant le volume qu'une main pieuse vient de lui consacrer et qu'a préfacé M. Henry Bordeaux, on s'étonnera une fois encore que des hommes du plus grand talent et du plus admirable caractère aient pu rester ensevelis dans un coin de leur province, inutiles en apparence à eux-mêmes et aux autres, connus seulement d'un petit cercle de parents, d'amis ou d'initiés. Chaque époque a de ces négligences, de ces dédains injustes et même de ces aveuglements. La renommée préfère sans doute ceux qui savent eux-mêmes jouer de la trompette...

Cependant, si le baron François d'Yvoire était modeste, il ne s'enfermait pas dans le silence. Comme beaucoup d'hommes de son rang social, il avait mis son honneur à « servir ». Chaque fois que ses concitoyens vinrent le chercher, il n'hésita pas à marcher à leur tête, jusque dans ces luttes ingrates du suffrage universel, où il n'y a la plupart du temps à recevoir que des injures et des coups. Il a, d'autre part, servi par la plume, avec infiniment de zèle, d'intelligence et plus encore d'abnégation, la cause qu'il considérait comme celle de la vérité.

François Bovier d'Yvoire était Savoyard, né dans le propre pays de saint François de Sales et il tenait à cette grande mémoire par un double lien. Le fondateur de sa famille paternelle, « noble Ferdinand Bovier », commandant des Allinges, avait été converti par le futur

évêque de Genève en personne. D'un autre côté, par sa grand'mère maternelle, Céline de Sales, il se rattachait à la famille même du saint.

Né étranger, quoique dans une province française de langue et de population, le baron d'Yvoire avait atteint l'âge d'homme, il venait de prendre femme lorsque la Savoie fut réunie à la France. Ses hésitations furent grandes, car pour devenir légalement Français, il fallait se séparer des souverains que les siens n'avaient jamais cessé de servir. Comme on sait, beaucoup de familles savoyardes se divisèrent alors et c'est ainsi que l'on compte, à la cour d'Italie, dans la magistrature, dans la diplomatie et dans l'armée italienne, quantité de vieux noms français. M. d'Yvoire, comme les Menthon, les Sales, les Maistre, les Costa, les Foras et tant d'autres, se détermina finalement pour la France. Presque aussitôt, les circonstances l'amenèrent à jouer un rôle politique. Et dès le début, se manifesta le caractère de haute indépendance qu'il devait conserver jusqu'au bout, à l'égard des régimes comme à l'égard des partis. Il ne connut jamais qu'un but, l'intérêt national, et ne suivit qu'une lumière, celle de l'Église catholique. Son premier guide fut son illustre compatriote Mgr Dupanloup, qui l'amena une première fois à quitter la Savoie pour venir à Paris rédiger le *Journal des villes et des campagnes*. Il se plaça aussitôt au premier rang de ces catholiques libéraux parmi lesquels brillaient, en dehors de l'évêque d'Orléans, Montalembert, Augustin Cochin, le comte de Champagny, etc.

M. d'Yvoire s'était rallié à l'Empire sans arrière-pensée, mais il ne s'y était pas inféodé et ce fut contre le candidat officiel qu'il fut élu, en 1869, député de l'arrondissement de Thonon. Durant les quelques mois d'une session que la guerre devait sitôt interrompre, il vit très nettement venir la catastrophe. Dans ses lettres et ses souvenirs, il a jugé avec une singulière clairvoyance et le gouvernement et la Chambre d'alors : « On se règle uniquement sur l'effet à produire, écrivait-il. C'est une règle pitoyable. » Dans une lettre publiée en 1908 par *le Correspondant*, dont le directeur, M. Édouard Trogan, a épousé une de ses nièces, il a fixé impartialement les détails de la séance historique où furent votés les crédits de guerre. Le 4 septembre, la foule pénétrait au Corps législatif et les gardes nationaux imprimaient leurs talons ferrés sur le papier que s'occupait à noircir M. d'Yvoire.

Ce devait être à la fois le commencement et la fin de sa carrière politique. Il ne fut, en effet, pas réélu à l'Assemblée constituante. Ses déclarations franches, son libéralisme sans parti pris lui avaient aliéné les radicaux sans satisfaire les légitimistes ni les ultramontains.

N'étant lié par ses traditions de famille à aucune des dynasties qui s'étaient succédé en France, il n'avait aucune prévention contre la République et il crut devoir le dire :

La République, écrivait-il dans sa profession de foi, peut être un très bon gouvernement, mais elle peut être aussi un gouvernement détestable. Il peut exister une tyrannie républicaine aussi bien qu'une tyrannie monarchique. Il y a des flatteurs républicains comme il y a des courtisans dans la monarchie. Une injuste domination imposée par un parti me paraît tout aussi déplorable que le pouvoir injuste et excessif d'un seul homme.

Ces nuances et ces réserves ne furent pas du goût des électeurs qui, au baron d'Yvoire, préférèrent un radical, M. Folliet. L'anticléricalisme devenu la pierre de touche du républicanisme rejeta l'ancien député vers la monarchie : « Il m'est trop démontré, disait-il, que l'idée républicaine, ou, pour mieux dire, le drapeau du parti républicain en France recouvre moins une foi politique qu'une haine religieuse. » M. d'Yvoire ne rentra que trois ans plus tard dans la vie politique et dans la vie parisienne, mais ce fut comme journaliste. L'amitié impérieuse de Mgr Dupanloup l'avait de nouveau placé à la tête d'une feuille catholique, *la Défense*. L'évêque d'Orléans cherchait alors à réunir les deux branches du parti monarchiste. Il s'efforçait de réconcilier la branche aînée et la branche cadette, le comte de Chambord et le comte de Paris. On sait comment il échoua et par quelle lettre, intitulée « Monsieur l'évêque », l'héritier légitime du trône repoussa toute transaction. La République était fondée.

Le rédacteur en chef de *la Défense* avait fait la connaissance à Rome d'un haut dignitaire de l'Église, le cardinal Joachim Pecci, à qui, dans le Sacré Collège, étaient dévolues les fonctions de camerlingue. Quand Pie IX mourut, ce fut cet ami qui devint pape, sous le nom de Léon XIII. Éprouvé par des malheurs domestiques, M. d'Yvoire avait dû renoncer à la direction de son journal et s'était réfugié dans la Ville Éternelle. Il s'y vit bientôt confier le soin de rédiger un quotidien de langue française, spécialement chargé de défendre la cause de la papauté, *le Journal de Rome*. C'est ainsi qu'il se trouva en contact quasi quotidien avec le nouveau souverain pontife et en mesure de connaître presque à chaque heure sa pensée intime. On peut bien dire que le baron d'Yvoire fut du nombre de ceux qui pénétrèrent le plus avant dans cette pensée et c'est au petit recueil de ses lettres et de ses souvenirs que l'on devra désormais se reporter si l'on veut juger la politique de Léon XIII, particulièrement sur deux points capitaux, la loi des garanties et le ralliement.

Sur le premier point, dès les années 1879-1880, le baron d'Yvoire

prévit que la papauté finirait par se résigner à la perte du pouvoir temporel et par s'entendre avec le gouvernement italien, pourvu que son indépendance fût effectivement et efficacement garantie. Léon XIII mettait à la conclusion de la paix une condition formelle : la possession d'un port des anciens États pontificaux, en l'espèce Ostie. Ce fut probablement cette exigence territoriale qui fit échouer l'accord. A cette différence près, les conditions de 1880 restent celles de 1924 et l'entente que Pie XI se prépare, dit-on, à négocier, repose sur les bases mêmes qu'avait fixées Léon XIII.

Cependant la direction du *Journal de Rome* offrait à M. d'Yvoire les difficultés que rencontrent généralement dans ce rôle les hommes d'un caractère fier et indépendant : « François d'Yvoire, dit excellemment son biographe, était un paladin de la presse ; son désintéressement portait ombrage à ceux qu'animaient des vues moins pures. » Il dut se retirer et, dans une lettre intime, il confessait les véritables causes de son désistement : « J'ai tenu surtout à me retirer pour n'avoir aucune part dans les manœuvres financières du journal. »

De retour en Savoie, il y devint l'un des meilleurs agents, l'un des conseillers les plus sincères et les plus dévoués du comte de Paris, qui l'honora toujours d'une estime particulière. Même à l'époque du ralliement, lorsque M. d'Yvoire crut devoir suivre les directions de Léon XIII qui, d'ailleurs, à son avis, ne constituaient nullement un désaveu de la monarchie, il réussit à rester en bons termes avec l'héritier du trône. Rien n'est plus intéressant que la correspondance que tous deux échangèrent à cette occasion décisive.

Retiré désormais dans son vieux donjon d'Yvoire, battu par les vagues du Léman, le baron ne se désintéressa pourtant pas de la vie contemporaine. Il ne cessa de suivre, avec une curiosité toujours éveillée, les faits politiques, le mouvement philosophique et littéraire. Ni dans le boulangisme, ni dans l'affaire Dreyfus, il ne partagea les illusions de ses amis conservateurs. Sa longévité, qui, malgré des défaillances nombreuses, lui permit d'atteindre sa quatre-vingt-cinquième année, le mena jusqu'à la fin de la dernière guerre. Il ne succomba, en effet, que le jour de l'armistice. Ce patriarche contraint à la retraite sans avoir joué le rôle que lui eût mérité sa valeur, n'en ressentait néanmoins aucune amertume ; il jugeait les hommes et les choses avec une impartialité sereine. Sa perspicacité et sa finesse naturelles s'étaient accrues par la méditation et par l'exercice d'une foi qui, en nous apprenant à nous défier de nous-mêmes, nous interdit cette dangereuse ardeur, ce furieux empressement qui naissent d'ordinaire d'une complaisance exclusive dans notre sagesse ou dans notre habileté. C'est ainsi que, vigie volontaire et toute désintéressée,

le baron d'Yvoire put plonger fort loin dans l'avenir et envisager sans effroi ses aspects les plus imprévus. Son cœur de gentilhomme conservateur et chrétien adhéra à toutes les nouveautés qui n'offensaient point directement son *credo*. Catholique, sa largeur d'esprit était telle qu'il se lia d'une amitié intime avec un philosophe protestant de Genève, Ernest Naville. Quand Jésus-Christ règne effectivement sinon exclusivement, sur les âmes, peut-on s'étonner que ce soit pour unir ce qui était séparé? Le baron d'Yvoire rappelle à ce point de vue l'apôtre lyonnais, un véritable saint, l'abbé Camille Rambaud, qui ne craignait pas de dire du pasteur Æschimann : « Voilà un vrai catholique... Il appartient à l'âme de l'Église. » Seuls les cerveaux étroits et les cœurs desséchés pourraient s'indigner de cette ouverture d'esprit et de cette expansion sublime de la tendresse chrétienne.

Qu'une aussi noble nature, une aussi belle intelligence fussent au-dessus des préjugés de la naissance et de la vanité nobiliaire, on n'en sera nullement surpris : « Au lieu de les faire ressortir, écrivait-il, il faudrait se faire pardonner les privilèges de la naissance. Au point de vue pratique, c'est nécessaire, c'est un devoir social. Au point de vue chrétien, c'est plus nécessaire encore, c'est un devoir de charité. » Et il faisait observer que le « préjugé d'orgueil et de vanité parmi les nobles » engendrait nécessairement le « préjugé haineux et envieux contre les nobles ».

Bien qu'il n'ait laissé que deux volumes, aujourd'hui, hélas ! parfaitement oubliés, François d'Yvoire avait un véritable talent d'écrivain, sain, probe, vigoureux, n'accordant rien à la mode, allant droit au fait ou à l'idée. De fréquents voyages en Italie l'avaient familiarisé avec les chefs-d'œuvre des arts. Il sentait vivement ce qui est beau et il excellait à décrire ce qu'il avait senti. On ne lira pas sans plaisir ce croquis, fait au courant de la plume, d'une soirée passée chez Mme Pelouze, propriétaire du château de Chenonceaux et sœur du trop fameux Wilson :

Le dîner se donnait dans une salle où tout un côté de la paroi était occupé par un immense tableau de Delacroix, le *Bûcher de Sardanapale*, avec des personnages de grandeur naturelle et d'une telle vigueur de dessin et de couleur qu'après un instant de trouble le regard fasciné ne pouvait plus distinguer entre les invités assis à table et les figures peintes et gesticulantes qui sortaient du grand panneau couvrant la muraille. Au premier aspect, le tableau semblait un fouillis d'or, de pourpre, de tapis bigarrés, de fourrures, de vêtements somptueux, de chairs nues, nacrées, rosées, dorées ou du plus beau noir, les yeux brillants comme des pierres précieuses. Des chaînes d'acier tordues avec des guirlandes de fleurs

fixaient les corps sur les bois sculptés d'une estrade couverte de coussins, entre lesquels sortaient de légères fumées et même de petites flammes, car cette estrade était, à vrai dire, un immense bûcher construit avec des bois odoriférants. Au plus haut de ce lit funèbre se détachait la tête blanche de Sardanapale qui aurait paru déjà privé de vie, si le regard méprisant et le rictus cruel n'avaient animé cette physionomie encore orgueilleuse et dégoûtée de tout, même de la vie... Le passage des valets et les mouvements des convives promenaient alternativement des ombres ou des jets de lumière sur ce prestigieux décor. Tantôt on voyait se dresser une esclave convulsée tordant ses bras dans des gestes rappelés de Laocoon, s'essayant vainement à glisser hors de ses chaînes, tantôt une autre déjà vaincue et à moitié asphyxiée s'écroulant exsangue. Désespoir, terreur, fureur, impuissance on croyait entendre un concert de cris et de hurlements qui dominait le bruit doucereux de la conversation des convives et qui laissait toujours impassible dans la jouissance de sa cruauté le visage de Sardanapale, ridiculement fardé et sa chevelure calamistrée...

M. d'Yvoire n'avait pas moins de justesse ni de goût dans ses appréciations littéraires. Les lettres de lui que cite M. Henry Bordeaux l'attestent presque à chaque ligne. Il signalait sans âpreté, mais avec franchise, les défauts ou les faiblesses des écrivains à la mode : par exemple, le souci des succès de salon qui gâtait certains livres de son ami le marquis Costa de Beauregard et ceux de M. Eugène Melchior de Vogüé. Les *Sensations d'Italie*, de M. Paul Bourget, lui faisaient déjà prévoir la conversion prochaine du grand romancier :

L'Etna formidable, ce seuil de la mort plein d'épouvante qu'il faut traverser pour arriver aux radieuses extases du séjour éternel, c'est bien là la pensée qui agite sourdement l'âme de Paul Bourget pendant tout son voyage et qui l'agitera pendant toute sa vie, jusqu'au moment où, admettant enfin la suprême réalité, la réalité supérieure du Créateur et du Sauveur, il ne donnera plus aux choses de la terre que leur valeur réelle... Au fond, je crois que Paul Bourget invente moins qu'il ne se souvient quand il entrevoit la lumière divine qui éclaire les beautés naturelles... Aussi, je souffre quand vous le comparez à Pierre Loti. Ce dernier s'est rivé à un niveau tout à fait inférieur quand il a déclaré qu'à ses infinies tristesses, il ne trouvait de consolations que *dans la débauche*. On voit bien que Pierre Loti est encore sous la même impression ; mais il vieillit et cette brutale consolation s'éloigne... *La tristesse de Paul Bourget est orientée vers l'espérance et celle de Loti conduit au désespoir.*

— Dites à ce lecteur inconnu combien la justesse de sa vision m'a frappé et touché, répondit M. Paul Bourget. Les conseils donnés à M. Henry Bordeaux lui-même ne sont ni moins judicieux, ni moins élevés et il faudrait les citer en entier. Heureux qui, à ses débuts, trouva pour guide cette « âme de lumière » !

Paul Ballaguy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. RENÉ RENOULT.

M. René Renoult est un des personnages considérables de la République. Ses traits ne sont pas popularisés par l'image, et les bonnes gens, dans les villages, ne s'entretiennent point de son histoire. Cependant M. René Renoult est un parlementaire de poids. Il n'est presque point de ministère important qu'il n'ait occupé, et il a parcouru hiérarchiquement tout le cursus honorum *de la Troisième République.*

D'abord sous-secrétaire d'Etat, il s'élève ensuite au ministère du Travail, puis aux Travaux publics, à l'Intérieur, aux Finances, à la Justice; il n'a pas été ministre de la Guerre, mais, du moins, pendant la guerre, président de la Commission de l'armée. Il fut vice-président de la Chambre, vice-président du Sénat, vice président du Conseil; tout ce qu'avait été naguère, dans les cadres de l'opportunisme, M. Antonin Dubost. M. René Renoult ne saurait-il donc être président? Ne souriez point; on a chuchoté son nom pour la plus haute, nous voulons dire pour la plus décorative des présidences. M. René Renoult est un outsider. *Et par là, ayant ressemblé à Dubost, il s'apparente à Sadi Carnot.*

Si M. René Renoult est un parlementaire qui compte, ce n'est pas seulement parce qu'il a été six ou sept fois ministre, mais parce que tous les grands hommes du régime l'ont honoré de leur amitié, de leur amitié constante, fructueuse et solide. Et le merveilleux est que M. René Renoult ait pu cultiver ces amitiés parfois contradictoires sans s'y compromettre et sans s'y diminuer. M. Floquet avait été son

parrain. M. Caillaux l'avait fait ministre, en récompense de ce qu'il avait rédigé un éloquent rapport touchant l'impôt sur le revenu. M. Doumergue en avait fait le lieutenant de sa politique intérieure, et n'avait pas trouvé mieux pour offrir, en des conjonctures difficiles, la succession de M. Caillaux. Enfin, M. Clemenceau ne lui avait point donné de portefeuille. Il avait fait plus : lorsque M. René Renoult fut écarté du Parlement par les électeurs de la Haute-Saône, M. Clemenceau le recommanda si chaleureusement aux électeurs sénatoriaux du Var qu'il le fit entrer au Luxembourg à la presque unanimité des voix.

On voit par ce second trait que M. René Renoult est un de ces benjamins de Marianne qui n'ont pas eu à gagner durement leurs grades, un par un, dans ces pénibles campagnes personnelles où s'usent les roturiers du régime. M. René Renoult fut député de la Haute-Saône, non point parce qu'il était médecin à Lure ou avocat à Vesoul, ni parce que son père avait vendu des cravates à Luxeuil ou exploité à Gray des champs ou des usines. Il ne s'est pas élevé lentement dans l'estime de ses concitoyens par le suffrage des feuilles locales et du Café du Commerce. Sans passer par un conseil municipal ou général, la République lui a offert d'emblée, et sur un plateau, un siège législatif. M. Renoult est de Fontainebleau. C'est à Lure que les maîtres de l'heure l'envoyèrent occuper le siège de Baïhaut qu'avait conquis par aventure le marquis de Salignac-Fénelon. La rue de Valois mit ordre à cela. M. Renoult se rendit à Lure, sut plaire, et fut député. La Haute-Saône n'est pas un département indocile. Bien que sa population catholique et patriote ait secoué parfois le joug des préfets et des loges, il a retenu les regards favorables des puissants, et les ministres y éclosent facilement. Baïhaut, Couyba, Paul Morel, Renoult, Jeanneney... Ce département-là est gâté, et s'il est aujourd'hui un peu sevré, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même. Dans le cœur maternel de la République, il vient un peu après le Lot-et-Garonne ou l'Aude — car il ne faut point trop demander — mais tout de même en bon rang.

La faveur du régime s'est encore marquée à M. René Renoult d'une autre manière, qui est la troisième. C'est un homme à qui on ne fait pas impunément de la peine. On ne manque pas sans risque aux égards qui lui sont dus. Lorsque le parti radical eut décidé une première fois de faire de M. René Renoult un vice-président du Sénat, une vieille barbe de 48, qui avait connu Victor Hugo, prétendit se faire nommer à sa place et y réussit. Dès l'instant, des forces occultes et mystérieuses poursuivirent contre le pauvre Gustave Rivet une implacable vengeance. On le chassa de son groupe, du Sénat, de la République elle-même. On en fit une lamentable épave. Ainsi, parmi les purs, une querelle de M. René Renoult ne trouve jamais d'indifférents. Je laisse à penser ce qu'est un tel homme.

Il eût fait beau voir qu'il demeurât sans mandat. Nous avons dit comment il devint sénateur du Var sans avoir usé ses culottes sur les bancs de l'école à Saint-Tropez, ni servi la messe à Fréjus, voire plaidé à Draguignan ou à Brignoles. Les gens de qualité peuvent tout... Nous avons enfin rencontré le mot propre. M. René Renoult est exactement un homme de qualité.

M. René Renoult était né, peut-on dire, sur les marches du trône. Fils d'un vieux républicain, il fut élevé dans une maison républicaine et grandit dans celle de Floquet. Lorsqu'il entra tout jeune, à la Chambre, les détours lui en étaient familiers, et sans mystère pour l'ancien chef de cabinet du président.

Depuis, M. René Renoult a cultivé avec succès, dans toutes les situations que la fortune lui a départies, deux qualités qu'il possède à un degré suprême, et qui assurent le bonheur et la régularité de sa carrière : l'orthodoxie républicaine et la courtoisie.

M. René Renoult est courtois, distingué, charmant. Un peu solennel, mais charmant. Il a compris tout jeune que la carrière d'extrême gauche déplaisait par son côté débraillé, et que ce serait une originalité peut-être que d'être radical-socialiste et fort soigné de sa personne, élégant dans ses gestes et mesuré dans ses propos. Le physique de M. Renoult se prêtait à merveille à ce dessein. Mince et souple, naturellement soigné, un peu précieux même, il s'abstient résolument de toute violence de langage, de toute invective, de toute querelle personnelle. La maison où il avait vécu ne lui offrait d'ailleurs que des exemples d'excellente tenue. Il y mit moins de fantaisie et d'originalité peut-être, mais il estima sans doute que, tout compte fait, cela valait mieux. Il gagna à cette attitude des sympathies précieuses. M. Renoult n'eut pas d'ennemis. Et comme, sûrs de lui, ses amis et coreligionnaires ne lui demandent jamais de se prononcer avec fracas, son passage aux affaires fut considéré par ses adversaires politiques eux-mêmes comme une chance relative. En 1913, *lorsque les gauches triomphantes voulaient mettre les bouchées doubles, et pousser tout de suite Malvy au ministère de l'Intérieur, en vertu d'on ne sait quel mot d'ordre (ou plutôt on le sait trop), il y eut une certaine résistance, et Malvy se contenta provisoirement du Commerce, tandis que M. Renoult allait place Beauvau. Il y fut sectaire avec mesure, et surtout avec des formes. M. Renoult était alors encore très jeune, noir, fatal, avec une belle barbe soignée avec raffinement. Il est aujourd'hui un peu moins jeune, toujours svelte, un peu grisonnant, et sans barbe, toujours courtois, un peu froid, un peu compassé aussi, plus incapable que jamais d'une violence ou d'une simple incartade de geste ou de langage.*

Il est dans un ministère où l'on fume beaucoup la pipe et où l'on tutoie

énormément. M. René Renoult, bien qu'il ait fréquenté une maison où le tutoiement est, en quelque sorte, de règle, ne tutoie personne et il ne fume pas la pipe. Je crois même qu'il ne fume pas du tout. Et nous ne serions point surpris qu'il ne bût que de l'eau minérale. Par les signes divers d'une bonne éducation, par ses habitudes distinguées, M. René Renoult gagne du prestige.

Par ailleurs, l'orthodoxie républicaine, — c'est-à-dire : radicale-socialiste, — de M. René Renoult est certaine. C'est même cette certitude-là qui le dispense de l'exprimer bruyamment et sans relâche. Cet homme, qui a présidé la Commission de l'armée, qui a représenté les marches de l'Est et dont M. Clemenceau, pendant la guerre, faisait cas, est patriote. Mais il ne saurait y avoir conflit entre la nature de son patriotisme et l'orthodoxie radicale-socialiste. M. René Renoult est froidement, décidément anticlérical. Sans fureur verbale, mais avec une haine définitive et tranquille. C'est peut-être, après tout, ce qui fit juger à M. Clemenceau que le sacrifice à l'union sacrée de ce sentiment intime, passionné à froid, coûterait trop à M. René Renoult pour qu'il pût voisiner dans un ministère avec des hommes qui avaient compris autrement la leçon de la guerre. La garantie de MM. Caillaux, Clemenceau, Doumergue qui l'ont protégé était à peine utile à caractériser son passé. Aujourd'hui, c'est lui qui garantit et qui protège M. Herriot. Il le fait par devoir républicain, et aussi par orthodoxie. Des gestes de cette nature lui valent la reconnaissance durable de ceux qui font la loi dans son parti, et en dirigent les secrets desseins et les mouvements profonds. Car, répétons-le, M. René Renoult ne fume point la pipe. Et il n'aime pas non plus les socialistes. Nous croyons même, et cette observation n'est pas sans rapport avec ce qui précède ni avec ce qui suit, qu'il n'a pas une tendresse sans réserve pour M. Aristide Briand. Leur orthodoxie n'est point la même et leur courtoisie non plus. M. René Renoult est donc venu à l'appel de M. Herriot, peut-être sans enthousiasme, mais par devoir. Et comme le devoir trouve en soi sa récompense, l'exercice d'un pouvoir fondé sur le cartel des gauches lui apportera-t-il en compensation le retour affectueux d'un proche, très proche parent qui a suivi dans la République une voie différente, une voie qui eût pu sembler compromettante parfois? Mais voilà ce qui nous permet d'achever la figure de M. René Renoult par un trait qui résume les autres : M. René Renoult n'est jamais compromis, et ne saurait l'être, par rien, par personne, par son frère lui-même.

★★★

Le Théâtre : Une pièce bien faite.

Nous réclamons assez souvent des pièces bien faites, en voici une qui doit nous plaire. Elle est jouée au théâtre du Gymnase ; elle a pour titre *Si je voulais* et elle a pour auteurs MM. Paul Géraldy et Robert Spitzer.

M. Spitzer est peu connu, M. Géraldy l'est beaucoup. Nous sommes donc tout naturellement portés à mettre la pièce au compte du seul M. Géraldy, à ne nous occuper que de lui. Si M. Spitzer avait réellement fourni le meilleur de *Si je voulais*, nous commettrions à son égard une iniquité. Mais il est plus logique et plus intéressant de discuter, comme si le mérite principal appartenait à M. Géraldy.

Celui-ci a remporté de faciles succès avec les désagréables petits poèmes sentimentaux de *Toi et moi*, puis avec l'ironie à bon marché de *La guerre, Madame*. Ensuite, M. Géraldy chercha le succès au théâtre, et l'y rencontra. Ses premières pièces montraient un homme très habile. A plusieurs reprises, nous l'avions appelé le Scribe de notre génération. Nous ne pensions pas si bien dire. M. Géraldy faisait figure de faux classique quand il se guindait au ton de la grande comédie dite dramatique. *Aimer* n'était qu'un amphigouri sentimental à hautes prétentions, délayé et comme délavé dans l'eau d'une fausse simplicité. M. Géraldy est heureusement descendu de ces hauteurs et nous a donné une pièce qui ne cherche qu'à être habile et agréable. Il a parfaitement réussi.

Sa petite comédie a tous les mérites qu'on peut demander à une pièce légère. Les sentiments ne sont point forcés, la morale, par-dessus le marché, n'est point offensée, c'est la pièce convenable où l'on peut presque mener une jeune fille dite moderne. Le comique est bon parce qu'il vient toujours des situations et non pas des traits d'esprit prodigués pour faire valoir l'auteur ou l'interprète. L'intrigue est charmante et menée de main de maître. Cette fine habileté, cet art de construire et de développer, ce bon ton et cette vraisemblance, ces sentiments tout en surface et très légers, mais justes, tout cela a beaucoup de prise. Nous mettons une telle pièce infiniment au-dessus des plus brillants ouvrages des auteurs à succès de la génération précédente, de qui les pièces n'étaient que des feux d'artifice de mots.

Si je voulais met en scène, au contraire, une jolie petite aventure où le jeu des sentiments fait tout l'intérêt. Philippe et Germaine sont depuis douze ans mariés, tranquilles et heureux. Philippe n'est pas coureur, Germaine est un modèle d'honnêteté. Un soir, à la campagne, débarque chez eux, un peu à l'improviste, une jeune amie de Germaine, Marcelle. C'est une de ces tendres natures d'amoureuses qui ne savent pas dire non. Ce n'est pas sa faute : elle plaît.

Elle est trop souvent tentée parce qu'elle est trop tentante. Loin de se glorifier de sa faiblesse, elle s'en accuse, la pauvre petite. Elle n'a pas su se faire un front qui ne rougit jamais. Elle dit en soupirant à son amie : « Ah, tu ne sais pas ce que c'est, toi. Il t'est facile de rester honnête. Personne ne s'aviserait de te faire la cour. » Germaine, naturellement, est piquée. « Sans doute, dit-elle, personne ne me fait la cour, mais c'est parce que je ne le demande pas. Si je voulais... » Sans penser à mal, Marcelle murmure : « Ce n'est pas sûr. » Moitié sournoise rosserie féminine, moitié admiration sincère pour la réputation de vertu qui enveloppe et protège son amie. On ne sait pas au juste, et c'est très bien ainsi, très fin et très pénétrant.

Voilà Germaine qui, vexée, s'examine. On ne lui fait pas la cour? On ne lui parle pas comme à ces femmes qu'on cherche à conquérir? C'est fort désobligeant. Elle est vertueuse, mais elle ne serait pas fâchée d'avoir quelque mérite à l'être. Et comme elle est parfaitement honnête, elle commence par exercer avec innocence ses armes sur son mari. Celui-ci, qui n'est pas un homme à femmes, qui est le mari tranquille d'une femme honnête, n'y comprend rien, répond de travers et parle d'aller se coucher. Germaine est à présent énervée et vaguement inquiète. Elle insiste. Elle demande à Philippe : « Enfin, autrefois, avant que nous fussions mariés, tu ne m'aurais pas fait la cour? » Philippe fait la réponse que tout mari sensé eût faite à sa place : « Ah non, par exemple. Au contraire, tu représentais pour moi la jeune fille pure et inaccessible à qui l'on ne fait pas la cour. » Et c'est cette réponse raisonnable qui va allumer le feu.

Germaine, à l'acte suivant, veut voir si réellement elle est incapable de plaire aux hommes. Comme elle est maladroite et qu'on la sait honnête, on la regarde avec étonnement, on croit qu'elle raille et son jeu innocent ne réussit pas. Si bien que, par une gradation parfaite, elle s'affole au point de se faire embrasser par un nigaud de petit cousin. Et, pan, juste à ce moment, voilà ce maladroit de Philippe qui arrive.

Révolution. Philippe, qui juge d'après les apparences, se demande si sa femme est un monstre de perfidie et, dans le feu de la colère, il parle aussitôt de la quitter. Mais on ne brise pas ainsi un ménage de douze ans sans nuages. Il s'emporte, il injurie Germaine. Furieux, il lui dit tout ce qu'il peut trouver de désobligeant et, maintenant qu'il croit l'avoir perdue, il lui parle comme on parle à ces femmes qu'on a envie de conquérir. Il lui dit : « Tu me fais d'autant plus horreur que je t'aime et que je te désire. » Il n'aurait jamais eu idée de dire ces choses-là à une épouse irréprochable. Il les dit à une femme soupçonnée de les avoir trop entendues. Si bien qu'elles rassurent Germaine, qu'elles l'enchantent. Germaine aussi les entendrait, si elle voulait. Ce qu'il fallait démontrer, dirait-on si l'on

pouvait appliquer à cette pièce le vocabulaire des théorèmes. Et les auteurs sont assez adroits pour que Germaine ait vite fait de prouver qu'elle n'a été coupable que d'une petite imprudence.

Un des mérites de cette aimable pièce est qu'en effet, Germaine ne cesse pas d'être fort innocente. Sa coquetterie est si naturelle à une jeune femme, et elle est si adroitement amenée à pécher! Son mari lui-même n'a-t-il pas été un peu négligent de ne jamais lui dire qu'elle était plaisante? Quand elle s'adresse à lui, d'abord, il bat en retraite : elle ne peut pourtant pas lui parler en clair. Ensuite, dame, le dépit, la colère l'emportent, le petit cousin est un serin inoffensif et, au reste, il l'a embrassée par surprise, elle n'a pas été consentante. Si bien que tout ce joli marivaudage tourne autour d'un tout petit péché bien facile à pardonner.

La pièce a d'autres mérites encore. Les personnages secondaires sont bien indiqués ; deux gamins de vingt ans sont bêtes comme la jeunesse ; la tendre Marcelle est si molle, et elle larmoie si bien qu'on n'a pas le courage de lui en vouloir sérieusement ; l'ami fidèle qui croit dur comme fer à la vertu de Germaine et qui fait presque une maladie quand il la voit coquette et qu'il l'imagine perfide comme les autres, est un confident ingénieusement imaginé. En vérité, il ne manque à cette aimable pièce qu'un peu de profondeur ou de sérieux. Philippe a trop souvent l'air d'un personnage de vaudeville et le dialogue du troisième acte passe le ton délicat de la comédie. Telle quelle, elle est la plus digne d'être montrée aux innombrables étrangers qui sont venus voir Paris sous couleur de Jeux olympiques.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA CRISE PRÉSIDENTIELLE. — *Dès leurs premières réunions, les groupes de gauche de la nouvelle Chambre des députés (radicaux-socialistes et socialistes S. F. I. O.) réclament la démission de M. Millerand* (1er *juin*).

M. Herriot envoie à M. Léon Blum une lettre contenant l'exposé du programme radical-socialiste et offrant aux socialistes de participer au gouvernement. Les socialistes, tout en se déclarant prêts à soutenir un cabinet de gauche, repoussent, selon la décision de leur Congrès, la participation au pouvoir (2 *juin*).

M. Poincaré remet, ainsi qu'il l'a annoncé, sa démission (1er *juin*). *M. Herriot est aussitôt appelé à l'Elysée. Mais il refuse de constituer le nouveau cabinet, tant que, sur l'injonction du cartel des gauches, M. Millerand ne se sera pas retiré* (5 *juin*).

A l'issue de cette entrevue, l'Elysée publie un communiqué annonçant que M. Millerand assurera le respect de la Constitution.

Appelé à son tour à l'Elysée, M. François-Marsal accepte de former le ministère (7 *juin*). *Ce ministère est constitué le lendemain avec MM. Maginot, Lefebvre du Prey, Antony Ratier, Désiré Ferry, etc.* (8 *juin*).

Le nouveau ministère se présente, le 10 *juin, devant les Chambres. M. François-Marsal à la Chambre des députés, M. Antony Ratier au Sénat donnent lecture d'un message de M. Millerand, puis de la déclaration ministérielle.*

Mais le Sénat (*par* 154 *voix contre* 144) *et la Chambre* (*par* 239 *voix contre* 218) *décident d'ajourner toute discussion sur le message présidentiel, marquant ainsi leur volonté de ne pas entrer en relations avec le nouveau cabinet.*

M. Millerand donne sa démission le soir même.

A la réunion plénière des groupes de gauche, M. Painlevé, président de la Chambre, est désigné comme candidat unique des « républicains » par 306 *voix contre* 149 *à M. Doumergue, président du Sénat* (12 *juin*).

M. Doumergue est cependant élu, le 13 *juin, au Congrès de Versailles par* 515 *voix contre* 310 *à M. Painlevé. La plus grande partie du Sénat, le centre et la droite de la Chambre l'ont porté au pouvoir.*

Le ministère Herriot. — *M. Edouard Herriot, appelé de nouveau à l'Elysée, constitue son ministère. Il prend pour lui les Affaires étrangères. M. Camille Chautemps est à l'Intérieur, le général Nollet à la Guerre, M. Clémentel aux Finances, M. Renoult à la Justice* (14 *juin*).

Allemagne. — *Le président d'Empire rétablit M. Marx dans son poste de chancelier. Les pourparlers avec les nationalistes sont rompus. Ceux-ci n'ont pas voulu assumer la responsabilité d'accepter ou de refuser le plan des experts* (3 *juin*).

L'ordre du jour de confiance au cabinet Marx est voté au Reichstag par 247 *voix contre* 183 (6 *juin*).

— *Un attentat est commis, dans la Ruhr, contre un Français* (13 *juin*).

— *Le Kronprinz et le prince Eitel passent en revue un régiment de Potsdam et sont l'objet d'ovations enthousiastes* (13 *juin*).

Autriche. — *Attentat contre Mgr Seipel, chef du gouvernement autrichien* (1er *juin*).

Albanie. — *Insurrection dans l'Albanie du Sud. Les nationalistes s'emparent un moment de Tirana* (9-12 *juin*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 31024.